26e Année N° 12 15 Juin 1919

GENERAL LIBRARY
JUN 22 1919
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Comtesse de Noailles	*Poèmes*	673
André Mazon	*Prisons russes.* — I	683
Édouard Estaunié	*L'Ascension de M. Baslèvre* (4e partie)	706
C. Bouglé	*L'Université franco-américaine*	750
Morley Roberts	*La Promotion de l'Amiral*	766
René Hubert	*La Philosophie de l'Histoire et le Temps présent*	808
Henri Bouché	*La Photographie aérienne.* — II	831
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	857
F. Maurette	*L'Afrique du Milieu*	873

Copyright 1919, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

A partir du **15 Juillet**, les conditions d'abonnement et de vente au numéro seront les suivantes :

ABONNEMENTS :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
Paris, Seine, Seine-et-Oise	60 »	31 »	16.50
Départements	66 »	34 »	18 »
Étranger	72 »	37 »	19.50

PRIX DU NUMÉRO : **3 fr. 50**

LIVRES NOUVEAUX

L'APPEL DU BONHEUR,
par **J.-H. Rosny aîné.**

Chaque nouveau roman de M. J.-H. Rosny aîné nous apporte de nouvelles clartés sur l'infini des âmes, sur le mystère de la vie et des êtres Il en est ainsi pour *l'Appel du Bonheur*, où la figure de certains personnages (entre autres celle de Frédéric), se dessine avec une étrange vigueur. Mais le livre séduit avant tout par l'accent de passion qui s'en exhale. Il respire la joie de vivre, l'enthousiasme d'un cœur de jeune fille qui vient d'entendre l'appel du bonheur, qui est ici l'appel de l'amour. Ni les délicatesses de l'analyse, ni les profondeurs philosophiques de la pensée n'empêchent le lecteur de ressentir la même fièvre sentimentale que l'héroïne.

LA VIE DES AMES,
par **Madame Adam.**

C'est pendant la guerre que madame Adam a étudié la vie des âmes, si tragiquement frémissante alors, si intense et si profonde. Elle nous dit les émotions de cette âme universelle, soit dans la fièvre et l'horreur de la bataille, soit dans les tristesses de l'arrière : l'âme des réfugiés, des évacués, des envahis, celle de nos alliés généreux, celle enfin de nos morts héroïques qui continuent à vivre mystiquement de la vie spirituelle. On imagine sans peine ce que l'éloquence enflammée de l'auteur a tiré d'un thème à la fois national et humain.

Dans son prochain numéro, la REVUE DE PARIS *publiera :*

ROME, NAPLES et FLORENCE

(Inédits de **STENDHAL**)

POÈMES

I

JOUR DE JUIN

Beau jour, tout composé de vert, de bleu cuisant,
Dont le grésillement est menu et paisible,
L'été t'a recouvert d'une gaze d'argent
Qui veut te rendre incorruptible.

Tu sembles protégé, depuis ton clair matin,
Par la fine coupole amollie et soyeuse
De la chaleur, qui croit prolonger ton destin
Par sa force tendre et soigneuse.

Se peut-il, jour parfait, que ton charme obstiné
Résiste au soir naissant? Déjà les hirondelles
Font entendre leurs cris rassembleurs et fidèles,
Déjà la cloche du dîner

Fait jaillir à travers les blanches clématites
Ses bonds de chevreau fol, à sa corde lié;
Quel rappel de l'enfance en mon âme suscite
Cet humble angélus familier !

15 Juin 1919.

Beau jour, le faible soir vous absorbe et vous cède
A la nuit, dont chaque heure est de l'éternité,
Tant ce qui meurt est mort ! Car qui de nous possède
Un seul jour des anciens étés?

Combien de fois déjà ces pêches azurées
Que sont les cieux de juin, onctueux, succulents,
Ont-ils nourri avec leurs sèves bigarrées
Mon regard, comme eux opulent?

Qu'ai-je fait de ces jours dont le suc d'or s'exprime
Sur les yeux éblouis et l'espoir frémissant?
Ai-je aimé pour eux seuls ces espaces sublimes
Qui voudraient sembler innocents?

Ai-je d'un cœur dévot, virginal et tranquille
Vénéré dans l'éther les invisibles dieux
Lorsque le soir pâmé étend ses roses huiles
Comme un sanglot voluptueux?

D'où vient ce chaud pouvoir des soirs qui nous fascinent,
Quand l'hirondelle jette en cercle dans l'azur
Ses cris persécutés d'oiseau qu'on assassine,
Suivis d'un silence ample et pur.

Une abbesse accoudée au puits du monastère
Est un lys infini s'allongeant jusqu'aux cieux,
Mais jamais je n'ai cru que le ciel ni la terre
Combleraient mon cœur anxieux.

Je ne contemple pas l'activité suave
De ces soirs traversés par des flèches d'oiseaux
Sans frémir d'écouter l'appel sourd et si grave
Qui monte des bois et des eaux.

— Je m'abandonne à vous, éparse songerie
Où le divin s'unit à de profonds instincts ;
J'ai toujours déchiffré votre antique furie,
Beaux soirs faussement enfantins

Comme un métal sur qui le dur marteau s'abaisse,
Mon être, en qui s'émeut le bloc tremblant des pleurs,
Sent descendre sur lui d'implacables caresses,
Jusqu'à l'éclatement du cœur !

II

DIALOGUE

LA NATURE

Ainsi, tu me reviens, ô ma fière transfuge,
Esprit initié, enfant, hôtesse et juge
De mes parfums, de mes rumeurs,
Ton corps semble abattu par d'humaines tempêtes,
Quels plaisirs te nuisaient, toi qui n'étais pas faite
Pour la misère du bonheur?

Ai-je comblé quelqu'un autant que ta personne?
Tu semblais le miroir et la conque où résonnent
Et se reflètent mes secrets.
Je te parlais avec ces voix éblouissantes
Qu'ont dans les soirs d'été les sources d'air dansantes
Et le vert soupir des forêts.

Mon espace sans borne où sont rangés les siècles
S'est offert dès l'enfance à tes yeux de jeune aigle,
Tu savais tout ce qu'on apprend;
On voyait ma grandeur réduite en tes prunelles,
O toi qui ressemblais aux choses éternelles,
D'où te vient ce regard souffrant?

Je t'avais faite insigne, éparse et solitaire,
Les rumeurs de la foule et la paix de la terre
Se plaçaient gaiement sous tes mains ;
Mon soleil descendait en toi au crépuscule,
Par quelle lassitude ou bien par quel scrupule
As-tu voulu posséder moins?

LE POÈTE

Ne me méconnais pas, Nature juste et bonne,
Se peut-il que t'ayant aimée on t'abandonne,
Hélas ! j'ai voulu t'approcher
Plus que ton vaste amour ne le conçoit sans doute,
Ni tes suaves cieux, ni tes flots, ni tes routes,
Ni le vent clair sur tes rochers

N'ont permis à mes vœux d'atteindre ton essence,
En vain je recevais tes hautes confidences
Et ton élan universel ;
Éperdue et cherchant où baiser ton visage,
Je voyais s'isoler tes brillants paysages,
J'ai pleuré sur un cœur mortel ;

Sur ce si faible appui, dont la chaleur contente,
Je regardais vers toi, suprême confidente
D'un rêve immense et suffocant ;
J'espérais de mourir parmi les cantilènes
Que le désir humain, fougueux et hors d'haleine,
Emprunte à tes grands ouragans !

Je voyais bien tes soirs de juillet, chauds et pâles,
Le croissant délicat qui dans l'air s'intercale
Comme une barque peinte en blanc ;
Mon oreille et mes yeux se remplissaient d'extase,
Et je contemplais l'être en qui l'amour transvase
La beauté d'un soir calme et lent.

Je répandais sur lui, qui respire et qui rêve,
Ton infini passé, l'avenir, et la sève
De tes printemps toujours naissants,
Et refermant mes bras sur ce profond mensonge,
J'étais comme un oiseau précipité, qui plonge
Et s'abreuve au fleuve du sang !

Mais, hormis ces moments de suave incendie
Où la bonté de feu joint deux âmes hardies
Fumantes comme un paquebot,
Aimer est une ardeur plus amère que tendre,
Car toujours se quitter, espérer et attendre
Creuse le cœur comme un tombeau.

Aussi, ne sois jamais inquiète, ô Nature,
Quand mon esprit, séduit par l'humble créature,
S'éloigne parfois de tes cieux,
L'échange que je fais est redoutable et triste,
L'homme est faible et sans but, et ta noblesse assiste
Aux sanglots des voluptueux !

Toi non plus, tu ne peux combler, selon nos forces,
Par ton ciel, ton soleil, tes ondes, tes écorces,
Le désir de l'âme et du corps ;
Mais ta sainte indigence est du moins attentive,
Tandis que si l'amour déçoit l'âme, elle arrive
Aux portes mêmes de la mort !...

III

MIDI

L'azur, compact et dur, abonde
Et s'accumule avec furie :
Il semble bâti sur le monde,
O sublime maçonnerie !
Sous cette accablante chaleur
Tout l'univers ploie et suffoque
Comme un cœur sous un autre cœur.
L'azur est brillant de lueurs
Qui s'aiguisent et s'entrechoquent.
Le subit arome des fleurs
S'élançant avec hardiesse,
Donne, autant que font les caresses,

L'ample surprise du bonheur.
Soudain, dans l'éther qui me noie,
Un parfum plus puissant surgit :
Il pénètre en moi et s'éploie,
Et mon cœur s'enfle et s'élargit
Pour le passage de la joie !

IV

LE SOUFFLE

Tu ne respires plus, le vent
Ne pénètre jamais la pierre
Qui ferme sa dure paupière
Sur ton être fixe et rêvant ;

Et je vois la nue infinie
Qui t'a refusé l'humble part
Que ton souffle anxieux, hagard,
Implorait, dans ton agonie.

Comment est ce refus soudain
De l'espace à la créature?
Quel est ce moment, ô Nature,
Où l'homme meurt de ton dédain?

J'ai, par-dessus tous les mystères,
Béni la respiration,
Cette sublime passion
Qui soulève toute la terre !

Et je contemple l'air mouvant :
— O force ineffable du vent,
C'est surtout par toi que diffèrent
Les tombeaux d'avec l'atmosphère,
Et les morts d'avec les vivants !

V

PLAISIR

Plaisir, le plus profond et triste mot du monde,
Qui contient tout l'espoir et contient tout l'oubli,
Qui dit l'homme exultant ou bien enseveli
Dans l'extase effrayée où les larmes abondent.

Plaisir, le seul vainqueur, pied d'airain arrêté
Sur tout effort humain. Plaisir, terme des choses,
Accostage de l'être avec l'éternité,
Plénitude, désert, ravage, immense pause ;

Interrogation et reproche au destin
Pour ce ciel apparu à travers nos ténèbres,
Pour ce bref incendie enivrant, qui s'éteint
Et nous laisse sa cendre impalpable et funèbre.

Plaisir, effarement, puis révélation,
Passage de la mort franchi, clarté soudaine,
Être un Dieu ; connaissance, ample précision ;
Puis cette pauvreté de la tendresse humaine !

Et pourtant rien ne vaut que vous, plaisir amer,
Sur qui posent le monde et tout l'humain théâtre,
Amer plaisir, profond tel la profonde mer
Qui porte allégrement les pesantes escadres !

N'est-ce pas vous toujours ces rêveuses lourdeurs
Du printemps pluvieux, ce pépiement d'eau fraîche
Dans la noire forêt, ces subites odeurs
Des bourgeons, crépitant sur les écorces rêches,
Ce cri d'oiseau avec sa tristesse de cœur
(Cri ténu et pourtant enflé comme l'orage),
Ce cri d'oiseau, le soir, n'est-ce pas votre ouvrage,
O sournois compagnon, solennel et moqueur,
Plaisir, vous qui toujours remplacez le bonheur !

VI

POÉSIE DES SOIRS

Le soir, saison quotidienne,
Recouvre de son clair argent
L'azur, et reste là, songeant,
Jusqu'à ce que la nuit survienne.
— Le soir a le calme des lacs ;
La molle brise est un hamac
Où, satisfaite, se balance
La tranquille odeur du silence ;
— Soudain, cris d'adieux, cris d'amour
D'oiseaux qui virent et chancellent ;
Tragique essaim ! Que quittent-elles
A la rêveuse fin du jour
Ces sanglotantes hirondelles?
Et voici la nuit peu à peu ;
Les blancs pétunias sirupeux
Agglutinent le clair de lune.
Les brises viennent une à une
Et déversent leurs légers flots
Dans ma fenêtre sombre et vague :
Ainsi, aux abords d'un vaisseau,
L'épaule froide et bleue des vagues
Se hausse contre le hublot.
Mais bientôt plus rien ne s'agite,
Tout est rentré dans le repos
Et semble avoir rejoint son gîte.
Je regarde l'immensité...
— Turbulence des cieux d'été,
Emportement des astres, course
Des mondes, tranquille aspect
De ces fortes, célestes sources,
Comme vous répandez la paix
Sur la terre où songent les hommes !
L'espace est naïf, économe,

Avec son clair argent qui luit
Fixement. Le divin problème
Est stable et doux.
Que je vous aime,
O sombre jeunesse des nuits !

VII

LES NUITS D'ÉTÉ

La poudre bleue des ciels du soir,
Un balcon que des fleurs étreignent,
Cette paix de l'ombre, où se plaignent
Tous les désirs, tous les espoirs,

Cette odeur de calme et de vide
Que préside dans un ciel pur
La lune éternelle et candide,
Clair visage usé, mince et dur,

Cette âcre évidence de l'âme
Que ressent, dans les nuits d'été,
Le corps qui soupire et se pâme
Et se meurt de liquidité,

Les cieux que le silence attise,
Tout ce qui stagne, ce qui luit,
Ce mol état nerveux des nuits,
Cette latente et tendre crise,

Le vivace espace, habité
Depuis les premiers jours du monde
Par des siècles de nuits d'été
Que le même désir inonde,

O Nature, cet univers,
Ce réel et cet impossible,
Tout ce qui semble inaccessible
S'échange par les cœurs ouverts !

Tout ce poids sublime, ô Nature,
Que l'on soutient les yeux levés,
Il est scellé, il est rivé
Au corps triste des créatures !

— Ainsi blessent les cieux d'été... —

Se peut-il que parfois les êtres,
Humbles plantes de volupté
Que l'éternel désir fit naître
Pour la suave avidité
Et pour l'unique récompense
De l'amoureuse charité,
Aient ignoré vos complaisances,
O sombre Amour incontesté !

VIII

LA NUIT

Nuit sainte, les amants ne vous ont pas connue
Autant que les époux. C'est le mystique espoir
De ceux qui tristement s'aiment de l'aube au soir
D'être ensemble enlacés sous votre sombre nue.

Comme un plus ténébreux et profond sacrement,
Ils convoitent cette heure interdite et secrète
Où l'animale ardeur s'avive et puis s'arrête
Dans un universel et long apaisement.

C'est le vœu le plus pur de ces pauvres complices
Dont la tendre unité ne doit pas s'avouer,
De surprendre parfois votre austère justice,
Et d'endormir parmi votre ombre protectrice
Leur amour somptueux, humble et désapprouvé...

COMTESSE DE NOAILLES

PRISONS RUSSES

(D'AOUT A DÉCEMBRE 1918)

I

PÉTROGRAD

Le 29 août, dans l'après-midi, le commissaire à l'Intérieur Ouritski, de qui le nom restera sans doute comme celui du contempteur le plus brutal de l'Assemblée constituante, est assassiné au sortir de son commissariat. Les journaux du samedi 31 apportent la nouvelle que, la veille, à Moscou, Lénine a été la victime d'un attentat qui met sa vie en danger. En réponse à ces actes de violence, la terreur rouge est mise à l'ordre du jour. La *Gazette rouge* (*Krasnaïa gazeta*), avec sa rudesse ordinaire, en informe Pétrograd : la bourgeoisie russe, alliée à la bourgeoisie « anglo-française », veut, par la main de ses mercenaires, les socialistes-révolutionnaires de droite, décapiter la révolution russe ; des milliers de têtes répondront pour chaque tête de chef bolchévik qui tombera.

Au demeurant, Pétrograd garde son calme en cette fin d'été révolutionnaire. Il est à l'épreuve des nouvelles les plus sensationnelles. Imaginaire sans doute, mais tenue pour véritable par l'opinion publique, la menace d'une occupation allemande ne l'a pas troublé voilà quelques jours. L'annonce de la terreur rouge ne l'émeut pas davantage. Aussi bien cette terreur est-elle déjà une réalité depuis le commencement d'août.

Les arrestations vont se multipliant chaque nuit ; elles n'épargnent pas jusqu'aux fonctionnaires du régime : le directeur même de la Monnaie, Lemke, est écroué ; des milliers d'anciens officiers ont été déportés à Cronstadt, et, de l'aveu même de Zinoviev recueilli par le consul d'Allemagne, il n'en a pas été fusillé dès à présent moins de trois cents. Chacun se garantit du mieux qu'il peut contre le risque d'être appréhendé : le mouvement dans les rues ne s'est, durant la journée, ni ralenti, ni enfiévré ; mais le soir, dès dix heures, les passants devenus rares pressent le pas, évitant les patrouilles volantes qui arrêtent au petit bonheur les gens sans passeport ou dont le passeport émane d'un gouvernement allié ; et, le matin, plus nombreux que jamais sont les découcheurs que l'on remarque, un sac de voyage à la main, revenant d'une maison amie où ils sont allés demander l'hospitalité pour la nuit : officiers de réserve, ex-tchinovniks de qualité, hommes politiques et journalistes suspectés de contre-révolution et, ces derniers temps, citoyens français et sujets britanniques.

Malgré le conseil, reçu maintes fois, de changer fréquemment de domicile, je continue à habiter l'hôtel du comte Levachov, sur le quai de la Fontanka et en face du Jardin d'été, ancienne résidence de la Mission militaire française, abandonnée par celle-ci depuis près d'un mois. Qu'avait à faire là la *Commission extraordinaire pour la lutte avec la contre-révolution, le sabotage et la spéculation* ? Elle ne pouvait ignorer que les officiers français n'y habitaient plus, puisque c'était à leur domicile privé qu'elle avait tenté de faire arrêter certains d'entre eux. Il fallait, pour ordonner une opération de police dans une demeure qu'elle savait vide, qu'elle voulût s'assurer la satisfaction d'une démonstration hostile sans courir le risque de voir ses agents se heurter à une défense armée comme celle que venait de leur opposer héroïquement l'attaché naval anglais Cromie, tuant, du haut de l'escalier d'honneur de son ambassade, deux commissaires, avant de tomber lui-même sous les balles des gardes rouges.

La nouvelle de la violation de l'ambassade de Grande-

Bretagne et du meurtre du capitaine de vaisseau Cromie faisait le tour de la ville dès la fin de l'après-midi du 31 août. Vers deux heures de la nuit, je suis réveillé par une longue sonnerie venant de la porte d'entrée qui donne sur le quai. Un quart d'heure plus tard un bruit de voix, des pas retentissent ; j'entends des gens traverser la grande salle où se trouve la belle bibliothèque des Levachov ; on frappe à la porte de ma chambre. A la lumière un peu aveuglante de l'électricité j'aperçois un garçon de quelque vingt-cinq ans, au type sémite fortement marqué, dont la mince figure rasée est encadrée militairement par la jugulaire d'une casquette ; un étui de revolver se détache ostensiblement sur sa vareuse de cuir noir ; il se tient en avant d'un petit groupe où s'entrevoient des uniformes de soldats.

— Je suis *le délégué* de la Commission extraordinaire, — déclare-t-il en se penchant vers mon lit. — Avez-vous des armes? Donnez-les-moi immédiatement (ceci dit avec une nuance d'inquiétude). Où sont les officiers français? Pourquoi êtes-vous ici cette nuit? Vos papiers !

Il débite tout cela en un français laborieux comme des phrases préparées à l'avance, mais insuffisamment apprises ; c'est lui rendre service que de répondre en russe. Mais les réponses que je lui donne, et qu'il n'écoute pas, ne le satisfont point; mes pièces d'identité, qu'il dédaigne de lire, ne lui agréent pas davantage. Passeport français portant l'indication de la mission scientifique que m'a confiée le ministère de l'Instruction publique, certificat de protection délivré par la légation de Danemark et lettre d'introduction auprès des autorités soviétistes signée de la main de Karakhan, l'adjoint de Tchitchérine aux Affaires étrangères, le délégué glisse le tout dans sa serviette avec un haussement d'épaules sur lequel il n'y a pas à se méprendre : chiffons de papier dont la Commission extraordinaire se moque bien, même — et peut-être surtout — s'ils émanent du commissariat des Affaires étrangères. Il prononce toutefois, pour sauver les apparences :

— Votre identité sera vérifiée au siège de la Commission. Nous allons perquisitionner ici. Puis nous vous emmènerons.

La perquisition dure deux bonnes heures. Les deux soldats qui accompagnent le délégué se sont mis à la besogne. Ils vont

méticuleusement d'une pièce à l'autre, ouvrant les armoires et les coffres pour en répandre le contenu sur le parquet, fouillant dans les vêtements suspendus aux portemanteaux, regardant sous les meubles, les palpant, décrochant, à la recherche de trésors cachés, les glaces, les tableaux et jusqu'aux batteries de casseroles de la cuisine, où ils ne peuvent se résigner à ne pas découvrir les réserves de vivres sur lesquelles ils comptaient. Mais voici qu'ils reçoivent l'ordre de presser le mouvement et de rassembler sans retard les papiers et « surtout les armes » saisis. Depuis qu'il vient de dépouiller de sa pique un mannequin revêtu d'acier comme pour un tournoi, le délégué de la Commission extraordinaire ne songe plus qu'à dégarnir les panoplies de toutes leurs armes de guerre et de chasse ; il révèle sans pudeur un goût de bric-à-brac ancestral ; et, comme le président du « comité de maison », M. Nikitine, qui jusque-là a assisté impassible à l'opération de police, lui fait observer que tout cet arsenal, faute de présenter aucune vertu offensive, ne saurait être équitablement confisqué, il réplique avec un mauvais sourire de bravade :

— Ce sera pour notre musée de la Gorokhovaïa. A votre disposition, lorsque vous voudrez le voir...

La plaisanterie, transparente, jette un froid : chacun sait à Pétrograd ce qu'est le fameux immeuble sis rue Gorokhovaïa, nº 2, où, ces dernières semaines, il n'est presque personne qui n'ait un parent ou un ami emprisonné.

L'agressivité du délégué va d'ailleurs croissant depuis son arrivée. Comme, pendant qu'il accomplit son office dans une chambre voisine, je marche de long en large dans la bibliothèque, il m'avertit aimablement que je serai « fusillé sur place » si, durant la perquisition, je ne me trouve pas constamment dans la même pièce que lui. Il jette le même avertissement d'une voix d'adolescent qu'il veut rendre terrible à l'ancien chauffeur de la Mission militaire, Champoiseau, qu'il soupçonne avec raison de chercher à lancer un coup de téléphone en ville.

Ses hommes, eux, sont plus avenants. L'un, « le camarade Poul », a les allures d'un vieux douanier fureteur de l'ancien régime qui furète plus volontiers pour son propre compte que

pour celui de l'État. L'autre, que le commissaire n'appelle que « camarade communard », avec une nuance légère de déférence, est un Blanc-Russien du gouvernement de Minsk, à la face large et franche. Il s'extasie avec naïveté sur les œuvres d'art et les objets de luxe qu'il voit autour de lui : « un vrai paradis sur terre que des bourgeois ont accaparé et qu'il faut rendre au peuple ». C'est un communiste actif, détaché par le parti à la Commission extraordinaire comme une sorte d'assistant veillant aux intérêts de la révolution :

— Le délégué, — me confie-t-il avec une grimace, — n'est qu'un fonctionnaire salarié des Soviets ; je ne sais même pas son nom ; si nous sommes ici, nous, les camarades, c'est pour contrôler son action.

Le « camarade communard » ne veut pas de mal aux Français, mais témoigne d'une vive excitation contre les Anglais : n'a-t-on pas surpris cette après-midi à l'ambassade des officiers britanniques en conférence avec des socialistes-révolutionnaires ? C'est là, à n'en pas douter, et les journaux du lendemain en feront foi, la version des événements du jour que les bolchéviks répandront dans la populace.

Vers quatre heures et demie du matin, le délégué adresse quelques suprêmes menaces aux dvorniks et aux domestiques pour le cas où les scellés des Soviets qu'il fait apposer aux portes seraient brisés ; puis nous partons en automobile dans la direction de la Gorokhovaïa. Les deux membres du « comité de maison » qui ont dû assister à la perquisition en qualité de témoins nous regardent démarrer, la tête découverte et leur chapeau à la main, comme si nous allions aux bagnes de Sibérie, plus loin même peut-être. Notre voiture traverse rapidement la Fontanka, file silencieusement dans la nuit le long du Jardin d'été. Le délégué qui connaît assurément mieux son Berditchev ou son Kamenetz-Podolsk qu'il ne connaît Pétrograd, n'identifie pas le Champ de Mars qui s'étend à notre gauche. Le communard le lui signale :

— C'est ici que sont les *tombes fraternelles* (*bratskia mogily*), les tombes de nos victimes de la révolution. Combien en faudra-t-il encore de ces victimes? Ah ! notre victoire nous coûtera cher ; mais, si nous sommes vaincus, messieurs les impérialistes, votre victoire vous coûtera plus cher encore.

Et il se tourne vers nous comme pour nous dédier cette dernière phrase qu'il me semble avoir lue quelque part dans un récent numéro de la *Gazette rouge*. Champoiseau, né Parisien, demande simplement :

— Combien sont-ils enterrés là dedans?

Le délégué répond avec emphase :

— Une multitude.

— Une centaine? — hasardai-je.

— Oh, non, pas tant! — se récrie involontairement notre interlocuteur comme effrayé.

Il ne s'avise d'ailleurs nullement du ridicule de sa réponse. Le regard égayé de Champoiseau croise le mien.

Dix minutes plus tard, sous bonne garde, nous montons l'escalier de la Commission extraordinaire, au nº 2 de la rue Gorokhovaïa. Au tournant du premier palier une mitrailleuse, par une embrasure, est braquée sur le vestibule d'entrée du rez-de-chaussée : adossé à l'affût de celle-ci, un matelot se tient à demi assoupi. Nous entrons dans une grande salle crûment éclairée, au premier étage. Trois ou quatre adolescents, derrière une balustrade, procèdent avec un air de suffisance provocant à des formalités d'enregistrement. Un grand blond d'une trentaine d'années, qui paraît diriger le service, est assis à un bureau de ministre, un appareil téléphonique à portée de la main. Le délégué, d'un geste important, lui remet les quelques papiers saisis au cours de la perquisition, et il annonce « quantité d'armes qu'on enverra chercher dans la journée : tout un magasin » ! Le chef de bureau s'exclame avec un coup d'œil d'intelligence :

— Ah ! les apaches (*khouligany*), ces officiers français !

Et nous reconnaissons qu'il peut être Letton, ou Polonais, ou Balte allemand, mais qu'il n'est certainement pas Russe. Le délégué disparaît dans une pièce voisine : nous ne le reverrons plus.

Une heure d'attente s'écoule. Nous voyons amener un midship russe, grand enfant élancé au regard indifférent, légèrement dédaigneux. On apporte « une valise du commandant Cromie » que les gens de la Commission reçoivent

avec un sourire méchant. De nouveaux venus sont introduits : faute de sièges, ils s'installent à la turque sur le parquet.

Champoiseau, enfin, est appelé. Il revient un quart d'heure après, grave et narquois. Avant d'avoir pu lui parler, je suis appelé à mon tour. Dans un petit cabinet, au bout d'un couloir, un garçon maigre et pâle, châtain, aux yeux gris, à la barbe grêle, feuillette des dossiers : son apparence est celle d'un Letton ou d'un Russe ayant longtemps vécu dans les provinces baltiques. Il commence un interrogatoire d'identité rapide, puis, sur ma remarque que je n'ai été invité à me présenter ici que pour la vérification de mes papiers, il me détrompe avec un sourire auquel il veut bien prêter une nuance de gêne : ce n'est pas de vérification de papiers qu'il s'agit, mais d'une arrestation pure et simple par ordre de la Commission extraordinaire ; l'ordre, il est vrai, n'était pas entre les mains du délégué, mais il vient d'être rédigé et signé à l'instant même. Comme je lui fais observer ce qu'a d'étrange une telle procédure, il n'en disconvient pas, et il explique que « le gouvernement ouvrier-paysan ne se souciant pas de formes surannées ne prend nulle garde aux soi-disant coutumes internationales : les Anglo-Français sont les ennemis de la république des Soviets; cela suffit : ils seront traités comme tels »; puis il fait suivre cette déclaration si nette d'une réserve inattendue que je n'ai pas sollicitée et qui a l'air d'une formule passe-partout débitée mécaniquement :

— Je vais intervenir d'ailleurs auprès de la Commission pour que votre arrestation ne soit pas maintenue.

Quelques instants plus tard, après avoir traversé plusieurs salles plongées dans l'obscurité, nous arrivions, par un escalier sale et malodorant, au quatrième étage d'un bâtiment donnant sur une cour intérieure ; et c'étaient, dans le cabinet du commandant du lieu, les formalités odieuses de l'écrou : la fouille, et la mainmise sur tous les objets qu'il est interdit aux prisonniers de garder sur eux, les canifs, les ciseaux de poche, les montres et surtout l'argent, à l'exception d'une soixantaine de roubles que Champoiseau et moi nous étions autorisés à conserver. Le commandant nous regarde avec une physionomie de crapule bonasse qu'il veut rendre autoritaire,

mais qui décèle au premier coup d'œil le vieux laissé pour compte de l'ancienne police :

— Alors, vous êtes Français, et vous vous étonnez d'être ici, — dit-il avec importance. — Votre République bourgeoise n'est-elle pas en guerre avec notre République socialiste des Soviets?

Et il fait le geste de nous congédier, cependant que Champoiseau lui déclare avec énergie, en un russe inimitable, que la République française n'est pas l'apanage des bourgeois de France et que, tout prolétaire qu'il est, il la considère comme bien sienne, beaucoup plus sienne à coup sûr que la République russe qui se qualifie ouvrière...

Nous traversons le palier et nous entrons dans celle des salles du dépôt de police qui nous est assignée. C'est une pièce d'une vingtaine de mètres carrés dont les deux tiers sont occupés par des grabats et le reste par des tables et des bancs entre lesquels il n'a été réservé qu'un étroit passage pour la circulation. Sous la lumière brutale des lampes électriques, une centaine de personnes sont là, entassées sur les grabats, sur les tables, sur les bancs, sur le plancher, la plupart sans couverture, dans la tenue de fortune où les a surprises leur arrestation nocturne. Celles qui sont assises ou accroupies, la tête dans les mains, paraissent assoupies. Il règne là un silence lugubre de dortoir. L'atmosphère est celle d'un local immémorialement crasseux et sursaturé d'haleines animales. Par l'unique fenêtre qui est dans un angle, auprès de la porte, on devine la nuit finissante.

Vers sept heures du matin, les dormeurs des tables, des bancs, du plancher commencent à se lever ; seuls, ceux des grabats s'attardent à sommeiller. Quelqu'un s'est emparé d'un balai et chasse devant lui dans une boue de poussière les détritus humides et les mégots de la veille. Un mouvement se produit vers le lavabo qui est dans l'étroit vestibule où se tiennent les factionnaires, de grands gamins maigres pareils à des apprentis d'usine déguisés en soldats. Les nouveaux venus, en quête d'un bout de savon, lavent leur mouchoir de poche pour s'en faire une serviette de toilette. Le cliquetis des théières en fer-blanc, des cuillers et des verres éveille les derniers retardataires, et l'échange des menues choses indis-

pensables s'engage déjà : une pincée de thé, un morceau de sucre minuscule, une lamelle de pain noir ; la même théière, un même verre circulent entre beaucoup de mains.

A ce moment, sortant d'une petite pièce annexe qui paraît servir à quelques anciens de retraite privilégiée, un homme d'une quarantaine d'années à la barbe et aux cheveux noirs, légèrement grisonnants, d'une apparence bourgeoise un peu vulgaire, en manches de chemise, lance à la compagnie d'un ton à la fois bonhomme et gouailleur : « Bonjour, citoyens. » C'est le *staroste* de la salle ; et il suffit qu'il ait dit : « citoyens », au lieu de « camarades », pour que nous sachions qu'il tient pour la révolution de février et non pas pour celle d'octobre. Aussi bien la rumeur publique, confirmant cet indice, veut-elle que notre staroste soit un avocat du nom de P...ski, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire il y a un mois, puis oublié là, sans que l'on sache comment, ou gracié sans que l'on sache pourquoi : lui-même observe à ce sujet une réserve qui n'est pas sans inspirer quelque défiance.

L'apparition du staroste met tout le monde debout. Il s'organise un va-et-vient régulier vers le water-closet, où l'on descend, à l'étage inférieur, par groupes de cinq à six, sous la conduite d'un garde rouge. Le staroste établit la liste des provisions dont les prisonniers désirent faire l'emplette : cigarettes, allumettes, saucisse et fromage (à 15 roubles la livre), boîtes de sardines et de sprats (à 12 roubles la boîte), *kovrijki* (sorte de pain d'épices, à 18 roubles la livre, qui remplace le pain), thé sucré artificiel à la framboise ou au tilleul, etc. On s'inscrit dès maintenant par groupes de cinq pour la soupe qui sera distribuée vers deux heures de l'après-midi.

Le soleil de septembre éclaire la salle. La toilette est achevée ; le thé matinal est bu. Il ne reste plus qu'à marcher de long en large dans l'étroit passage demeuré libre entre les bancs, ou bien à rester assis dans l'attente des événements : l'interrogatoire, plus que problématique, l'arrivée de la soupe de deux heures et du croûton de pain de cinq heures, peut-être un mot venu en fraude du dehors. La plupart des prisonniers se sont assis sur les grabats et sur les bancs : c'est l'attitude à laquelle on revient inévitablement, et l'on comprend en vérité l'euphémisme plaisant par lequel les

Russes laissent entendre de quelqu'un qu'il est en prison : « Il est assis. »

C'est alors seulement que l'on commence à débrouiller dans la foule les visages connus, à se rapprocher, à causer. J'aperçois une figure d'ami : M. Pierre Darcy, qui est là depuis la veille au soir. A une table, quelques Anglais sont rassemblés autour de M. Woodhouse, leur consul à Pétrograd ; parmi eux, un jeune journaliste des *Daily News*, M. Laudon. A la même table, un Japonais impeccablement correct, que l'on appelle « le général japonais », et de qui la physionomie exprime l'étonnement, la vexation et l'irritation contenue de se trouver en ce lieu. Plus loin, M. Nélidov, le fils de l'ancien ambassadeur à Paris; M. Delsal et M. Sievers, tous deux arrêtés comme membres actifs du Club anglais, lequel n'a d'anglais que le nom; un prince Golitsyne; un baron Wrangel. Un homme d'une cinquantaine d'années à la figure ravagée par la douleur et par l'angoisse se montre de temps à autre, sortant du réduit où il se tient retiré : c'est l'ancien administrateur des chantiers de Nikolaev, M. Kannegiesser, le père du jeune homme qui a tué Ouritski. Il s'attend à recevoir d'un instant à l'autre la nouvelle de l'exécution de son fils.

— Je ne puis le blâmer de son acte, — dit-il simplement. — Mon fils a voulu venger son meilleur ami fusillé il y a quelques jours ; il a vengé du même coup bien d'autres victimes. J'admire son courage. Mais il est dur d'être le père d'un héros : il était le seul fils qui me restât, et c'est déjà comme s'il était mort.

Dans un angle de la salle se détache un grand vieillard à la longue barbe blanche, en uniforme d'officier, assis sur son lit et fumant gravement des cigarettes : c'est le général Khartchenko, arrêté comme otage en raison du soupçon qui pèse sur ses fils, tous deux officiers, d'être passés dans les rangs des Anglo-Français ou des Tchéco-Slovaques. Vers la fin de l'après-midi, d'autres Français seront amenés : MM. Albert et Frison, tous deux professeurs de français à Pétrograd, et, demain, les capitaines Faux-Pas et Vaquier, de la Mission militaire : les uns et les autres conduits à la Commission extraordinaire de la façon hypocrite que l'on sait, sous le

prétexte de vérifier simplement leur passeport, puis écroués sans autre forme ; telle est de toute évidence la tactique donnée en consigne pour les dernières quarante-huit heures.

Il se répand dans la salle une odeur aigre qui rappelle celle des réfectoires de pèlerins au monastère de Valaam ou à la Laure de Kiev. Des femmes viennent d'apporter la soupe de choux et de poisson, fumante, dans le vestibule. Chaque tablée de cinq reçoit son écuelle pleine, ses cinq cuillers en bois colorié, et nous puisons en même temps, en une communauté fraternelle, dans le liquide grisâtre où nagent des trognons de choux, des têtes et des arêtes de poisson ; nous regardons avec admiration notre cinquième compagnon de plat, un moujik du gouvernement d'Olonetz, qualifié « contre-révolutionnaire », qui se régale comme quatre (et beaucoup plus que nous quatre, assurément), les yeux voraces, la bouche gloutonne, la barbe ruisselante. Vers quatre heures, nous recevons une poignée de menus croûtons de pain, la valeur de quatre-vingts à cent grammes. Le ravitaillement de la journée est terminé ; quelques pauvres diables affamés se jettent sur un restant de soupe que, par faveur, une fille de cuisine leur dispense : il y a parmi eux trois ou quatre types impressionnants de vieux gibier de prison, notamment l'ancien bagnard qui, moyennant quelques dons en nature, fait semblant d'assurer la propreté de la chambrée (celui qu'on appelle *ouborchtchik*).

A la fin de l'après-midi les deux tiers des prisonniers sont évacués sur la prison des casernes de Dériabinsk, à l'extrémité de l'île Vassili. Il ne reste plus guère ici que les Français, les Anglais et une vingtaine de Russes. Dans la nuit, les arrivées se succèdent presque sans arrêt. Au matin du 3 septembre la salle est à nouveau pleine.

Ce même jour, après la soupe, le bruit se répand que les étrangers vont être transférés du dépôt en prison ; certains parlent même de la forteresse de Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Vers cinq heures, ordre est donné à tous ceux dont les noms sont appelés de se préparer à une mise en route immédiate pour une destination qui n'est pas indiquée : parmi les appelés se trouvent tous les Français et tous les Anglais, ainsi qu'un petit nombre de Russes, MM. Adlerberg,

Delsal, Mechtcherski (un industriel), Sievers, Wrangel, le jeune midship que nous avons vu amener à la Commission presque en même temps que nous et un jeune apprenti juif boiteux arrêté, d'après ce qu'il raconte, pour avoir tenu publiquement, en chemin de fer, des propos irrévérencieux sur le régime. Le « général japonais » a été libéré dès la veille, après quelques heures seulement de détention. Il n'y a aucun Américain parmi nous ; un train rapatriant la plus grande partie des Américains et des Italiens de Moscou a dû d'ailleurs arriver avant-hier à la frontière finlandaise. La dextre du pouvoir ouvrier-paysan ne s'appesantit pas avec une égale lourdeur sur tous les alliés.

Dans la cour, notre « convoi », grossi d'Anglais venus d'une autre salle, est de cinquante-huit personnes. Brutalement, avec des jurons et des bousculades, le commandant qui nous a écroués en presse le départ. Le consul de Grande-Bretagne, M. Woodhouse, est en tête : il a tenu à accompagner les siens, bien que le commandant lui ait fait proposer de rester au dépôt. Nous défilons, encadrés par une trentaine de soldats de l'armée rouge, le long des jardins de l'Amirauté, puis nous tournons vers le pont du Palais d'hiver. Allons-nous donc à l'île Vassili ou bien là-bas, aux bastions qui s'aplatissent autour de la fine flèche d'or de Pierre-et-Paul? Nous avons viré à droite au lieu de nous engager sur le pont, et voici que nous suivons le quai sous la haute façade rougeâtre du Palais d'hiver abandonné. Les passants se retournent et nous suivent quelques secondes d'un regard d'inquiétude, parfois de sympathie. Deux jeunes femmes nous accompagnent à distance et font des signes d'adieu à deux Anglais ; M. Pierre Darcy aperçoit l'une de ses domestiques qui l'a reconnu et escorte de loin le convoi. La Néva est bientôt traversée. Nous sommes à l'entrée de l'allée déserte qui conduit à la forteresse de Pierre-et-Paul.

Le convoi franchit un premier portail, suit l'allée montante qui traverse la première enceinte, passe sous un second portail pour déboucher dans une vaste cour de caserne. Nous stationnons une demi-heure dans cette cour, attendant,

pour être introduits, le bon plaisir du commandant de la forteresse. Un bout de conversation s'engage entre détenus et soldats rouges. L'un de ceux-ci demande :

— Qui êtes-vous, vous autres? Vous ne parlez pas russe.

Des voix lui répondent :

— Français! Anglais!

Il balance la tête comme pour dire : « Voyez un peu tout de même : qui n'arrête-t-on pas? » Et s'adressant avec une gaieté malicieuse à l'un de ses camarades :

— Tu vois, on prend tout le monde à présent. Drôle de temps que celui où nous vivons!

Le camarade, qui a l'air d'un jeune ouvrier mal habitué encore à porter le fusil, réplique hostile et rageur :

— Temps meilleur qu'autrefois, sous Nicolas. *Ils* empoisonnaient alors le peuple d'alcool; les patrons faisaient seuls la loi, et nous pouvions crever de faim quand ils n'avaient pas besoin de notre travail. Ah! nous les connaissons, tous ces messieurs officiers et bourgeois, et nous saurons bien les empêcher de nuire.

Les deux camarades se regardent, le premier avec son air de bon sens amusé, le second farouche, dressant un nez têtu et gobeur.

Le commandant et son adjoint apparaissent enfin : tous deux d'une trentaine d'années au plus, l'un et l'autre bottés, le sabre leur battant les jambes et l'étoile rouge de l'armée socialiste à leur casquette. Le commandant a une tête ronde où deux yeux chafouins éclairent une physionomie de faux bonhomme ; ses culottes bouffantes, tandis qu'il passe sur notre front, lui donnent l'aspect de cavalier démonté ordinaire au général qui passe des troupes en revue. L'adjoint est un grand maigre au visage de myope, anguleux et méchant; le lorgnon de travers, il va de long en large devant nous avec l'allure querelleuse d'un adjudant de quartier. L'appel a lieu. A tour de rôle nous nous détachons du rang pour aller former une autre file suivant l'ordre dans lequel nous devons être mis en cellule. Le consul de Grande-Bretagne, M. Woodhouse, est un des premiers appelés : son manteau sur le bras, la cigarette aux lèvres et un imperceptible sourire d'ironie figé au coin de la bouche, il passe lentement devant le com-

mandant pour gagner sa place. Laudon ne réprime pas l'accès de gaieté qui le prend.

Reformé en double file, le convoi descend dans la direction de la Néva, franchit un troisième portail, traverse une cour basse le long du bastion Troubetskoï, arrive à une grille étroite que le commandant ouvre lui-même. C'est l'entrée du bastion. Le rez-de-chaussée, que l'humidité et les rats ont rendu inhabitable, est abandonné. Nous montons au premier étage. A notre droite, s'ouvre une galerie voûtée pareille à celle d'un cloître. D'un côté, des fenêtres aux barreaux de fer donnant sur l'intérieur de la forteresse, et, de l'autre côté, à intervalles réguliers, les portes vert gris des cellules. L'air est lourd de chaleur humide et a comme un relent d'hôpital. Comme nous avançons, du guichet carré percé dans chaque porte des yeux désolés et avidement curieux nous dévisagent ; parfois une tête entière, pâle et décharnée, passe dans le cadre étroit du guichet comme dans la lunette d'une guillotine. Il semble, au jour d'été tombant, qu'il ne pénètre dans ces cellules d'autre air ni d'autre lumière que ceux qui viennent de la galerie empuantie : nous entrevoyons, à travers la pénombre, des vareuses d'officiers, et nous devinons là dedans de longues misères, la faim, l'abandon. L'ordre retentit de presser le pas.

La galerie tourne en coude brusque, se prolonge sur la longueur d'une dizaine de cellules pour s'achever en cul-de-sac. Les quatre dernières cellules donnent sur ce cul-de-sac sans lumière. Le commandant nous répartit rapidement dans ces cellules : « Six ici ! Trois là ! Quatre dans celle-ci ! » Et ainsi de suite. Les portes s'ouvrent et se referment les unes après les autres. Nous sommes poussés dans la cellule 70 : Champoiseau et moi, quatre Anglais, M. Mechtcherski et le jeune midship russe.

Au seuil même nous avons comme un mouvement de recul. Une odeur de ménagerie nous prend à la gorge ; la chaleur confinée nous oppresse. Il y a déjà là une douzaine de prisonniers, tous pâles, quelques-uns effroyablement maigres. Nous apercevons un lieutenant de vaisseau au visage émacié étendu sur l'unique lit de la cellule, — au fond, cinq ou six formes humaines, les jambes allongées pêle-mêle sur le béton

et le dos appuyé au mur, comme à bout de forces, — et à notre droite, trois autres formes dans la même position. Deux jeunes gens en uniforme d'officier se sont levés pour nous accueillir.

Nous parcourons rapidement la cellule du regard. Ses dimensions sont d'à peu près 6 mètres de profondeur sur 3 m. 50 de largeur et 3 mètres de hauteur. Sous le plafond voûté, à 2 m. 25 environ du sol, une lucarne qui ne laisse entrevoir qu'un grand mur gris. Dans un angle, à gauche de la porte d'entrée, la cuvette d'un water-closet ; entre cet angle et la porte, un petit lavabo à un robinet. Pour tout ameublement, un lit de fer sans matelas ni drap, rivé à la muraille ; à côté du lit, un plateau de table fixe et, au-dessus de ce plateau, deux lampes électriques dans une niche du mur. Cette cellule, comme toutes celles du bastion, est faite pour un seul prisonnier (*odinotchka*) : nous sommes là dix-neuf.

La porte vient d'être pesamment refermée au verrou. Les huit nouveaux venus sont désorientés, un peu angoissés dans cette étuve où s'entassent déjà onze personnes. Les deux officiers qui sont debout et tous les autres qui demeurent à demi couchés les assaillent de questions :

— Qui êtes-vous? Quand avez-vous été arrêtés et pourquoi? Rien que des Français et des Anglais ! Vraiment? Voici donc qu'à présent *ils* traitent les étrangers tout comme nous. Vos gouvernements ne supporteront pas cela. Ils vont vous défendre, et ce sera tant mieux pour nous. Sans compter qu'en attendant les bolchéviks devront malgré tout vous nourrir, et nous en même temps. Nous n'avons rien eu à manger depuis trois jours.

On s'installe tant bien que mal. Chacun s'assied ou se couche par terre, après avoir pris soin d'étendre sur le béton son manteau ou des journaux, faute de couverture. Toute la partie de cellule voisine du water-closet est inhabitable, car des infiltrations la maintiennent à l'état de cloaque. Champoiseau s'assure un coin sous la table, le long du lit ; je me loge immédiatement à la droite de la porte, obligé de rester étendu sur le côté, car je suis étroitement serré entre le mur et les Anglais ; ceux-ci s'allongent à ma droite, pareillement comprimés, et l'un d'eux remarque avec flegme :

— C'est la première fois que nous habitons dans un water-closet, oui vraiment ; ne pensez-vous pas ?

Les premières heures sont dures. Nous ne pouvons rester longtemps assis ni couchés, et alors, à tour de rôle, nous nous accoudons debout au guichet de la porte, aspirant les effluves malodorants de la galerie comme si elles apportaient encore un souvenir de liberté, guettant déjà d'instinct, comme de vieux prisonniers, les bruits des cellules voisines et les allées et venues des factionnaires. Il est nuit lorsque nous percevons un bruit de ferblanterie et de bouteilles qui s'entre-choquent. Ce sont les hommes de corvée qui apportent l'eau bouillante pour le thé. Par le guichet, nous passons les unes après les autres une dizaine de bouteilles qui nous sont rendues, les parois brûlantes, remplies jusqu'au bord. Suit l'inspection rapide de l'officier de service qui ne fait que jeter un regard dans notre cellule. Puis le silence revient. On boit le thé sans parler. La plupart des anciens n'ont plus aucune provision : ni sucre, ni pain. Dès dix heures du soir, tout le monde dort.

On n'entend plus, à travers son sommeil, que le ronflement des dormeurs et le bruit fréquent de la chasse d'eau des water-closets des cellules avoisinantes brusquement déclenchée, comme un grondement de cascade, dans le silence de la galerie. Aux alentours de minuit, un va-et-vient se produit : c'est la relève des hommes de garde. Au petit jour, les bouteilles tintinnabulent à nouveau, et la tête du détenu de corvée apparaît au guichet. A huit heures, la relève : le commandant du détachement qui vient prendre la garde entre dans la cellule, accompagné du commandant du détachement de nuit qui lui passe le service : un rapide compte des prisonniers, sans aucun appel, et la vérification est faite.

La journée est longue : ni sortie dans la galerie, ni lecture des journaux, ni arrivée de paquets (les *posylki* fiévreusement attendues par tous), ni distribution de soupe, rien n'en vient abréger la monotonie. Le grand jeûne pour la mort d'Ouritski continue ; voilà quatre jours que nos anciens se serrent la ceinture. N'étaient une boîte de conserve et quelques biscuits que la Mission militaire nous avait fait parvenir à la Gorokhovaïa, nous en serions réduits aux tasses de thé brûlant, sans sucre, que quelques-uns de nos camarades absorbent

sans répit pour tromper leur faim. Encore nous gardons-nous d'épuiser nos suprêmes provisions, et en réservons-nous une part pour le lendemain. Les factionnaires s'offrent à faire des achats de vivres en ville. Le lieutenant de vaisseau dresse pour nous tous une liste de commissions. Aux prix du jour aggravés du taux de commission en usage dans la forteresse (de 20 à 30 p. 100), le total des dépenses atteint vite 300 roubles, et cela pour quelques cigarettes, un peu de pain, de saucisse et de fromage. Les factionnaires reviendront au moment de la relève de minuit, nous réveillant tous et trompant sans pudeur sur le poids, sur la quantité, sur la monnaie qu'ils rendent, si toutefois, prétextant de n'avoir pu trouver ce qui leur était commandé, ils n'empochent simplement tout ou partie de l'argent qu'ils ont reçu. L'exploitation la plus cynique du prisonnier est ici de rigueur, et l'on n'y échappe point.

Ceux de nos compagnons qui logent au fond de la cellule, sous la lucarne, sont toujours couchés ou accroupis là-bas, comme exténués : un fonctionnaire d'une cinquantaine d'années, espèce de pitoyable Akaki Akakiévitch, — un cocher vieux-croyant, à barbe de patriarche, de qui il ne sort que de profonds soupirs : « Seigneur, en quels temps vivons-nous ! Seigneur, aie pitié ! Seigneur, pardonne aux pécheurs ! » — et deux adolescents de dix-huit à vingt ans, se ressemblant comme des frères qu'ils sont, fils d'un pope de province, l'un et l'autre pâles et silencieux, écoutant avec un air sérieux les monologues sans fin de leur voisin, l'industriel, qui trouve l'heure et le milieu propices pour étaler à voix haute ses fastueux comptes de dépenses journalières. Un petit marchand de fruits, noiraud, au profil arménien, fixe sur lui un regard épuisé où l'admiration ranime cependant un reste de force. Les Anglais, le dos au mur, lisent paisiblement les romans qu'ils ont tirés de leur sac. Étendu sur son lit, au bord duquel se sont assis le midship et l'un des officiers qui nous ont accueillis la veille, le lieutenant de vaisseau raconte ses souvenirs amoureux d'Extrême-Orient, et les petits noms des Lili et des Ninette qui reviennent sans cesse sur ses lèvres sonnent aussi étrangement dans cet air saturé de misère que les milliers de roubles avec lesquels continue à jongler l'ancien directeur d'usine. Seuls debout, deux jeunes gens en vareuse

militaire, qui ne sont autres que les fils de l'illustre docteur thibétain Batmaev, tous deux de type mongol très accentué, vifs, curieux, nous harcèlent de questions.

Tout ce monde est là sans savoir pourquoi, n'ayant subi aucun interrogatoire, ne s'étant entendu signifier aucune inculpation : les uns comme officiers du service actif, ou de réserve ; d'autres, comme le cocher et les deux fils du pope, pour des propos imprudents tenus sur la voie publique; d'autres, comme l'industriel et le marchand de fruits, sur le simple soupçon de spéculations très inégales à coup sûr d'importance, sinon également imaginaires. Les premiers arrivés sont là depuis quatre semaines ; ils ne savent combien de temps ils pourront résister au triple supplice auquel ils sont soumis : faim, manque d'air et immobilité. Ce dernier supplice est peut-être le pire. Dans cette cellule normalement destinée à un seul détenu, et où dix-neuf êtres vivants sont enfermés et comprimés, il n'est exactement possible que de faire trois pas dans l'espace demeuré vide entre la porte et le pied du lit, et marcher revient de la sorte à tourner sur place. Chacun reste étendu, ou adossé au mur, à l'endroit même où il dort : de temps à autre, lorsqu'une place y est libre, l'on va s'asseoir sur un bord du lit, qui apparaît comme une sorte de radeau où des naufragés vont s'échouer.

Le lendemain jeudi 5 septembre, vers dix heures du soir, pour la première fois depuis quarante-huit heures que nous sommes là, une distribution de croûtons de pain (*soukhari*) a lieu. Il n'est que temps pour certains de nos camarades qui, littéralement, s'en vont de faiblesse. Le lieutenant de vaisseau, aidé d'un officier, procède à la répartition des rations, élevant méticuleusement croûton à croûton, presque miette à miette, dix-neuf petits tas, qu'il s'applique à faire aussi rigoureusement égaux que possible ; chaque ration est tout au plus d'un tiers de livre. Puis on tire au sort en commençant par servir ceux que notre *staroste* (c'est le lieutenant de vaisseau) appelle en souriant « nos morts », ceux dont les formes gisent toujours au fond, sous la lucarne. Tout cela est grave et fraternel. Chacun s'est mis à manger son pain en silence, se forçant à une certaine lenteur pour prolonger le plaisir, et les plus sages mettant en réserve une partie de leur ration. Les

factionnaires, qui sont aujourd'hui de braves *Sémionovtsy* (du régiment *Sémionovski*, et non pas de l'armée rouge), annoncent une soupe pour la soirée. L'animation est particulièrement vive dans le coin anglo-français, où un colis de vivres vient de nous être remis sous le manteau de la part de M. de Scavenius, ministre du Danemark à Pétrograd.

La soupe s'est fait attendre toute la soirée ; ne voyant rien venir, tout le monde s'est endormi. Vers deux heures du matin, la galerie s'emplit d'un vacarme de seaux et d'écuelles ; les portes des cellules s'ouvrent successivement. Deux femmes puisent dans un seau et emplissent tour à tour les écuelles ; l'odeur aigre du poisson aux choux pénètre partout. Les prisonniers se lèvent en pestant ; ils lancent le mot que j'entends à chaque pas depuis des mois : *izdêvatelstvo* (« c'est une raillerie grossière : on se f... de nous ! »). Les deux femmes ont l'air bon enfant. La plus jeune, une petite blonde, regarde avec terreur les plus affamés de nos compagnons :

— Et combien en ont-ils mis là dedans? Seigneur ! Des vingtaines par cellule !

Ni l'une ni l'autre, d'ailleurs, ne s'étonnent du retard de ce souper nocturne. Y aura-t-il une soupe demain, et à quel moment? Elles ne savent : les prisonniers sont nourris quand et comme on peut.

Le vendredi 6 septembre, avant le jour, un commandement bref, répété de porte en porte, réveille toutes les cellules.

— Rassemblez vos affaires. Tous dehors.

Le bruit court presque aussitôt que nous partons pour Cronstadt. Les officiers de marine, cette nuit, ont entendu le sifflet du remorqueur amenant sous la forteresse les barges où nous serons embarqués. Nous irons rejoindre là-bas les centaines d'officiers qui s'y trouvent comme otages sous la garde des matelots; Anglais et Français seront des otages de choix de la bourgeoisie internationale : au premier attentat contre un chef communiste ils seront fusillés... Les marins ont l'imagination un peu rapide en vérité, et les Anglais croient parfois trop volontiers ce qu'on leur dit : déjà, d'une cellule voisine, où se trouve un pasteur anglican, nous entendons s'élever le chant d'un cantique...

En un quart d'heure nous composons une colonne de 233

hommes qui s'allonge tumultueusement dans la galerie. Nous y apercevons surtout, parmi des gens de toute condition, des officiers des armées de terre et de mer, de vieux généraux et deux popes : un factionnaire, à coups de crosse de fusil, repousse brutalement l'un de ceux-ci qui est sorti du rang. Au moment où la colonne qui vient de s'ébranler commence à défiler devant le commandant de la forteresse, comme nous demandons à ce dernier si Français et Anglais doivent suivre le mouvement, il s'avise que nous ne sommes là qu'à la suite d'une erreur et nous donne immédiatement l'ordre de nous détacher du convoi en marche : nous resterons à Pierre-et-Paul, et, avec nous, deux Russes, MM. Delsal et Sievers. Trois d'entre nous ont été libérés au cours de la nuit précédente : MM. Pierre Darcy, Adlerberg et Wrangel.

Une nouvelle réincarcération a lieu aussitôt. De la cellule 70, qui fut celle de Chingarev, le leader cadet, assassiné par des matelots à l'hôpital au lendemain de la dissolution de la Constituante, nous passons à la cellule 68, où le général Rennenkampf a vécu plusieurs mois durant. Nous sommes là sept Français, les capitaines Faux-Pas et Vaquier, MM. Albert et Frison, un cuisinier de la Compagnie des Wagons-Lits, M. Denis, le chauffeur Champoiseau et moi-même, — trois Anglais, le lieutenant de vaisseau Bucknall et les deux frères King, âgés l'un et l'autre d'une soixantaine d'années, — enfin un Petit-Russien malin et moqueur, l'ordonnance de Bucknall. Dans la cellule 69, à notre gauche, celle du député Pourichkévitch, une douzaine d'Anglais, et, à notre droite, dans la cellule 68, des Anglais et des Russes ; parmi ceux-ci le général prince Vassiltchikov et le général Vitoulov.

L'existence dans notre nouveau logement est la même que dans l'ancien, mais toutefois avec le tempérament des relations que, si ténues soient-elles, nous réussissons à avoir avec l'extérieur. Par les journaux que nous achètent les Sémionovtsy nous apprenons la guérison de Lénine, la protestation énergique de tous les représentants des puissances, y compris les Allemands, contre notre arrestation et contre le traitement auquel nous sommes soumis, la réplique violente de Tchitchérine à cette protestation; nous lisons en outre chaque jour de nouvelles listes d'otages, où il n'est presque personne de

nous qui ne relève un nom ami ou tout au moins connu : la terreur rouge continue. M. de Scavenius, secondé par M. Pierre Darcy, assure notre ravitaillement à raison de trois colis de vivres par semaine; le ministre de Hollande, de son côté, pourvoit aux besoins des Anglais. Des couvertures, un peu de linge, quelques livres nous sont envoyés. M. Woodhouse finit par obtenir du commandant de la forteresse que les portes des cellules soient ouvertes dix minutes par jour, avec la faculté pour nous de sortir dans la galerie pendant ce temps, mais sans nous éloigner de nos cellules respectives. Enfin le gérant (*zavêdouïouchtchi*) du bastion, une brute du nom de Matvêev, va s'humanisant peu à peu. C'est un petit moujik au nez en l'air, au regard dur et aux cheveux en filasse, fait tout au plus pour être *désiatski* (une sorte de garde champêtre) dans son village : lorsqu'il est entré pour la première fois dans notre cellule, lançant d'une voix grossière son commandement « *Vstavaï !* » (debout !) et nous dévisageant l'un après l'autre d'un air féroce, il semblait tout bonnement prêt à nous décharger en plein front le browning passé dans sa ceinture; or, apaisé à n'en pas douter par le sourire de madame de Scavenius qui est venue nous rendre visite, le voilà maintenant presque bon garçon sous son air bourru et nous donnant les plus comiques intermèdes quand, tout au long de la galerie, il appelle à pleins poumons : « Bézak ! Bézak ! » (alors que les journaux ne font aucun mystère de l'évasion du sénateur Bézak), — ou quand, s'étranglant à s'efforcer de prononcer nos noms « barbares », il déforme d'une voix tonitruante le clair nom gaulois de notre camarade Champoiseau.

Le 15 septembre au soir, le capitaine Faux-Pas, le capitaine Vaquier et moi nous sommes transférés à la Gorokhovaïa. Conduits dans une salle située au-dessous de celle où nous avons été précédemment, nous y sommes accueillis en toute cordialité par le staroste, un homme de haute taille qui ressemble à s'y méprendre à Jean Richepin et que tout le monde appelle avec déférence « le professeur » : c'est un chimiste et un inventeur estimé de Moscou, M. Pisarev. A peine sommes-nous arrivés que le comité de la coopérative de consommation du dépôt entre en séance : le « professeur », qui en est le président, rend compte de l'œuvre du

dernier mois (le chiffre d'affaires pour cette période, s'il m'en souvient, n'atteint pas moins de 30 000 roubles). Un membre de la coopérative, qui est un chimiste établi en Angleterre, ami de l'historien Vinogradov, prend la parole à son tour; puis quelque autre encore après lui; et ce ne sont que congratulations en phrases arrondies et bien balancées : on se croirait sous la Coupole.

Quelques rencontres cependant nous ramènent à la réalité. Nous retrouvons là le midship qui était avec nous à Pierre-et-Paul : il revient de passer une semaine à Cronstadt. Nous apercevons aussi quelques-uns de ceux que nous avions vus lors de notre premier séjour à la Gorokhovaïa : les uns reviennent des casernes de Dériabinsk, d'autres de la prison de Kresty, d'autres de la maison de détention de la Chpalernaïa. On discute des avantages et des inconvénients respectifs de ces divers domiciles, et tel d'entre nous se surprend à placer son mot dans la discussion comme s'il était un vieil habitué des prisons pétrogradoises. Il semble que le dépôt de la Gorokhovaïa soit à la fois le point de départ et le point d'aboutissement de divers cycles : on en est expédié soit à Kresty, soit à la Chpalernaïa, soit dans l'une ou l'autre de ces prisons successivement, soit dans telle ou telle autre maison hospitalière (les casernes de Dériabinsk, ou la forteresse de Pierre-et-Paul, ou les casernes de Cronstadt), — et l'on y revient comme à un port d'embarquement, tantôt pour être libéré, tantôt pour recommencer un nouveau cycle.

Après vingt-quatre heures d'attente d'un interrogatoire auquel nous ne sommes pas appelés, notre sort se décide : de la part du commandant, le staroste nous transmet l'ordre de préparer nos affaires pour une destination inconnue, et, en nous serrant amicalement la main, il nous glisse à l'oreille : « Moscou ». Nous parcourrons donc un nouveau cycle. Cinq minutes plus tard, nous sortons tous les trois, accompagnés des adieux et des souhaits de bon voyage de nos camarades de chambrée. Un quatrième prisonnier qui nous attendait dans les bureaux se joint à nous : un jeune compositeur né de parents français, M. Say, chez qui les capitaines Faux-Pas et Vaquier se trouvaient lorsqu'ils ont été arrêtés.

Un sous-officier et deux soldats de l'armée rouge sont

chargés de nous conduire à Moscou. Sous leur garde, à travers le flot des passants d'une fin de journée, nous remontons à pied toute la perspective Nevski. Le sous-officier, qui a les allures d'un gendarme de l'ancien régime, n'est qu'une brute : quand, aux abords de la gare Nicolas, nous rencontrons madame Vaquier venue là pour dire au revoir à son mari, il menace de la repousser à coups de crosse. Les deux soldats, eux, paraissent de braves garçons de la campagne, d'abord un peu inquiets d'une tentative possible d'évasion de notre part, puis bientôt tellement en confiance que, dans le wagon, ils dormiront à poings fermés pendant toute la durée du voyage.

(La fin prochainement.)

ANDRÉ MAZON

L'ASCENSION DE M. BASLÈVRE[1]

XIII

Après cet entretien, l'âme de M. Baslèvre parut d'abord cesser de vivre : désormais, conscient de l'abîme qui le séparait de Claire, il ne se demandait même plus :

« La reverrai-je? »

Un abîme, en effet : c'était bien cela que résumaient les seules phrases que M. Baslèvre crut avoir retenues. « Vous ne m'aimez pas, avait dit Claire, vous avez cru m'aimer. » Et sur la réponse : « Vous n'avez jamais aimé », elle avait repris : « Je suis sûre d'aimer encore ! »

M. Baslèvre, aussi, en était sûr : mais, arrivée là, sa pensée s'arrêtait et toutes voix se taisaient en lui.

Extérieurement, il faisait les choses d'autrefois, allait au cercle, au bureau, ou, accoudé à sa fenêtre, contemplait le square. Cependant, quel changement ! Les mots qu'on lui disait semblaient ne pas l'atteindre. Agir lui était une fatigue. L'exercice de sa fonction l'accablait. En réalité sa vie, bouleversée par l'aventure, tendait en vain à reprendre une apparence d'équilibre. Il en était à la période confuse où l'eau trouble tourne encore après un arrêt de l'essoreuse. Le temps passe et tandis que les boues se déposent, achevant de rendre

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai, du 15 mai et du 1er juin 1919.

opaques les flancs du vase, un liquide dépouillé apparaît, prêt à recéler une chimie nouvelle ou à refléter du ciel.

Une telle léthargie ne pouvait durer. Quand le réveil commença, ce fut pour aller au bout du chemin; entre Claire et lui, M. Baslèvre osait enfin apercevoir l'obstacle : le mari.

Jusqu'à ce jour on peut dire que celui-ci avait été supprimé du drame : il n'y avait paru que de loin, et plutôt comme un passant. Tout à coup, il s'imposait; impossible d'ignorer que Claire l'aimât toujours, impossible aussi de l'atteindre puisque Claire eût été atteinte à travers lui. Disparu, tué, il serait resté : on peut supprimer un être, on n'abolit pas les images par lesquelles il règne. Et devant ce constat imprévu, M. Baslèvre n'aurait pu dire s'il éprouvait de l'étonnement ou de la colère, mais une douleur inconnue lui tordit le cœur : il était jaloux.

Entre toutes les passions, la jalousie échappe le mieux à l'analyse consciente : ses plus sûres victimes l'ignorent, tant elle aborde de biais. Haïssant désormais Gustave, M. Baslèvre ne soupçonna pas une seconde la vraie cause de sa haine : simplement il croyait s'indigner d'une escroquerie sentimentale dont Claire était victime.

Claire n'ignorait rien de son mari et le jugeait. Elle savait que la littérature n'avait probablement jamais existé, que les ressources étaient suspectes ou pires; pouvait-elle même douter de la trahison? Cependant, pour son mari, elle s'était décidée à venir trouver M. Baslèvre; lui toujours apparaissait à la limite de ses paroles et de ses actes : « Je n'ai qu'une pensée et qu'une souffrance », avait-elle résumé à leur dernier adieu. Alors, à l'évocation d'un tel aveuglement, M. Baslèvre sentait une révolte le soulever : de toute son âme, il eût souhaité dissiper l'équivoque et garer Claire d'une exploitation indigne autant que certaine. Hélas ! le pouvait-il? C'était Gustave qu'elle aimait !...

Des pensées louches le dévoraient ensuite. Où s'étaient-ils connus? Gustave avait-il eu seulement pour Claire autre chose qu'un caprice? Peut-être ne l'avait-il épousée qu'un jour de dèche, et pour toucher une dot !

M. Baslèvre revoyait aussi la jeunesse de Gustave où tout réussissait sans qu'il le méritât. Ah ! pourquoi, dès le début,

était-ce déjà lui qui était riche et joyeux, lui qui gardait ses parents? pourquoi la vie ouvre-t-elle ses corbeilles toujours aux mêmes?

Ainsi, peu à peu, la douleur de M. Baslèvre devenait plus âpre, envenimant jusqu'aux temps étrangers à Claire. Il s'y mêlait on ne savait quoi d'envieux et d'inutilement bas dont il avait conscience sans parvenir à l'écarter. Son amour en était obscurci. Entre un passé devenu supplice et des lendemains qui accablaient, sa pensée voletait comme un oiseau de nuit égaré dans une pièce. Tout sombrait. Que la mort aurait été plus douce ! De pareilles crises, du reste, ne sauraient subsister longtemps. Moins de quarante-huit heures après l'entretien, une crise nouvelle apporta le coup de grâce.

C'était le soir. Rentré chez lui, M. Baslèvre était alors à sa fenêtre. En bas, le square s'obstinait à rester bruyant, la lumière à rôder sous les arcades basses. Une odeur fade montait des pavés et l'on aurait dit que, pareille à celui qui la contemplait, la place était devenue vieillotte, ridée, sans même la grandeur qui s'attache à des ruines.

Soudain, la certitude que Gustave allait revenir s'empara de l'esprit de M. Baslèvre avec une netteté aveuglante. A la pensée de ce retour et du pardon de Claire, une lumière jaillit aussi. Jusqu'à cette minute, M. Baslèvre avait pu se demander encore : « La reverrai-je? » Cette fois et pour ainsi dire en dehors de lui, la décision s'imposait : il ne serait pas le témoin de cela ! fermer le livre et oublier !

Une fatigue suivit, accablante. Maintenant que tout était fini, il se rappelait tant d'années où il n'avait souffert ni de vivre dans sa mansarde, ni d'être sans amis : parce qu'un hasard avait passé, qui aurait pu aussi bien ne point venir, ce temps ne recommencerait jamais et il resterait sur le chemin, dépouillé, grelottant, avec une âme de pauvre... S'il avait oublié seulement ! A aucune minute, au contraire, il n'avait plus désiré Claire. On peut donc aimer dans le vide et avec l'assurance d'être toujours exclu !...

En bas, le jour achevait de s'éteindre, morne et chargé de la tristesse qui noyait M. Baslèvre. A l'appel du garde, les gens sortaient du square. Sur le trottoir une femme passa en clopinant... Andréa... Au fait, mademoiselle Fouille était-elle

encore absente? Comme elle avait eu raison de voyager ! Lui-même devrait partir pour oublier...

Hélas! sans doute parce qu'il venait d'écarter enfin l'image de Gustave, il découvrait au même moment combien il concevait peu de n'être plus mêlé à la vie de Claire. Résigné pour son compte, il ne parvenait pas à le devenir pour elle; il la voulait heureuse, mais comment? puisque sans Gustave...

Un rire nerveux arrêta net la conclusion : ce qu'il venait d'entrevoir était si loin de toute possibilité qu'il craignit de délirer.

« Allons ! je deviens fou : en revanche, demain j'imiterai mademoiselle Fouille... oui, demain, partir pour être bien sûr de ne plus aller là-bas ! »

Et revenu à sa table, il tomba dans une sorte d'hébétude : il avait envie de pleurer sur tant de douleurs inutiles, car même son amour sacrifié ne servirait pas à bâtir du bonheur. Il éprouvait aussi la sensation d'apaisement qui succède aux décisions difficiles. Quel étonnement pour lui, si on lui avait montré qu'un pareil désespoir inaugurait une vie souveraine, destinée à laisser bien loin le passé auquel s'attardaient ses regrets !

Le lendemain, qui était le dimanche, M. Baslèvre comprit, en se levant, que sa volonté de la veille était définitive. Non seulement, il ne se rendrait plus boulevard Blanqui, mais, afin de s'épargner l'occasion de tentations dangereuses, s'arrangerait pour quitter Paris dès le soir.

Un directeur est à la fois beaucoup plus libre et beaucoup moins que le dernier des expéditionnaires. Il ne possède qu'un moyen d'obtenir sur l'heure le congé qu'il désire : la maladie, réelle ou simulée. M. Baslèvre se rendit donc à la plus prochaine cabine téléphonique et demanda le numéro du docteur Michon.

Il y avait mille chances contre une pour que Michon ne fût pas au bout du fil : il s'y trouvait.

— Allo ! qui est à l'appareil?

— C'est moi, Baslèvre, le directeur.

— Fichtre ! corvée de service, alors... Vous savez que c'est dimanche?

— Je le sais. D'ailleurs, je ne prétends pas vous déranger. Il s'agit de moi.

— Vous êtes malade?

— Besoin de repos.

— Ah !... Hé bien, prenez-le.

— Justement, je compte annoncer, tout à l'heure, au ministre que vous exigez une quinzaine de vacances immédiates. Vous ferez ensuite, s'il y a lieu, les petits papiers utiles, mais dès que j'aurai sorti votre nom, je suis bien tranquille, il ne me demandera rien.

— C'est si pressé?

— Oui et non... Venant de décider la chose, j'aimerais autant l'exécuter dans la journée.

— Très bien... très bien...

— Merci, docteur, c'est tout.

— Holà ! pas si vite ! une question encore...

Il n'y a rien de plus égal qu'une voix au téléphone. L'anxiété, s'il y en a, s'arrête au seuil des appareils. L'auditeur, lui, manque de la vraie lumière, celle des gestes et du visage.

Aux deux extrémités de la ligne, se trouvaient ainsi, d'un côté un homme appuyé contre une paroi de cabine, et bouleversé parce qu'il mettait l'insurmontable entre le bonheur et lui, de l'autre, un personnage socratique, confortablement établi dans son fauteuil et qui, désœuvré parce que c'était dimanche, avait le désir de bavarder : mais les phrases couraient le long des fils, gardant le ton des affaires et une allure indifférente.

— Une question? laquelle?

— Pour quelle maladie suis-je en train de vous soigner, et si l'on me demande de vos nouvelles que dois-je répondre : estomac, cœur ou vessie?

— Renvoyez les indiscrets : à quoi sert le secret professionnel?

— Facile à dire. Ces temps derniers j'ai déjà dû faire face aux questions de qui de droit à propos de votre indisposition et répondre... de travers, car, sans vous le reprocher, vous ne m'avez pas appelé.

— Soit, mettons que le diagnostic n'a pas changé.

— Alors, troubles du cœur?

M. Baslèvre pâlit un peu dans son réduit obscur.

— Vous ne répondez pas?

— Je songe que si tous les certificats que vous m'envoyez pour mes commis sont établis de la même manière...

— Rassurez-vous : je ne consens à couvrir que les fugues de directeur. Êtes-vous au moins fixé sur l'endroit où vous comptez vous rendre?

— Il est probable.

— Peut-on connaître?

De nouveau, la réponse ne vint pas.

— Avouez que je suis, décidément, de bonne composition ! je vous oblige, pour une maladie que j'ignore, à faire une cure dans une station que je ne soupçonne pas.

— Mon secrétaire aura l'adresse, cela suffit.

On entendit, mais à peine, le rire de Michon à l'autre extrémité.

— Êtes-vous au terme du questionnaire? — dit brusquement M. Baslèvre.

— Oui, j'ai désormais les éléments : c'est bien le cœur qui ne va plus.

— Merci, docteur.

Un choc bref : M. Baslèvre venait de raccrocher les récepteurs.

Il s'éloigna. Il avait envie de secouer les épaules comme si l'interrogatoire de Michon avait déposé sur elles une humidité de cave. Cependant, tout ce qu'avait dit celui-ci en plaisantant, d'autres ne le diraient-ils pas, à leur tour, sérieusement? Deux indispositions subites et venues ainsi coup sur coup, ne pouvaient manquer de laisser sceptique un personnel témoin de la rigide ponctualité d'antan. Avec quelle curiosité on interrogerait le secrétaire : « Qu'a-t-il donc? Est-il reparti pour longtemps?... » Le secrétaire répondrait : « Il a été se soigner, mais il se refuse à nommer sa maladie... » On insisterait : « Enfin, où est-il allé? » Et le secrétaire encore hocherait la tête : « Je ne sais pas... »

M. Baslèvre non plus ne savait pas : pourtant, résolu à partir le soir même, il aurait dû savoir... En attendant, marcher d'abord, n'être plus qu'un atome qui flotte sur l'océan de Paris, au gré de forces anonymes, et puis ne s'éveiller qu'à l'heure du départ... Mais encore, par quelle gare et pour quelle destination?

Avançant au hasard devant lui, M. Baslèvre commença de chercher où réfugier son isolement. Les villes d'eaux étaient fermées. A la campagne on devait grelotter de tristesse. Soudain un nom qui paraît : Limoges... Pourquoi pas? Si depuis trente ans il n'avait pu se décider à y revenir, aujourd'hui tout était changé : même le passé se chargeait de douceur. C'est au lendemain des morts qu'on découvre la vraie valeur des choses : avant, on les regardait avec indifférence, après on se console en les touchant...

M. Baslèvre, sans cesser de marcher, soupira :

— Limoges... en effet...

Et il imagina son arrivée là-bas, la descente à l'hôtel au petit jour, les maisons qu'il reconnaîtrait peut-être, les passants qui, tous, seraient des inconnus. Absorbé par ses pensées, il ne s'apercevait pas qu'il avait suivi un trottoir après l'autre, ni qu'il entrait dans un autre Paris, quand une voix, près de lui, le fit tressaillir.

— Mon bon monsieur, du porte-bonheur, du vrai, et ça sent bon !... Achetez-le pour votre dame.

En même temps, son panier au bras et emboîtant le pas de M. Baslèvre, l'homme tendait une botte de muguet.

C'était un petit vieux en tablier bleu, rasé de frais et méticuleusement propre. Il s'exprimait sur un ton de politesse où perçait moins le désir d'une aumône que celui de rendre service.

— Merci, — fit M. Baslèvre, sèchement.

Le vieux, sans se déconcerter, continua de l'escorter :

— Si ce n'est pas pour votre dame, ce sera pour votre amie. On en a toujours, bien sûr...

— Je vous ai déjà dit... — recommença M. Baslèvre.

Tenace, le vieux choisit une autre botte dans son panier :

— Celle-là vous irait mieux, peut-être?... Regardez ça... du printemps dans la main! On sera content, allez! car je vous connais, monsieur, c'est vous, n'est-ce pas, qui, tous les jours en semaine, passez vers midi rue de Grenelle? Et vous avez un air si pressé ! On voit bien que vous allez la retrouver !

M. Baslèvre eut un sursaut :

— Retrouver qui? vous déraillez, mon brave. A mon âge...

— Oh ! à votre âge ou au mien, c'est tout comme : si vous

croyez que ce ne sont pas encore les vieux qui aiment toujours le mieux !

Sans répondre M. Baslèvre prit brusquement le bouquet.

— C'est dix sous.

— En voilà vingt.

— Ce que monsieur va être accueilli ! — poursuivit le vieux qui cherchait sa monnaie.

— Mais qui vous dit qu'on m'attende? — repartit M. Baslèvre, en même temps que du geste il repoussait l'argent.

Pensif, ne sachant que faire des fleurs qu'il tenait à la main, il en respira gauchement le parfum et poursuivit sa marche. A quoi songeait-il donc, avant que le vieux ne l'interrompît? Drôle de bonhomme, avec sa phrase : « C'est à nos âges qu'on aime le mieux. » Claire avait dit aussi : « Si vous m'aimiez vraiment... »

De sa main fleurie, M. Baslèvre fit un grand geste las :

— Tout donner, ne rien prendre... je sais...

Hé bien ! n'était-ce pas ce qu'il faisait en s'apprêtant à disparaître? Il cesserait d'encombrer. Cependant Claire en serait-elle plus heureuse? Et la pensée du retour de Gustave une fois de plus lui tordit le cœur. Il n'imaginait plus seulement le pardon mais la vie reprise, Gustave *sans place*, et l'oisiveté totale s'ajoutant aux autres sources de dissentiments profonds. Avant cela déjà, l'angoisse de Claire avait été « indicible ». Que serait-ce après? Si l'*on avait pu* au moins...

M. Baslèvre blêmit : *on pouvait*, puisqu'il suffirait sans doute que lui, Baslèvre, intervînt aux Beaux-Arts pour limiter la catastrophe... Enfin, la lueur, la grande lueur du sacrifice apparaissait ! Mais on en supporte difficilement le premier éclat : tout de suite, on referme les yeux, avec l'espoir qu'elle ne luira plus quand on les rouvrira.

— Allons donc ! vais-je oublier sans cesse que, ce soir, je serai ailleurs !...

En même temps, stupéfait, il jeta les yeux autour de lui et se crut victime d'un mirage. Tandis que suivant la pente de ses rêveries il ne s'occupait que de se détacher des lieux où son amour avait fleuri, mû par l'instinct, il était revenu les chercher : c'était l'avenue des Gobelins qu'il remontait ! Quelques pas et il verrait la maison ! Quelques autres, il serait

libre de revoir le visage !... Mais, devant le destin, qui donc est jamais libre?... Songe ou réalité, déjà le visage lui-même était présent : et cloué au sol, prêt de crouler sous le choc d'une telle joie, M. Baslèvre contempla Claire qui venait à lui !

Elle approcha, les mains tendues, sans hésiter. Le sourire, comme un rayon, parut sous la voilette :

— Serait-ce par hasard chez moi que vous alliez?

Il ne répondit pas : il ne pouvait encore que la regarder. Elle reprit :

— Voulez-vous m'accompagner ou préférez-vous que nous rentrions?

Il fit un signe vague :

— Que je n'entrave pas vos projets... je ne comptais pas...

Sa langue s'embarrassait. Qu'ajouter, puisqu'il avait suffi qu'elle reparût pour effacer jusqu'à l'idée de départ, puisque décidément, plutôt que de perdre le visage, M. Baslèvre était sûr désormais de garder le silence promis?

— Bref, — acheva-t-il, — c'est dimanche, vous comprenez? et j'étais libre de mon temps...

— Hélas, — murmura-t-elle, — moi aussi... Toujours pas de nouvelles...

Il réprima un malaise fugitif.

— Je pensais bien que si vous en aviez reçu, vous me l'auriez écrit.

— Évidemment.

Ils se remirent en marche, elle l'entraînant du côté du Panthéon, mais d'un pas ralenti de promeneurs.

S'apercevant qu'il tenait à la main un bouquet, M. Baslèvre le tendit, après un court silence.

— Du printemps, — dit-il doucement, — ainsi, du moins, le vieux qui le vendait appelait-il ce muguet.

Elle prit les fleurs.

— Merci.

Parvenu au carrefour Port-Royal, M. Baslèvre aperçut un banc vide :

— N'auriez-vous pas envie de vous asseoir, pour *me* reposer un peu? J'ai beaucoup marché...

Elle acquiesça d'un signe de tête. Ils s'installèrent. Ironie

des choses, les deux promeneurs ressemblaient maintenant à un ménage, arrêté pour une pause sur la route.

— ... J'ai beaucoup réfléchi aussi...

Elle fit un geste bref comme pour l'arrêter, mais il hocha la tête :

— Ne craignez rien !...

Il se recueillit ensuite. Sensation étrange : depuis qu'il l'avait quittée, il n'avait pas cessé d'errer à travers un dédale de volontés confuses : il la retrouvait et aussitôt il découvrait l'énormité du chemin parcouru. Il lui semblait aussi que ce qu'il allait dire lui était dicté par une puissance intérieure et il poursuivit :

— Je souhaitais vous demander une chose... une seule... Est-ce bien *lui* que vous aimez?

Elle fit un nouveau geste pour l'arrêter : une seconde fois il hocha la tête, cependant que sa voix s'éteignait presque :

— Je le répète, ne craignez rien : c'est pour ne pas me tromper au cas ou j'aurais à m'occuper... de vous deux.

Il avait prononcé « vous deux », mais il était évident qu'il ne parlait que de Gustave.

Une émotion bouleversa le visage. Claire approcha d'elle le bouquet et parut en respirer le parfum. Si M. Baslèvre avait été moins ému, peut-être aurait-il vu que les lèvres, à travers la voilette, touchaient les fleurs.

— Vous ne répondez pas ? — reprit M. Baslèvre.

— Vous savez bien, mon ami, que, dans le présent comme dans le passé, je ne pourrais changer.

Il baissa la tête :

— Oui, je sais... seulement j'avais besoin de vous l'entendre dire.

— Pourquoi?

— Je l'ignore, vraiment.

M. Baslèvre reprit après une courte pause :

— Figurez-vous que, depuis ma dernière visite, j'ai eu la tentation de me rendre à Limoges.

Claire murmura :

— Vos affaires vous y rappelaient?

— Non... simple désir de revoir du passé... mon passé...

Le visage prit une expression de douceur attendrie.

— Vous avez eu raison de ne pas vous en aller.

— En effet, — dit M. Baslèvre, — nous avons l'illusion que le passé est une chose rare et nous en laissons, tous les jours, tomber un morceau derrière nous, sans daigner tourner la tête.

— Même sur ce banc... — soupira Claire.

Il leva les yeux vers elle, surpris de ce qu'il entendait. Elle le regardait.

— Mon pauvre ami, est-ce donc à moi de vous consoler? — reprit-elle à mi-voix. — Il m'a toujours semblé que le passé était en nous-mêmes. Il n'est jamais non plus que ce que nous voulons qu'il soit. Plus tard, vous vous rappellerez ainsi qu'un dimanche vous étiez là et qu'avec trois mots vous m'avez touchée jusqu'à l'âme. Surtout retenez que je ne demande rien, n'attends rien... sinon votre visite.

Il écoutait bouleversé.

— J'ai peur, — balbutia-t-il, — que vous ne me jugiez meilleur que je ne le suis.

— Taisez-vous, — répliqua-t-elle, — ce que vous pourriez ajouter gâterait notre banc.

Puis elle se leva :

— D'ailleurs, maintenant, que je *sais* que vous reviendrez bientôt, je ne veux plus m'attarder.

M. Baslèvre eut envie de la retenir : mais, à lui aussi il semblait préférable de demeurer sous l'impression mystérieuse qui l'enveloppait.

— Je ne vous demande pas non plus de m'accompagner, — poursuivit Claire, — j'étais presque à destination.

Il fit signe qu'il avait compris et, toujours sur le banc, la vit s'éloigner. Il sombrait dans une ivresse de douceur et de fatigue. Il éprouvait aussi un désir singulier : sans bien savoir comment, invisible et présent à la manière d'un Dieu, il aurait voulu bâtir un grand bonheur pour Claire.

XIV

Un temps suivit, inexprimable : trois jours de halte, d'allégresse à fleur d'âme, tels qu'on se demande, quand ils passent : « Par quoi les payerai-je? » Après une semaine ou presque de tortures intérieures, M. Baslèvre était libre de se croire tout à coup transporté dans une prairie verte où aucun bruit n'arrive sauf celui des oiseaux qui volent ou de l'eau qui s'écoule. Il avait conscience qu'il suffirait d'ouvrir les bras d'une certaine façon pour voler en plein ciel ; le monde était changé parce qu'il le voyait à travers d'autres pensées; son cœur débordait, pareil à une coupe pleine, et il était heureux.

Il suffit d'une secousse légère pour détacher la scorie du lingot et découvrir le métal pur.

Subitement, sur le banc, au voisinage de Claire, le sacrifice de soi était apparu à M. Baslèvre comme la forme possible d'une tendresse supérieure. A dater de là, ses yeux, auparavant fermés par le désir, avaient commencé de s'ouvrir. Il n'avait pas cessé d'aimer mais déjà il aimait autrement, avec une plénitude, un élan et une douceur que la passion — il s'en apercevait — ne peut atteindre. Parce qu'il ne voulait plus que le bonheur de Claire, il en retrouvait un autre, le plus inattendu, et qui était le sien.

Trois jours ! si peu ! mais qu'importe la durée? Devant la mémoire, la durée ne compte pas et tel émoi d'un instant nous suit jusqu'à la mort, cependant que des années s'effacent sans laisser de trace... Trois jours que marquèrent seules des visites à Claire, très longues, où les silences parlaient plus que la causerie et dont il revenait l'âme enchantée.

La première eut lieu le soir de leur rencontre. Il la renouvela le lundi et encore le mardi. Toutes avaient le même prétexte :

— Avez-vous des nouvelles?

Toutes aussi reçurent le même accueil. Le prétexte sorti, Gustave disparaissait. Ils causaient, et désireux d'éviter jusqu'aux apparences d'une intimité que justifiaient les circonstances, jamais peut-être ils ne s'étaient moins exprimés ; jamais non plus ils ne s'étaient mieux pénétrés. A un certain degré de profondeur, le sentiment rayonne et tous les mots le

découvrent : de même, au grand vent, un vêtement, quel qu'il soit, dévêt le corps qu'il prétendait cacher.

M. Baslèvre disait :

— Qu'il fait lourd, aujourd'hui ! Depuis longtemps, je n'avais eu autant de peine à marcher.

Et à l'accent, au ton, Claire devinait derrière la phrase que, découragé, il était venu implorer de l'aide. Une lumière éclairait le visage qui répondait :

— Moi aussi, j'ai erré dans l'appartement. On ne sait pourquoi la solitude devient pénible à certaines heures, pour se dissiper tout à coup...

M. Baslèvre reprenait :

— Jamais cependant votre logis ne m'a paru plus lui-même. Il a beau n'être plus fleuri, il exprime l'ordre, presque du recueillement.

Et sans doute demandait-il par là : « Qu'avez-vous fait de mon muguet? je voudrais être sûr qu'il est près de vous... ». Sur quoi le visage répondait sans répondre :

— Une maison sans fleurs serait une maison sans âme.

Mais à quoi bon détailler l'extérieur, puisque, je le répète, l'essentiel était le travail sourd, continu, profond, qui labourant l'âme de M. Baslèvre en faisait, peu à peu, une terre neuve où ne jaillissait plus que la joie de l'aimée. Pour en arriver là, d'ailleurs, peu de raisonnements et pas d'effort. Il suffisait que de loin en loin le sourire réapparût pour comprendre quelle merveille ce serait de l'obliger à rester. S'il fallait renoncer à Claire, n'était-ce pas aussi un sûr moyen de la posséder encore que de s'installer dans sa vie, en y installant du bonheur? Lequel? évidemment, celui de son choix. Alors marcher sur son propre cœur, et secourir même l'autre... s'il revenait ? Même cela !... Au surplus, à distance l'héroïsme paraît aisé et Gustave était loin.

Miracle des amours véritables : maintenant que M. Baslèvre en était là, comme il sentait à lui déjà, toutes à lui, les heures présentes où visiblement il aidait Claire à supporter l'attente ! Encore une fois, jours de halte et jours d'espoir. De loin en loin, on les rencontre sur la route, fleurs qu'un destin distrait a laissé choir de son panier pour montrer sa richesse : mais qui peut se vanter d'en récolter de quoi faire un bouquet?

Le mercredi, M. Baslèvre qui s'apprêtait à retourner boulevard Blanqui reçut une carte-télégramme annonçant le retour de Gustave : le songe radieux était achevé, la réalité rentrait en scène.

La feuille bleue à la main — si légère et lourde pourtant de l'avenir de trois êtres — M. Baslèvre en relut une seule phrase :

« J'ai suivi vos conseils : je m'efforce d'oublier et je pardonne. »

Puis une douleur aiguë le contraignit de fermer les yeux pour ne plus voir ce qui arrivait et accablé, il murmura :

— C'est la fin.

Cependant, même s'il ne devait plus revoir le visage, ne devait-il pas au moins exécuter sa promesse en rouvrant à *l'autre* la porte du bureau? Ah ! il s'agissait bien de cela ! Un vent de tempête emportait maintenant les rêves de sacrifice : seul, le désastre reparaissait, concret, palpable. Avant, on était obligé de l'imaginer pour en souffrir : il n'était qu'un péril théorique, et avec quelle aisance on se figurait l'accueillir ! Hélas ! lui venu, tout s'effaçait, sauf la seule douleur de l'amour trahi.

Un long moment s'écoula, tragique. M. Baslèvre songea encore :

« Le renoncement, un mot ! »

En même temps, il tenta d'imaginer le sourire après le pardon : moins heureux que douloureux, à qui s'adresserait-il désormais, à l'ami qui avait promis de le faire vivre ou à l'infidèle enfin de retour?

— Une affaire urgente, — dit le secrétaire entré sans bruit et qui déposait un dossier devant M. Baslèvre. — Est-ce que monsieur le directeur serait de nouveau souffrant?

M. Baslèvre rouvrit les yeux.

— Souffrant?... pas du tout... vous disiez, une affaire urgente?

L'air absent, il tirait à lui la chemise et l'ouvrait. Le secrétaire reprit :

— Je voulais demander aussi à monsieur le directeur la permission de partir ce soir un peu plus tôt. Ma femme qui était absente rentre...

M. Baslèvre, qui autrefois affectait d'ignorer les incidents de famille de ses subordonnés, se contenta de hausser les épaules :

— C'est que moi-même... enfin, il est possible que je ne reste pas.

— J'avais espéré... — balbutia le secrétaire désolé.

— Mais qui vous dit que je refuse? — reprit M. Baslèvre d'un ton rude. — On se passera bien de nous deux, s'il y a lieu. Y a-t-il jamais quelqu'un de nécessaire?

Le secrétaire s'évada, mâchonnant un vague merci. Déjà M. Baslèvre commençait de lire :

« Le Ministre du Commerce à Monsieur le Ministre des Beaux-Arts. »

« Vous avez bien voulu me prier d'intervenir auprès de mon collègue des Finances... »

Effort vain : derrière la prose administrative urgente, le sourire venait de reparaître, malgré le retour de *l'autre*. Alors, désespéré, M. Baslèvre se remit à songer. Pourquoi certaines choses s'imposent-elles de la sorte? Pourquoi, sous prétexte qu'il avait eu l'idée d'intervenir aux Beaux-Arts, supposer que le bonheur de Claire tenait à cette démarche? La rentrée de Gustave au bureau ne garantirait pas le ménage de nouvelles aventures : ainsi aucune délivrance en perspective et Claire, victime volontaire, s'obstinerait à souffrir. En se sacrifiant, il n'y aurait qu'un peu plus de douleur partout, de la douleur inutile comme l'existence, sans excuse puisqu'on pouvait l'éviter !

Machinalement, au cours de sa rêverie, la main de M. Baslèvre venait d'écarter la lettre du ministre du Commerce au ministre des Beaux-Arts. Sur une fiche, un nom parut — M. Rabault — 3e Bureau des Beaux-Arts — et cette fois M. Baslèvre eut l'impression d'être pris au collet par un agresseur résolu à lui faire rebrousser chemin...

M. Rabault, en effet, s'était spécialement intéressé à l'affaire : toutefois, les bureaux répondaient par un refus catégorique.

Rabault... l'occasion d'obtenir la grâce de Gustave, à condition de revenir sur le refus des bureaux, chose facile puisque

toute loi possède une contre-partie non moins légale et qui autorise à la tourner.

Dans la conscience de M. Baslévre, une voix s'éleva :

— A quoi bon, même si tu réussissais?

Une autre répondit :

— Oublieras-tu que tu l'as promis?

Encore le conflit qui renaît, l'âme de M. Baslèvre redevenue une pauvre chose que des lutteurs se disputent dans la nuit. Puis, soudain, l'éclair qui déchire la nue : fou, triple fou ! qui n'a plus désormais que le sourire à lui et qui hésite à le garder! Quand on en est là, va-t-on regarder aux moyens ou peser des résultats? Qu'est-ce que cela faisait que *l'autre* en profitât si son amour à lui, même dédaigné, parvenait à survivre, en prouvant qu'il protège?

Éperdu, M. Baslèvre se leva, sonna l'huissier :

— Prévenez le secrétaire que je pars pour régler sur place l'affaire qu'il m'a remise.

— Monsieur le directeur, alors, va revenir?

— Probablement... je verrai... Ah ! dites aussi que, comme il l'a demandé, si je ne rentrais pas, il est libre... tout à fait libre !

Et gagnant la porte, il disparut sur ces mots, les mêmes — ironie des recommencements — qu'il avait prononcés le matin de la visite de Gustave, quand débutait l'aventure. Tout recommençait d'ailleurs, même chemin à suivre, même but à l'arrivée : seul Michon ne serait pas là, mais pour escorter M. Baslèvre n'y aurait-il pas l'inconnu prédit par le médecin? Simplement le temps avait coulé, et le soir remplacé le matin.

C'était un soir de Paris, drapé dans du ciel pourpre, où les verdures gagnées par la fête de la ville s'embrasent, où l'air pris de fièvre agite ses poussières, où l'on est accablé à la fois par la splendeur du décor et la vaine excitation des hommes.

Serrant sous son bras la serviette où étaient ensevelis côte à côte le dossier — c'est-à-dire sa vie ancienne — et la carte de Claire — unique pensée dont il vécût désormais — M. Baslèvre regarda le banc sur lequel il s'était assis jadis après avoir quitté Michon. « Où est le marchand de bonheur? » se demandait-il alors. Depuis ce temps, le marchand avait passé, mais

sans tourner la tête. Eût-il mieux valu cependant ne pas l'apercevoir?

M. Baslèvre soupira. Tant d'êtres ont couru toute leur vie à la recherche d'une passion vraie ! Il y a jusque dans le désastre d'un grand amour une part de félicité inégalable. Non, même sur la voie douloureuse, M. Baslèvre n'aurait pas accepté de revenir sur ses pas : et uniquement, passionnément, il ne vit plus que le bonheur de Claire qu'il allait tenter de réédifier. A la fatigue du sacrifice accepté se substituait la douceur d'une immense tendresse sans espoir de retour. Ce fut ensuite comme un silence recueilli au fond de l'âme tourmentée. Arrivé devant la porte de M. Rabault, M. Baslèvre venait de reprendre son impassibilité coutumière et frappait...

— Entrez, — fit une voix rogue à l'intérieur.

L'air détaché, l'allure sereine, M. Baslèvre commença dès le seuil :

— C'est moi qui, passant près d'ici, en profite pour venir régler une affaire.

Tout en parlant, il ouvrait sa serviette, y prenait le dossier.

— Une affaire que voici et qui vous intéresse.

A son tour, M. Rabault, après une courte hésitation — juste le temps de reconnaître M. Baslèvre — se dressait avec un empressement amène.

— Quoi, monsieur le directeur, vous déranger ainsi!..

Et l'on aurait pu supposer à les voir s'installer, M. Baslèvre le dossier en main et déjà ouvert, M. Rabault, attentif, l'oreille tendue, que chacun n'avait d'autre pensée que la chose administrative urgente tombée aux confins de deux services autonomes : pourtant à l'attitude un peu narquoise du chef, à la hâte même de M. Baslèvre, un témoin coutumier de ce genre d'entretiens ne s'y serait pas trompé : personne ici n'était dupe du prétexte.

M. Baslèvre tendit la lettre des bureaux soumise à sa signature :

— Ayant trouvé à propos de cela une fiche à votre nom, — déclara-t-il, — j'ai jugé qu'avant de donner suite à un refus motivé en droit, il serait bon de vous consulter. A mon

avis, rien n'empêche absolument de faire exception à des règles habituelles, mais seulement, bien entendu, si vous y tenez.

M. Rabault qui lisait la lettre parut d'abord avoir peine à se souvenir de quoi il s'agissait, puis rendit le papier :

— Oh !... Monsieur le directeur, — murmura-t-il, — il en sera exactement comme vous voudrez. Vous n'ignorez pas plus que moi qu'on est obligé parfois de signaler certains cas... particuliers. Toutefois, ceci fait, il arrive ce qui arrive. En administration...

M. Baslèvre interrompit, l'air pressé :

— Enfin, si cela vous est agréable... ou utile...

— Agréable, certes... utile, non.

M. Rabault conclut avec un sourire averti.

— Les choses utiles se traitent de préférence de vive voix, n'est-il pas vrai? En tout cas, je suis touché... tout à fait touché...

Il y eut un petit silence. Déçu, M. Baslèvre se demandait comment reprendre, quand M. Rabault, de lui-même, vint à son secours.

— Je regrette à mon tour, — reprit-il, — de n'être plus en mesure de vous entretenir de votre protégé.

Il affecta de chercher un nom :

— Au fait, comment s'appelait-il?... Ah ! oui, Gros... Gustave Gros... Savez-vous qu'il est parti de lui-même? Bon débarras.

— En effet, — dit M. Baslèvre d'un ton paisible, — je sais : je crois aussi qu'il ne demanderait qu'à revenir.

M. Rabault se carra dans son fauteuil.

— C'est d'un certain aplomb.

— Il y a des circonstances atténuantes, — repartit M. Baslèvre qui fermait sa serviette, mais sans paraître pour cela disposé à prendre congé.

— Lesquelles?

— Des incidents de famille. Je pensais que, peut-être, instruit de la situation, vous pourriez...

Il s'attendait à une interruption indignée : il n'en vint aucune et il dut poursuivre.

— Croyez-vous que s'il se représentait... En somme, il n'a

disparu que huit jours, le temps du congé qu'il ne prendra plus cette année : son absence a-t-elle réellement troublé le service?

M. Rabault persistait à se taire. Certain que son jeu était découvert et qu'il faudrait s'expliquer jusqu'au bout, M. Baslèvre haussa les épaules et conclut :

— Bref, vous me feriez plaisir en arrangeant l'affaire... s'il est possible, cela va de soi.

— Peuh ! — dit enfin M. Rabault, avec un soupir indulgent qui cette fois en disait long, — on peut toujours arranger n'importe quoi et du moment que vous vous intéressez au ménage...

Une involontaire rougeur mordit les joues de M. Baslèvre.

— Hé bien, voilà qui est entendu : j'avertirai mon homme dès ce soir et je vous rends grâce d'avance, si vous vous abstenez de trop le secouer : il y a des cas où les reproches sont plus nocifs que les maux auxquels ils désirent remédier.

— Oui, — dit encore M. Rabault, — on provoque une humeur qui se déverse ensuite sur les innocents.

Décidément, il tenait à revenir au « ménage ». Du coup, M. Baslèvre plongea ses yeux aigus dans ceux du chef :

— Vous faites fausse route, — dit-il sèchement, — si je tiens à la chose, ce n'est *pas du tout* pour la raison que vous pensez.

— Oh ! Monsieur le directeur, — voulut reprendre M. Rabault décontenancé, — je ne me permettrais pas...

Mais sachant par expérience que rien ne vaut l'attaque directe dans la petite guerre administrative, M. Baslèvre, qui s'était levé, l'arrêta :

— Notez que je regrette votre erreur : cela me prouverait que j'ai encore votre âge. Chaque grade a ses plaisirs.

L'ironie de M. Rabault acheva de s'effacer : la route ouverte risquait d'être dangereuse.

— Quant au dossier... — poursuivait M. Baslèvre.

Ravi d'abandonner un terrain brûlant, M. Rabault sauta sur la traverse offerte :

— Je vous en prie, — interrompit-il, — agissez à votre guise. Comme je le disais, au cas où plus tard j'aurais à cœur d'aboutir pour quelque chose, soyez sûr, mon cher direc-

teur, que je suivrais votre exemple en allant au plus court.

— Parfait.

Et M. Baslèvre, sans ajouter d'autres remercîments, se dirigea vers la porte. Frappé de la nuance, M. Rabault courut ouvrir.

— Quand reviendra... l'intéressé?

— Demain, sans doute... enfin dès que ma lettre l'aura prévenu de vos bonnes dispositions.

Ils se regardèrent encore à la dérobée. Ils avaient conscience d'avoir failli devenir deux adversaires. Il était évident aussi que, tout compte fait, M. Rabault décidait de préférer, au plaisir passager de se montrer désagréable, l'amitié de M. Baslèvre. Celui-ci, repris par le métier, jouissait aussi de sa victoire.

— Au revoir.

Et l'étreinte de leurs mains eut l'air de sceller une complicité.

« En somme, songea M. Baslèvre, descendant l'escalier, j'aurais cru la chose moins facile... »

On pouvait se demander s'il parlait de la démarche en elle-même ou du fait de l'accomplir.

Il se dit ensuite :

« Il faut maintenant prévenir Claire. »

Et il se dirigea vers un bureau de poste. La pensée que le mot qu'il écrirait serait lu par *l'autre*, l'étreignit. Après une longue hésitation, il s'arrêta au billet suivant :

« Ma chère amie, votre mari est attendu rue de Valois » comme d'habitude. Y aller demain serait le mieux. Pour vous » deux. — BASLÈVRE. »

Après quoi, il lui sembla que sa vie était achevée. Le temps s'étalait devant lui comme une page blanche sur laquelle il ne savait que mettre. Un incroyable désœuvrement accablait ses épaules. Le ministère, son bureau, sa chambre, tout se confondait pêle-mêle dans une pareille indifférence.

Hésitant, ne sachant que faire, il gagna la rue de Rivoli, commença de longer le Louvre.

Il marchait depuis quelques minutes à peine, quand le choc

d'un regard le tira de sa torpeur. Rêvait-il? La femme qui approchait en manteau noir et robe brune, n'était-ce pas...

— Comment ! vous, de retour?

Découverte, mademoiselle Fouille — c'était bien elle — sourit à peine derrière sa voilette épaisse.

— Oui, — dit-elle, — vous me voyez déjà en courses, déjà en retard.

— Savez-vous quel chagrin vous m'avez fait en plantant là le rendez-vous promis? mais partie remise n'est pas perdue et dès ce soir...

— Demain plutôt, vers une heure. Je suis si peu libre!

— Soit. Êtes-vous au moins contente du voyage?

Le regard de mademoiselle Fouille parut se perdre au loin.

— Je suis toujours contente... même quand je vais donner une leçon comme en ce moment.

— Alors convenu pour demain... sauf si vous vous amusiez à disparaître encore, sans crier gare.

— Oh ! vous n'y songez pas : je ne suis rentrée que de ce matin !

Rapide, elle fit un signe de tête et s'évada.

Cloué au sol, M. Baslèvre la regardait s'éloigner. Tout à coup, cette chose folle venait de traverser sa pensée que, partie le même jour que Gustave, mademoiselle Fouille revenait encore le même jour, et qu'ainsi le mystère de l'un se confondait peut-être avec celui de l'autre...

Une onde frémissante parcourut sa chair. Ah! il savait de quoi maintenant remplir la page blanche puisque, très loin, si c'était vrai, la libération de Claire se levait, tel un mirage!...

XV

C'est la position d'un problème qui est difficile et non sa solution. L'idée d'associer les noms de Gustave et de mademoiselle Fouille était, par exemple, de celles qu'on peut ne jamais rencontrer : une fois venue, elle éclairait d'avance la route.

Entre la rencontre de mademoiselle Fouille et le moment où il se présenta pour lui rendre visite, sans procéder à aucune

enquête, uniquement par un travail de réflexion, M. Baslèvre avait ainsi déjà franchi la moitié de l'étape et deviné l'essentiel.

Un fait, en apparence sans lien avec sa préoccupation, acheva d'ailleurs de l'aiguiller. Dans la matinée, M. Rabault s'enquit par téléphone du sieur Gros toujours absent de la rue de Valois. Gustave renonçait donc au ministère et prétendait vivre de sa « littérature ». Après ceci, aucun terme ne manquait plus à l'équation : il n'y avait qu'à cheminer droit, l'inconnue se dégageait d'elle-même.

Pour M. Baslèvre comme pour Claire, en effet, la littérature de Gustave n'existait pas : simple prétexte destiné à couvrir d'autres gains très réels, dont l'origine inquiétait plus que leur irrégularité. Or, admettons un instant la théorie Gustave-mademoiselle Fouille. S'il était avéré que mademoiselle Fouille secourût son amant, son aide représentait au plus de quoi combler des vides de caisse momentanés : on n'y pouvait reconnaître une ressource normale. D'autre part, quelqu'un du ministère avait suggéré que Gustave jouait aux courses assez gros jeu. Hypothèse, soit : mais comme elle conciliait les alternatives d'opulence et de besoins immédiats signalés par Claire ! Supposons, dès lors, Gustave joueur et emmenant en voyage sa maîtresse, mademoiselle Fouille : où la conduirait-il sinon là encore où l'on joue beaucoup mieux qu'à Paris, c'est-à-dire à Ostende ou Monaco ?

On voit que pour vérifier si Gustave et mademoiselle Fouille ne faisaient qu'un, il suffisait de savoir où était allée mademoiselle Fouille. Suivant la réponse, la concordance des voyages, point de départ du premier soupçon, donnerait une certitude, ou tout le roman se dissiperait en fumée.

Ce ne sont là aussi que les conclusions. Tracer le détail de tâtonnements inévitables, les pistes essayées, prises et aussitôt abandonnées, serait oiseux, dès lors qu'à l'heure de sa visite, M. Baslèvre en était venu, guidé par la seule logique, à décider que pour sortir de son doute il devait forcer les confidences de sa nouvelle amie. Au surplus, au cours de ces méditations aiguës, le but lointain avait fini par s'effacer. On aurait pu croire que M. Baslèvre ne travaillait pas pour Claire mais pour le plaisir. Cela donnait même à son visage une expression de fièvre joyeuse telle que mademoiselle Fouille ne put s'abstenir

de la remarquer, et c'est pourquoi, dès le seuil, elle l'accueillit par une exclamation :

— Quel air content ! Auriez-vous reçu par hasard une nouvelle heureuse?

Il répondit :

— Aucune, hélas ! Ce doit être la certitude de vous rencontrer enfin qui me donne une mine ressuscitée.

Gentiment, il conclut :

— Je prétends faire honneur à ma garde-malade.

— A merveille. Entrez donc : vous connaissez les aîtres, y étant déjà venu... un peu malgré vous.

— Mais heureusement pour tous les deux.

— Heureusement, oui, — répéta mademoiselle Fouille avec une imperceptible hésitation.

Deux minutes plus tard, ils s'installaient dans le salon comme au matin qu'ils évoquaient : il y avait pourtant cette différence que M. Baslèvre avait pris, par mégarde, le fauteuil placé à contre-jour et que mademoiselle Fouille dut, bien malgré elle, s'asseoir face à la lumière.

— Ainsi, — reprit M. Baslèvre, — vous ne regrettez pas de m'avoir introduit dans ce temple du savoir !

En même temps, il regardait, auprès de la fenêtre, la table chargée de livres scolaires et qui semblait, comme mademoiselle Fouille, attendre une « petite » en retard.

— Il est vrai, — poursuivit-il, — que j'aurais bon besoin de me mettre à votre école. Du temps que j'étais là-haut, plus d'une fois j'ai admiré son enseignement.

Mademoiselle Fouille ouvrit des yeux candides :

— En toute sincérité, je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire.

— Mettons donc que, sans y toucher, vous apprenez la philosophie aux vieilles gens qui ont du chagrin — ce qui leur arrive parfois.

— Ce qui semble aujourd'hui ne plus être.

— Peuh ! les heures ne gardent jamais longtemps même visage. Vous-même avez ramené de votre absence on ne sait quoi de reposé qui fait plaisir. Avez-vous au moins parcouru de beaux pays et serait-il indiscret de demander lesquels?

Mademoiselle Fouille parut surprise.

— Mon Dieu ! — dit-elle, — j'ai vu surtout des arbres, des fleurs et des champs, tout ce qui me manque ici.

— Alors, fugue à la campagne?

— Pas tout à fait.

— Retraite au village?

— Moins encore : mais en parler ne sert qu'à faire regretter le retour : à quoi bon?

M. Baslèvre rit avec bonhomie.

— Allons ! je vois que j'en suis pour ma curiosité. Moi qui avais décidé de m'évader à mon tour et espérais m'aiguiller d'après vos dires!...

— Ils ne vous conduiraient pas dans un endroit suffisamment propice à votre repos : vous auriez tort de compter sur ma géographie.

Les phrases tombaient aériennes, à fleur de mots. On se serait cru à mille lieues de choses sérieuses, et c'était pourtant leur destinée, à tous les deux, qui se jouait !

Surpris de la muette résistance qu'il rencontrait, M. Baslèvre se redressa tout à coup sur son fauteuil.

— Il y a souvent dans la vie des coïncidences bizarres et le monde est petit à en frémir, — dit-il d'un ton encore léger quoique un peu moins. — Croiriez-vous que je suis persuadé qu'un de mes amis a dû voyager avec vous, à l'aller et au retour?

Toujours paisible, mademoiselle Fouille concéda :

— Il se peut. J'ai croisé beaucoup d'inconnus sur ma route.

— Celui-ci se remarquait aisément : grand, barbe et cheveux abondants, brun de peau, voix sonore, air d'insouciance qui gagne jusqu'à son costume. Détail complémentaire qui, naturellement, échappe aux regards : il est joueur...

A mesure que, laissant passer un temps entre chaque incise, M. Baslèvre détaillait le signalement de Gustave, il ne quittait pas des yeux mademoiselle Fouille. Impassible d'abord, celle-ci peu à peu venait de séparer ses mains croisées, comme pour repousser une vision qui ne cessait de devenir plus précise. Au dernier trait, ses lèvres s'entr'ouvrirent; toutefois aucun son n'en sortit. Une allégresse balaya le cœur de M. Baslèvre. Il poursuivit :

— Joueur... comme votre parent... votre ami... enfin celui auquel nous devons de nous être connus.

Une prière, murmurée plutôt que dite, l'interrompit :

— De grâce, ne rappelez pas des heures douloureuses et qui sont oubliées !

Et ceci encore apparut, qu'elle ne protestait pas contre l'épithète de joueur. Il n'y avait qu'à poursuivre : hardiment, M. Baslèvre conclut :

— En tout cas, il est amusant de penser que Gustave... vous ai-je dit qu'il s'appelait Gustave?... que Gustave et vous ayez pris en même temps la direction du même casino.

Mais à peine achevait-il qu'une gaîté de mademoiselle Fouille bouleversait son attente, comme si, avec la précision du nom, l'immense danger pressenti fuyait à tire-d'aile, comme si, après avoir tout craint, elle n'avait plus qu'à reprendre possession de son secret resté intact !

— En effet, — répondit-elle, — mais savez-vous une chose plus amusante encore? C'est que votre ami Gustave, si tant est qu'il existe, se soit avisé de me remarquer ! Je ne suis pas une femme qu'on regarde, et pour cause.

Elle riait si franchement qu'il dut faire de même, cependant que, tout à coup, une sueur légère lui perlait sur le front et que, désemparé devant l'énigme redevenue entière, il se demandait : « N'aurais-je bâti qu'un roman? »

Des phrases encore qui vont et viennent, comme devant. Il est prodigieux qu'on puisse avec une telle aisance interroger, répondre, tandis que l'âme, partie ailleurs, suit son chemin.

« Un roman, songeait M. Baslèvre. Le nom lui est inconnu... à moins que Gustave n'ait eu recours à la ruse classique qui consiste à cacher le sien ! Quant au signalement, on décrit un être, celui qui écoute en voit un autre et la vérité fuit entre les deux. »

En même temps sa voix disait :

— En effet, je me suis remis au travail ; j'ai retrouvé avec plaisir mes habitudes.

Ainsi, les apparences à mille lieues du voyage. Le frisson mystérieux du début a pris figure d'accident qui ne reviendra plus. Quelle sottise que d'avoir voulu courir ! Il fallait s'en tenir au seul point solide : mademoiselle Fouille s'est-elle

rendue, oui ou non, dans une ville de jeux, la même que Gustave? Mais, mise en défiance, elle ne le dira plus...

Par bonheur, la demie sonne, et presque aussitôt, le timbre suit, à l'entrée.

— La petite... — dit mademoiselle Fouille.

— Déjà?

— Que voulez-vous? Il faut gagner ma vie.

Et se levant, elle semble inviter M. Baslèvre à se hâter de prendre congé. Allons ! partie perdue, à moins d'un hasard que rien ne présage...

Soudain, introduite par Andréa que ravit la pensée d'interrompre le tête-à-tête de sa sœur avec « le locataire du dessus », la petite pénètre en trombe, se jette au cou de mademoiselle Fouille :

— Ah ! Mademoiselle ! est-il vrai que vous soyez là? Si vous aviez vu la tête de maman, quand elle a reçu votre carte de Nice annonçant que ma leçon était remise !

C'est fait : le hasard appelé à l'aide vient de répondre : M. Baslèvre peut maintenant dire adieu, s'en aller à pas feutrés :

— Ne vous dérangez pas... je connais la route... à bientôt !

Puisque mademoiselle Fouille était à Nice, le point solide est retrouvé : l'ami de mademoiselle Fouille et Gustave ne font qu'un, le salut de Claire a reparu et l'avenir s'est rouvert !

Une minute ineffable suivit. Descendu dans la rue, M. Baslèvre prétendait peut-être retourner au ministère dont l'heure était venue, mais comment l'aurait-il pu? Voilée depuis la veille par les affres de la recherche, l'image de Claire venait de se lever en lui, si forte qu'il craignit d'en délirer ! Dans une crise d'allégresse, il aurait voulu tout de suite courir à elle et, criant la vérité, du même coup la délivrer, la reprendre ! Ah ! cette fois, plus de pardon à redouter ! on parvient à jeter l'oubli sur une trahison momentanée, on passe sur l'entraînement d'un jour : ici, la trahison avait été à demeure, des motifs inavouables, de l'argent, de la boue !...

Puis, tout à coup, un voile succédant à la grande lueur et, toujours immobile sur le trottoir, M. Baslèvre roule de nouveau dans la nuit.

C'est qu'en effet, à mesurer exactement les faits acquis, il ne sait rien. Mademoiselle Fouille a un amant et s'est rendue à Nice : Gustave est parti et revenu le même jour qu'elle : cela suffit-il pour affirmer devant Claire, au risque de la tuer, ce que M. Baslèvre croit la vérité, ce qui peut être une erreur? Des inductions habiles, des concordances troublantes, des probabilités même servent à créer une conviction : on n'a pas le droit, il est inique d'en user comme de certitudes !

M. Baslèvre passa la main sur son front, avec le geste de l'homme qui tente d'écarter l'image d'un désastre :

« Soit, la passion m'égare, il est possible que je me trompe : pour me tirer du doute et en découvrir plus, où aller, cependant, sinon encore boulevard Blanqui? »

Il héla un fiacre. Ce n'était plus Claire qu'il voulait rencontrer mais Gustave. La veille, à la perspective de rencontrer le mari, il eût reculé d'effroi : en ce moment, il ne tremblait plus que d'une crainte, ne pas le joindre ! Désormais, mené par une puissance souveraine et libératrice, il se sentait devenu une force du destin. Les événements, lui semblait-il, devaient se plier d'eux-mêmes aux exigences de son désir et il doutait aussi peu d'arracher à Gustave les aveux nécessaires que de rendre à Claire la liberté de vivre !

A l'arrivée, ce fut la femme de ménage qui le reçut.

— Monsieur et madame sont là, — dit-elle.

— Bien, — répondit-il, — c'est à monsieur que je souhaiterais dire un mot.

Sans attendre d'être annoncé, il se dirigeait déjà vers le bureau de Gustave, quand celui-ci parut, le chapeau sur la tête, prêt à sortir.

A la vue de Baslèvre, il retint mal un geste de surprise désagréable, suivi presque aussitôt d'un accueil de commande :

— Voilà qui s'appelle manquer de chance, vieux ! — fit-il d'une voix qu'il s'efforçait, en vain, de faire cordiale. — Je partais, mais ma femme me remplacera. Le temps de te remercier pour ta nouvelle intervention là-bas, et je m'esquive.

— C'est à toi que j'en veux, — riposta sèchement M. Baslèvre, — ne peux-tu m'accorder une minute?

— Deux, si tu y tiens, pas beaucoup plus...

— J'aurais voulu savoir... — commença M. Baslèvre.

Gustave acheva :

— Si je rentre chez Rabault?... Oh ! pour cela, impossible ! Comprends donc une bonne fois que j'ai résolu de mener seul ma barque.

Et se tournant vers la femme de ménage qui était demeurée près d'eux :

— Prévenez madame que monsieur vient *la* voir.

La pensée tendue vers le but mystérieux qui l'avait amené, M. Baslèvre haussa les épaules :

— Il va de soi que tu restais libre... je n'avais préparé les voies qu'à tout hasard.

Une ombre passa encore sur le front de Gustave :

— Quand je prétendais que tu étais très intelligent !... Vrai, je n'attendais pas moins de toi. Il paraît aussi qu'en mon absence, tu t'es abstenu de me chiner ici. J'y comptais un peu, mais enfin...

Il eut un claquement de lèvres significatif, puis changeant de ton soudain :

— Enfin tout est bien qui finit bien : tu es raisonnable, je suis de retour et, comme tu le vois, l'univers n'a pas changé.

— En effet, — continua délibérément M. Baslèvre, — je constate que les voyages te réussissent. Il est vrai que le soleil est un fameux compagnon. La promenade des Anglais est-elle au moins toujours à la même place?

Il n'avait pas l'air de regarder Gustave : cependant, pas un mouvement ne lui échappait.

— Comment sais-tu?...

— Oh ! — interrompit M. Baslèvre d'un ton bonhomme, — ce n'est pas difficile à deviner ! Dès lors que tu m'as pris un dimanche pour mascotte, il y a des chances pour que tu adores le jeu, et Nice, à cette époque, est aussi adorable.

Le visage subitement durci, Gustave approcha de lui :

— Toujours curieux, décidément... — murmura-t-il.

Mais comment lire dans les yeux de M. Baslèvre autre chose qu'une indifférence parfaite?

— Curieux?... pas du tout. Tu sais bien que maintenant — surtout maintenant — je me désintéresse de tes faits et gestes, autant que tu le désires, c'est-à-dire, au delà de toute mesure.

— Admettons, — dit Gustave impuissant à dominer une inquiétude devant cette ironie.

Puis brusquement :

— J'entends Claire qui vient. Était-ce tout ce que tu avais à me dire? Alors je regrette... C'est un fait que je dois toujours filer quand tu arrives : ne crois pas que cela m'amuse. A bientôt.

Par habitude, il avait tendu la main et par habitude aussi M. Baslèvre la prit. Cela encore, que M. Baslèvre n'aurait pas cru possible, arrivait, comme toutes choses dans la vie, sans qu'il y parût rien d'extraordinaire. Le geste des heures tragiques ne diffère pas d'un autre.

— Que je suis heureuse que vous soyez revenu ! — fit une voix douce.

Sans plus s'occuper de Gustave qui s'en allait, M. Baslèvre se retourna, frémissant. Claire était devant lui.

D'abord, il ne la vit pas : devant elle, comme un écran, se dressait la certitude, acquise désormais, que le passé n'avait plus de mystère et que quelques phrases à peine les séparaient encore de l'avenir ineffable. Puis il s'aperçut qu'elle parlait encore et disait :

— J'espérais ce retour... je n'en étais pas sûre...

Enfin, il reprit conscience, mais pour trembler :

— Qu'avez-vous! — s'écria-t-il, — on dirait... vous paraissez malade...

Malade, n'était-ce que cela? Le visage n'était plus le visage! En quarante-huit heures, quelque chose avait passé sur lui qui avait ravagé ses traits, cerné les yeux, et quelle fatigue sur les lèvres! quel harassement dans la voix! La douleur du dernier pardon, après avoir ravagé l'âme, allait-elle aussi menacer la vie?

— Malade? Non... fatiguée tout au plus... Depuis notre dernière rencontre, il s'est passé tant d'événements !...

Et Claire s'assit. On devinait sa peine à s'exprimer. Quoique la tempête fût passée, elle continuait de vaciller : on se demandait si elle ne tomberait pas.

Bouleversé, M. Baslèvre l'enveloppa d'un long regard :

— Tant d'événements, en effet... beaucoup plus même que vous ne le supposez, — répliqua-t-il d'une voix changée.

— Que voulez-vous dire? — reprit Claire avec une anxiété soudaine.

Mais il luttait contre sa propre hâte, voulait au moins redevenir maître de ses mots :

— Tout à l'heure. Remettez-vous auparavant. Vous voir dans cet état m'est une peine intolérable !

— Ce n'est rien : c'est du chagrin qui passe. Ne soyez pas inquiet, — répondit-elle encore presque tout bas.

Ils se turent. Combien de silences pareils à celui-ci les avaient enveloppés de douceur ! Aujourd'hui, en revanche, une inquiétude sournoise persistait à rôder dans l'espace.

— Claire... — reprit M. Baslèvre.

Elle tressaillit : elle n'était pas choquée qu'il l'appelât, pour la première fois, par son nom ; elle s'en effrayait plutôt.

M. Baslèvre dessina un vague geste d'excuse.

— Oh ! — dit-il, — ne vous étonnez pas : n'est-ce pas toujours ainsi que je vous appelle quand je pense à vous et ce que je viens vous annoncer est une chose si grave...

Effrayée, elle joignit les mains :

— Les choses graves me font peur, — répondit-elle.

Elle avait l'air de supplier M. Baslèvre de ne pas poursuivre : résolu d'aller au bout, il ne s'en aperçut pas :

— Toutes ne sont pas redoutables : il en est aussi qui peuvent faire de la joie! Claire, avez-vous senti que depuis quelques jours je ne travaille que pour la vôtre? Hier, en recevant le mot que j'avais été contraint de faire si bref, n'avez vous pas deviné ce qu'il représentait, et d'effort sur moi-même, et de tendresse pour vous?

Elle baissa la tête. Elle semblait absente et peut-être n'était-ce que pour mieux goûter la fraîcheur de pareils mots tombant sur sa détresse présente.

Se rapprochant un peu plus, M. Baslèvre saisit une de ses mains.

— Claire, aujourd'hui, c'est la même tendresse qui vient à vous, certaine d'être, quoi qu'elle annonce, une messagère de délivrance : mais avant de l'écouter, oubliez qui vous parle, oubliez que j'ai pu vous souhaiter, même de loin, et rappelez-vous que je ne suis qu'un témoin, une âme morte, le ramasseur de vérités rencontrées sur la route...

Pour tout acquiescement, M. Baslèvre sentit que la main qu'il tenait était devenue glacée.

— Depuis ce matin, je crois connaître ce que vous avez tant souhaité découvrir.

Encore la même immobilité de Claire. Était-ce l'attente, la crainte? on n'aurait su. Mais pourquoi M. Baslèvre, de son côté, s'était-il arrêté? Pourquoi, au moment de prononcer l'essentiel, sa conviction que les mots ne sortiraient pas et qu'il n'irait jamais plus loin?

Ah ! c'est que tout à coup, aussi, il voyait que la vérité peut être un assassin, comme le mensonge! C'est qu'à son tour, pris à la gorge par la tendresse au nom de laquelle il parlait, il reculait devant la misère des mobiles et le crime qui allait suivre ! Hésitation tragique : avoir vécu ce qu'il vivait depuis la veille, pas à pas, comme un chasseur, avoir traqué le gibier, arriver enfin les mains pleines ; puis, devant le visage épouvanté, s'apercevoir qu'au-dessus de l'amour qui profite, il y a l'amour qui donne, au-dessus de sa propre joie, l'illusion bénie qui laisse intacte la joie de la bien-aimée ! On n'arrache pas à un cœur qui croit la foi dont il se repaît ! On se détourne ou l'on se tait !

Se taire ! hélas ! le pouvait-il, maintenant qu'étonnés de l'arrêt, les yeux de Claire se levaient vers lui, l'interrogeant? Puisque grâce à lui une angoisse a commencé, il faut poursuivre encore, rebâtir une confiance qui n'aurait jamais dû être atteinte, effacer...

Alors, d'une voix blanche, aussi lointaine qu'avait été auparavant celle de Claire :

— De grâce, ne tremblez pas ainsi : si j'avais à vous faire de la peine, serais-je venu? Je ne vous ai annoncé au contraire que de la joie et la voici : du passé, de tout le passé qui vous troublait, je vous apporte une garantie... oh! bien inattendue... mais qui doit vous suffire — la mienne !

Après cela, de nouveau le silence. Le suprême sacrifice est accompli, l'avenir est fermé, mais le bonheur de l'aimée — maigre bonheur en vérité ! — reste sauf.

Claire, elle, continuait de se taire. On pouvait croire qu'elle n'avait pas entendu. Cependant, une lumière éclairait le visage,

comme si par delà l'heure présente, il en apercevait d'autres, merveilleuses et sereines.

M. Baslèvre crut aussi deviner on ne sait quelle hésitation à accepter ce qu'il affirmait : son accent aurait-il donc trahi quelque chose du désespoir qui le submerge? Soulevant la main qu'il tenait, il y appuya ses lèvres. Premier baiser : baiser de pauvre, si loin du baiser d'amour que toute sa chair a attendu !

— Je mérite d'être cru, — dit-il, — puisque je vous aime... mieux que jamais !

La tête inclinée vers la main, il ne put voir l'inexprimable douceur qui, une seconde fois, transfigurait le visage.

— Adieu, — acheva-t-il, — ayant rempli ma mission, je ne vous suis plus utile.

Se décidant enfin à parler à son tour, Claire hocha la tête :

— Non, pas adieu... mais, vous avez raison, séparons-nous ainsi, jusqu'au revoir peut-être proche, peut-être très lointain. Vous ne pouvez soupçonner ce que j'éprouve : vous le saurez plus tard... bientôt, qui sait?

Quand M. Baslèvre se retrouva dehors, il ressemblait positivement à un vieillard ivre ; en même temps, il aurait juré qu'un agresseur le guettait, on ne sait où, et certain de ne pouvoir ni résister ni se débattre, d'avance, il attendait le coup suprême !

XVI

Une semaine, cette impression dura, irrésistible et absurde ; une semaine, M. Baslèvre continua ainsi d'avoir peur...

On ignore l'origine de tels pressentiments. Qui n'a connu, à certains jours, l'obsession d'un tragique invisible qui plane? On marche, et l'ombre noire du désastre vous précède sur le chemin : on parle et l'on découvre que les mots les plus simples prennent un double sens comme l'arrêt de la Pythie : on raisonne, et les raisons s'effritent sans rassurer.

Si l'on avait alors demandé à M. Baslèvre pourquoi il avait peur, sans doute aurait-il répondu : « Je l'ignore. » Son sacrifice était consommé. Ayant tout perdu, il semblait ne pouvoir plus rien perdre. Tout au plus devait-il compter que l'aventure,

demeurée toujours un travail intérieur sans péripéties visibles, allait s'achever de même, et dans le secret de l'âme : cependant la hantise d'une force violente tapie au creux de l'heure prochaine et prête à le rouler comme une épave vers une rive inconnue ne le quittait pas. Encore une fois, c'était de la peur, une peur qui fait qu'on tressaille au moindre bruit, qu'on blêmit à la vue d'une lettre, qu'à chaque minute on regrette celle qui passe par effroi de celle qui vient. Jour à jour cela aurait dû s'user, parce que les impressions nerveuses s'émoussent d'elles-même et, jour à jour, cela ne cessa de croître. Quand le destin entra, on peut donc dire qu'averti par un instinct profond, M. Baslèvre avait mesuré son approche : hélas ! quel abîme encore entre l'attente et ce qui vint ! La vie, comme les torrents, a des alternatives de nonchalance et de furie : ce fut le jeudi, exactement une semaine après l'adieu de Claire, que la furie commença...

Cette fois encore, le matin avait passé sans incidents. L'après-midi à demi écoulée s'allégeait. A mesure qu'une journée avance, nous imaginons d'instinct que sa capacité de nuire diminue et que l'imprévu, comme nous, remettra son œuvre au lendemain.

Assis à sa table, M. Baslèvre travaillait donc, presque paisible, quand le secrétaire vint lui annoncer une demande de communication personnelle au téléphone.

— De la part de qui?

— Je n'ai pas cru nécesssaire de m'en informer, tant cela paraît pressé.

— Vous auriez dû : donnez.

Deux secondes après, M. Baslèvre frémissant reconnaissait la voix de Gustave au bout du fil.

— C'est toi, vieux?

— Moi-même. Qu'y a-t-il?

— Peux-tu venir?

— Où et pour quoi faire?

— Chez moi : ma femme désire ta visite.

— Ta femme?

— Prends une voiture : le plus tôt sera le mieux.

— Mais, mon cher, en ce moment... ne puis-je attendre au moins jusqu'à six heures?

— Non, le temps presse. Claire est malade.

— Tu dis...

— Malade... Sans cela, me serais-je plié à son caprice? D'ailleurs, quand tu la verras, tu en sauras autant que nous.

— C'est bien ; je pars.

M. Baslèvre raccrocha les écouteurs et se leva. Il était blême. La même double vue qu'auparavant venait de lui révéler la possibilité de la disparition de Claire, et avec elle de l'univers vivant. On croit prévoir la douleur : une fois de plus il découvrait que sa limite excède la conception humaine.

Un quart d'heure lui suffit pour arriver chez Gustave. Durant cet intervalle, il avait eu le temps de concevoir tous les possibles, de se refuser à choisir parmi eux et de souffrir comme si tous s'étaient déjà réalisés. Il continuait d'être mortellement pâle, sans que le tremblement intérieur qui le secouait affleurât sur son masque.

Il n'eut pas besoin de sonner. La porte de l'appartement était entr'ouverte. Gustave, occupé dans l'antichambre avec la femme de ménage, tourna vers lui une tête creusée par la fatigue : il avait l'aspect jaune des gens qui manquent de sommeil.

— Te voilà? — dit-il, — tu arrives à temps. J'ai craint qu'elle ne pût te recevoir, mais depuis ce matin il y a du mieux.

M. Baslèvre sur qui chaque mot tombait comme un corrosif ne sourcilla pas : sa voix aussi resta la même : il s'attendait à tout.

— Ce qu'elle a est donc si grave?

— Tout à l'heure, je t'expliquerai... allons d'abord, — répondit Gustave.

Et le précédant, il se dirigea vers une chambre — *sa chambre* !... Il était en pantoufles. Au contraire, les talons de M. Baslèvre claquaient. De toute son âme celui-ci aurait voulu ne pas entendre ce bruit absurde qui avait l'air de mettre dans la maison silencieuse une irruption d'indifférence.

— Entre, — dit Gustave.

— Claire, — continua-t-il, — le voici : je vous laisse, *puisque tu y tiens*.

M. Baslèvre ne se rappela que le soir l'accent de contrainte

irritée avec lequel ces derniers mots étaient prononcés. A ce moment, sa faculté de voir était ailleurs. Il avait le sentiment que tout d'un coup son être venait de se concentrer en un point de l'espace. Devant lui, dans une pénombre où flottaient des odeurs de pharmacie et encore le relent fade que sème la fièvre, les fenêtres fussent-elles ouvertes, un lit se détachait très blanc, paré pour la visite. Ce ne fut qu'après, un peu plus tard, que sur l'oreiller également blanc — d'un blanc que la pénombre rendait aveuglant — il apercut aussi une chose encore plus blanche — le visage !

Ah ! le choc de la réalité ! se heurter à un rêve d'épouvante et se dire : « Je ne rêve pas, cela est ! » Quoi ! il y a huit jours à peine, les mêmes lèvres souriaient, la même bouche exprimait la certitude de vivre, les mêmes yeux parlaient de revoir : sourire, espoirs, lumière du regard, tout est parti. Seuls, la majesté de la mort et le frémissement du grand départ animent encore ce qui fut le visage : s'il a gardé sa beauté, il semble déjà devenu inaccessible. Entre lui et les vivants, le rideau tombe...

Mais j'ai dit que le destin ne devait plus laisser à M. Baslèvre même le temps de haleter. Dès l'entrée, le visage l'avait appelé rien qu'en cessant d'être anxieux et M. Baslèvre avança vers le lit. Toujours le tapotis horrible des talons s'obstinait à l'escorter. Par contre, au cours de ces derniers pas, un raidissement intérieur bandait sa volonté contre le désespoir et lui enlevait la notion du présent. C'est une chose heureuse que nos plus grands émois s'accompagnent de réactions instinctives qui permettent d'y parer. Quand il fut près du lit, M. Baslèvre sans doute n'aurait pu parler, mais il était déjà parvenu à sourire.

Ce fut elle qui murmura :

— Enfin !

Et elle leva, puis laissa retomber sa main avec un tel air apaisé qu'il permettait de deviner combien cette suprême entrevue lui apportait de joie inespérée.

Dans un élan passionné, M. Baslèvre se pencha vers le visage :

— Ah ! — murmura-t-il, — vous retrouver ainsi !... Heureusement que ce ne sera rien et que vous allez mieux...

Une ombre sans illusion effleura les traits ravagés : elle révélait une telle certitude que M. Baslèvre, se jetant sur la main qui brûlait, la couvrit de baisers violents comme des morsures.

— Allons donc ! vous ne devez pas... vous n'avez pas le droit de vous abandonner, en me laissant tout seul !

Encore un léger ressaut de la main qui se lève et s'abat : « Non, semble-t-elle dire, je ne vous laisserai pas seul. » Hélas ! le visage, lui, halète sous l'effort, simplement pour prononcer l'essentiel et, séparés chacun par une aspiration rauque, les mots qui sortent sont les suivants :

— J'avais... préparé... là...

M. Baslèvre suivit la direction des yeux.

— L'armoire... allez !...

Abandonnant la main qu'il tenait, M. Baslèvre obéit.

— Au milieu... à droite...

M. Baslèvre obéissait toujours.

— Une enveloppe... — acheva Claire défaillante.

— Celle-ci?

— Oui...

Une suffocation arrêta la suite.

M. Baslèvre lut la suscription : « Monsieur Baslèvre — pour ouvrir après mon décès », et de nouveau tenta de sourire; ses lèvres ne lui obéissaient plus.

— Est-ce à emporter aujourd'hui? — demanda-t-il.

Le visage acquiesça d'un mouvement de paupières.

— A votre gré : je vous le rendrai intact... bientôt... voilà tout.

Et il glissa le paquet dans son portefeuille, revint près d'elle.

— Merci, — dit Claire avec un soupir où passait l'allégement d'avoir réalisé ce qu'elle souhaitait.

— Je ne veux pas non plus vous fatiguer, reprit M. Baslèvre : je reviendrai ce soir encore.

Il avait ressaisi la main pour l'embrasser : seulement ses baisers n'étaient plus comme avant. La certitude de l'adieu les glaçait.

— Mon ami !... — soupira encore le visage, si bas que cela se confondit avec le souffle dur de la respiration.

Et les yeux se fermèrent. M. Baslèvre, après une brève attente, comprit qu'un repos commençait. Alors, doucement, parvenu enfin à ne plus faire de bruit avec ses talons, il recula jusqu'à l'entrée et s'évada...

S'évader est bien le mot : on s'évade toujours d'un tête-à-tête avec la mort. Devant la catastrophe en marche, la vie, prise de panique, s'enfuit. Ne plus apercevoir le visage était atroce et pourtant soulageait. D'ailleurs, à peine sorti de la chambre, M. Baslèvre redevint tout de suite une pensée qui décide. A Gustave qui l'attendait dans la salle et qui commençait d'un ton acerbe :

— Hé bien? tu as vu...

Il répondit aussitôt :

— J'ai vu : qu'est-il arrivé et qu'a-t-elle?

— Est-ce que je sais? elle a pris froid. On a cru d'abord à un rhume, puis on a parlé de congestion...

— Qui?

— Le médecin qui la soigne.

— Quel homme est-ce?

— Un de mes amis.

— Il faut en voir un autre !

— Qu'y fera-t-il de plus?

M. Baslèvre ne put retenir un mouvement de colère :

— Tu parles comme si tu ne tenais pas à la sauver !

La face de Gustave prit une expression mauvaise :

— J'en parle en principal intéressé, je pense?

Regrettant déjà des instants dont aucun ne devait être perdu, M. Baslèvre se contenta de hausser les épaules :

— Deux avis valent mieux qu'un, — dit-il, se dirigeant vers la porte.

— Où vas-tu?

— Chercher un second médecin.

— Quand me feras-tu la grâce de me laisser maître chez moi? — répliqua Gustave avec violence.

— Quand le péril sera passé !

Et sans se soucier de cette colère, M. Baslèvre partit : il allait chercher Michon. On voit que le destin continuait de le rouler dans son torrent !...

Dehors, M. Baslèvre tira sa montre. Cinq heures à peine :

il n'y avait pas cinquante minutes que la nouvelle de la maladie de Claire lui était venue et il croyait avoir vécu vingt ans ! Cinq heures... le moment des visites de Michon... mais non, Michon devait assister à une conférence qui se tenait au ministère. Il suffirait de regagner en hâte la rue de Grenelle pour le rejoindre...

A la conférence, Michon n'avait pas paru.

— Peu importe ! — dit M. Baslèvre au secrétaire, — arrangez-vous comme il vous plaira, mais qu'on l'atteigne !

Au bout d'un quart d'heure, par fortune, ce ne fut pas le secrétaire qui se présenta dans le cabinet directorial, mais Michon en personne.

— Ah ! c'est vous? — dit rudement M. Baslèvre. — Pourquoi n'étiez-vous pas en séance?

— J'y allais et c'est vous qui m'empêchez de m'y rendre, — riposta celui-ci, déjà en quête d'un siège pour bavarder.

— Inutile de vous asseoir, — reprit M. Baslèvre, — nous repartons.

— Pour la commission?

— Voir un malade. On m'a demandé un médecin intelligent, je vous ai sous la main, je vous prends.

Michon, qui s'apprêtait à suivre, recula :

— Merci du compliment : toutefois, je ne prends pas la clientèle des confrères. Qui soigne l'intéressé?

— Je m'en moque ! Il y a danger de mort : tant pis pour les protocoles.

— Je vous affirme... — recommença Michon.

M. Baslèvre interrompit :

— J'affirme que vous allez me suivre ou sinon...

Une telle menace avait passé dans ses yeux que Michon céda :

— Holà ! du calme ! dès lors que c'est un ordre...

— Si cela vous convient, oui.

Sans rien ajouter, suivi du médecin, il regagna l'auto qu'il avait gardée, afin d'éviter les retards inutiles. Ils s'installèrent, Michon regardant en dessous son compagnon et M. Baslèvre, le visage à la vitre, comme s'il traversait pour la première fois une ville inconnue.

Agacé et d'autant plus curieux qu'on voulait moins lui en dire, Michon demanda soudain résolument :

— Où me conduisez-vous?

— Chez de petites gens : rassurez-vous, je me charge des honoraires.

— Ne dites donc pas de sottises ! — repartit Michon. — Dès lors qu'il s'agit d'amis à vous...

— Des relations d'autrefois, — rectifia M. Baslèvre décidé à ne rien livrer de son secret.

— Auxquelles vous tenez encore... naturellement?

— Hé, mon cher, ne cherchez pas si loin : on voulait du secours, j'en apporte, cela suffit.

Michon se mordit les lèvres : le ton de la réplique coupait court aux insistances. Il attendit un instant avant de reprendre :

— A propos, je vous croyais en traitement, je ne sais où et je ne sais pour quelle maladie.?

— Il paraît que non.

— Pourtant, après avoir douté que ce fût nécessaire, je change d'avis. Je vous trouve changé.

— Croyez-vous?

Et presque sans le vouloir, M. Baslévre présenta cette fois sa face au médecin. Michon poursuivit :

— Vous avez la mine d'un homme qui se dérange. J'avais toujours supposé que tôt ou tard cela viendrait. J'espérais en revanche que vous le feriez en gaîté, et pas du tout... vous prenez l'air sombre, une humeur médiocre. Contrairement à mon idée, ce n'est pas le cœur qui est atteint, mais le foie. Retournez à Vichy.

— Merci : réservez votre science pour tout à l'heure : je lui souhaite d'être plus perspicace que maintenant.

Ces paroles superflues, l'ironie de Michon, sa tranquillité quand la vie de Claire allait dépendre de lui, donnaient à M. Baslèvre envie de crier. Ah ! la prédiction des Tuileries était bien réalisée ! Malgré sa finesse et ses bons yeux, Michon en était à l'heure où, faute de comprendre, on exaspère au lieu de calmer.

Heureusement, on arrivait. M. Baslèvre descendu le pre-

mier se mit en mesure de régler le chauffeur. Au même instant, un prêtre entrait dans la maison.

— Bigre, — dit Michon, repris par l'instinct professionnel, — en est-on là qu'on appelle aussi le curé?

— Non, répliqua M. Baslèvre, ce ne peut être ce que vous pensez. Il n'y a pas une heure, la malade me recevait encore.

— Ah ! c'est *une* malade?

M. Baslèvre ne répondit pas ; il était déjà dans l'escalier, guettant à mesure la montée du prêtre qui était en avance d'un étage. Soudain, son cœur se glaça : le prêtre s'arrêtait au troisième.

Des chuchotements suivirent et le va-et-vient de gens qui vont sur la pointe du pied. Parvenus à leur tour sur le palier, M. Baslèvre et Michon aperçurent le prêtre en conférence avec Gustave et la femme de ménage. Sans se soucier de les interrompre, M. Baslèvre dit vivement :

— Voici le médecin.

Et il obligea Michon à passer le premier. Aussitôt le prêtre salua :

— Monsieur le docteur est sans doute pressé : dans ce cas, je pourrais céder mon tour...

— A votre gré, — répondait Michon très courtois.

Ils s'inclinaient l'un après l'autre, en confrères habitués à ce genre de rencontres et aux égards qu'elles impliquent.

Interdit, Gustave, lui, semblait étranger à ce qui se décidait.

— Alors, c'est entendu, monsieur le docteur, passez le premier, — déclara le prêtre.

— Où est la malade?

M. Baslèvre allait répondre : mais un regard de Gustave l'arrêta net :

— Suivez-moi, monsieur...

— Je vous remercie, monsieur l'abbé, — dit M. Baslèvre, d'une voix que l'émotion étranglait. — Maintenant il n'y a plus qu'à attendre le verdict : excusez-moi, mais j'ai besoin de m'asseoir...

Tous deux alors pénétrèrent dans la salle à manger pour s'installer : mais le hasard voulut que M. Baslèvre, ayant repris sa place habituelle, le prêtre choisît celle de Claire.

M. Baslèvre en éprouva un saisissement : il lui semblait assister à la profanation d'un lieu sacré.

— Si vous le voulez bien, monsieur l'abbé, mettez-vous donc ici, — dit-il désignant un autre siège.

Étonné et bienveillant, le prêtre sourit :

— Comme il vous plaira, monsieur.

Sans âge, l'air modeste, le dos voûté, il portait une soutane usée et en guise de signet avait glissé deux doigts entre les pages de son bréviaire : bien que ses lèvres parussent réciter l'office, ses yeux ne regardaient pas le livre, demeurant attachés à M. Baslèvre. Celui-ci, maintenant, ne s'occupait que d'écouter les bruits de la maison. Le moindre craquement le faisait tressaillir. Il imaginait aussi que plus Michon prolongerait son examen, plus les chances de salut seraient grandes.

— Vous êtes, sans doute, un parent de madame Gros? — interrogea soudain le prêtre.

M. Baslèvre, indifférent à cette nouvelle curiosité, fit non d'un signe de tête.

— Un ami alors?...

Et dans la manière de prononcer le mot il y eut une indicible nuance qui avait l'air d'absoudre à l'avance toute réponse, quelle qu'elle fût.

M. Baslèvre répondit encore par un second signe vague.

— Je comprends, — reprit le prêtre après un temps, — vous êtes inquiet : mais on doit toujours espérer.

— Non, — dit cette fois M. Baslèvre d'une voix irritée, — il y a des cas où l'on ne peut plus espérer.

— Dieu fait des miracles.

— Il n'aurait pas dû faire le mal !

— Oh ! Monsieur, comme vous êtes injuste : sans le mal, saurions-nous où est le bien? La douleur...

M. Baslèvre interrompit avec rudesse :

— N'en parlez pas, vous ignorez celles qui passent ici!

Il s'exprimait d'une manière générale, mais il était clair qu'il ne parlait que de la sienne. Le prêtre, sans s'y méprendre, répliqua doucement :

— Comme vous êtes dans l'erreur ! Par mon ministère je suis conduit à connaître toutes les formes de la souffrance et

à tenter de les consoler — ce qui me console quelquefois de la mienne, différente, je le veux bien.

Il achevait à peine, que des pas résonnèrent : enfin, la consultation était achevée !

— Hé bien? — jeta M. Baslèvre à Michon qui entrait suivi de Gustave.

Michon ne répondit pas ; tourné vers ce dernier, il concluait :

— Je vous le répète, là où il y a de la jeunesse et la nature, on doit toujours espérer.

Les mots du prêtre et prononcés de la même manière, c'est-à-dire, avec la même impuissance devant une destruction inéluctable !

— ... Pour l'ordonnance...

Il tira son calepin, arma son stylographe et, tout en écrivant, poursuivit :

— A l'inverse des juges ordinaires, nous autres médecins assistons toujours avec plaisir à la faillite de nos arrêts : c'est une consolation de voir vivre ceux qu'on a cru condamner.

— Condamner ! — répéta M. Baslèvre comme un écho.

— Quant à vous, monsieur l'abbé, — disait toujours Michon, je vous prierai d'être bref. La malade est faible... extrêmement.

— Oh ! Monsieur le docteur, j'ai l'habitude...

— Venez-vous, monsieur? — fit Gustave après avoir pris le papier de Michon.

Il s'apprêtait à repartir pour la chambre, mais auparavant, parut enfin remarquer la présence de M. Baslèvre :

— Quant à toi, — reprit-il, — je suppose que tu n'as rien d'autre à faire ici : ce qui suivra ne dépend plus de personne...

— En effet, — dit paisiblement Michon, certain de n'être plus entendu et fermant son calepin, — ce soir, demain au plus tard, tout sera fini...

M. Baslèvre approcha du médecin et le saisit comme pour lui arracher malgré lui un mot d'espoir :

— Et c'est tout ce que vous trouvez?

— Je puis aussi m'en aller ; c'est même ce que je vais faire.

En même temps, il considérait M. Baslèvre avec surprise. Celui-ci recula, puis calmé tout d'un coup :

— Soit, allons-nous-en.

— Vous n'attendez pas qu'on revienne ?

— On n'a plus rien à me dire et je n'ai plus rien à apprendre.

— Attention! — dit Michon.

M. Baslèvre venait de buter contre le tapis.

Ils sortirent : tout en descendant les marches, Michon, qui désirait sans doute secouer des idées tristes, reprit :

— Avez-vous remarqué le curé? Il a une tête de paysan et de brave homme qui me revient. Il doit remplir avec conscience son ministère... Tout à fait curieux aussi, ce mot de ministère, appliqué indistinctement à nos fonctions... Il est vrai que, nous retrouvant toujours au chevet des moribonds, nous sommes peut-être les seuls à bien connaître l'existence... Ah ! si nous mettions en commun ce que nous savons du malade !... Mais, mon cher directeur, vous trébuchez encore! Votre vue aurait-elle baissé?...

Arrivé dehors, il conclut avec un soupir de satisfaction :

— Ouf! vilaines corvées que celles-là... Le mari faisait peine. Croyez-moi, vous et moi, les vieux garçons, avons de la chance. Du moins, ne connaîtrons-nous jamais ces moments-là!

— Où allez-vous? — interrompit M. Baslèvre parvenu enfin à prononcer des mots.

— Je crois que je vais rentrer chez moi.

— Dans ce cas, bon retour : j'ai une course encore dans le quartier.

Ils échangèrent une poignée de main assez lâche.

— A propos, — demanda Michon déjà en route, et son rire sceptique revenu, — nous n'avons plus songé à parler de l'inconnu.

— Inutile, — répondit M. Baslèvre avec une étrange gravité, — vous ne le rencontrerez pas : il est mort.

Il regarda Michon s'éloigner. Maintenant qu'il était seul, il avait envie de tâter sa poitrine pour vérifier s'il respirait, mais sa main levée machinalement ne toucha que le portefeuille où était abrité le dépôt de Claire : tout ce qui resterait demain d'un amour prodigieux dont l'ombre décevante et lointaine l'avait émerveillé ! Ensuite un vent froid passa sur

sa nuque et, tout à coup, sur le trottoir, pareil aux plus misérables parmi les misérables, M. Baslèvre pour la première fois depuis qu'il avait quitté Limoges éclata en sanglots.

Sept heures sonnaient.

A-t-on bien vu que, lorsque le destin s'en mêle, il va comme le vent et jonche la route avec les cœurs — nos pauvres cœurs humains? Ainsi se font les feuilles mortes...

(*La fin prochainement.*)

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

L'UNIVERSITÉ FRANCO-AMÉRICAINE

L'armée américaine, avant de se rembarquer, rend un bel hommage à la culture française. Elle a mis en sursis d'appel des milliers de ses combattants, à seule fin de leur permettre de faire connaissance avec notre enseignement supérieur. Dès à présent, à Toulouse comme à Bordeaux, à Caen comme à Paris, des étudiants en kaki, de tous grades et de toutes armes, s'assoient sur les bancs des salles de cours de nos Facultés. Ils y prennent, à la veille de repartir pour leurs lointains États, comme un viatique intellectuel. Désireux de se montrer nos bons « associés » dans les œuvres de paix comme ils le furent dans l'œuvre de guerre, ils se mettent joyeusement à l'école de la France.

***

Il y a beau temps que les universitaires américains étaient comme obsédés par cette idée : profiter de la grande guerre pour accroître, par l'instruction, la valeur de leurs hommes : leur valeur comme soldats, d'abord, leur valeur comme citoyens, ensuite.

Nos amis aiment prévoir et prévoir grand. Dès le mois de février 1918, M. Anson Phelps Stokes, secrétaire de l'Université de Yale, soumettait aux autorités militaires un plan pour l'organisation du travail intellectuel dans l'armée améri-

caine pendant la guerre, et un autre plan pour l'organisation du même travail à l'heure de la démobilisation.

Durant les tristes loisirs de la guerre moderne, disait en substance M. Stokes, il importe d'occuper l'esprit des combattants, et, si faire se peut, de l'occuper en l'élevant. Ne s'y prêteront-ils pas d'ailleurs très volontiers? Tous ceux qui ont vu de près des *boys* transplantés assurent que ce grand dépaysement, la diversité des régions traversées, des mœurs entrevues, la gravité des problèmes politiques et économiques posés ont ouvert leur esprit et donné comme un coup de fouet à leur curiosité. La nature de leurs demandes de livres — les « fictions » y sont beaucoup moins nombreuses que les livres d'histoire, de géographie ou de science — suffirait à attester le sérieux de leurs préoccupations. Qu'on réponde donc à cette touchante requête. Qu'on profite de ce bon mouvement de l'esprit pour représenter aux fils des États-Unis l'état de l'aïeule Europe, qu'ils viennent aider à se délivrer des monstres ; qu'on insiste sur tout ce qui oppose les institutions et les idées de l'empire d'Allemagne à celles de la France républicaine ou de la libérale Grande-Bretagne, et ainsi on aura fait bonne besogne militaire en même temps qu'universitaire; on aura fourni au citoyen équipé en soldat un cordial supérieur : les plus hautes raisons de tenir.

Pour atteindre ce grand résultat, on invitait la Y. M. C. A. — l'association chrétienne des jeunes gens — à accroître ses attributions. *Nurse* idéale, maman-gâteau des combattants, la Y. M. C. A. s'est chargée, comme l'on sait, de tout ce qui intéresse le ravitaillement moral de l'armée américaine. Elle a dans sa poche une Bible — qu'elle montre très peu — et beaucoup de douceurs avec. Dans les villages reconquis ses estafettes étaient là pour tendre au vainqueur harassé la rondelle de chocolat ou le bâton de sucre d'orge. Au cantonnement d'arrière, ses baraques, ses « Foyers du Soldat » offraient un commencement de confort : tout ce qu'il faut pour écrire et pour oublier ; lumière et chaleur, phonographe et cinéma. « Ajoutez des livres de fonds, lui a-t-on dit. Ajoutez des conférences et des cours. Entendez-vous avec l'*Union universitaire américaine*. Ses professeurs, délégués par 140 Universités des divers États pour se tenir en liaison avec leurs élèves et

les aider de toutes manières, sauront bien vous renseigner sur les besoins intellectuels de l'armée et la bonne façon de les satisfaire. »

Ainsi fut créé un *Département de l'Éducation*, qui eut la charge de coordonner les efforts des éducateurs, et de faire agréer par les autorités militaires les mesures d'ensemble indispensables.

L'autorité des hommes mis à la tête de ce département devait naturellement croître dès que s'ouvrit la perspective de la démobilisation. « Pour que démobilisation ne signifie pas démoralisation, avait dit M. Stokes avant son départ, veillons à organiser, dans l'armée elle-même, l'extension universitaire. » Son successeur, le professeur John Erskine, n'eut garde d'oublier ce mot d'ordre. « Sitôt le dernier coup de canon tiré, remarquait-il, il est vraisemblable que tous les regards de nos hommes se tourneront comme d'un seul mouvement vers leur pays. C'est à lui surtout qu'ils penseront. C'est à lui que nous devons penser. Le problème est pour nous de lui rendre, si possible, des citoyens plus « efficients » qu'ils n'étaient à l'embarquement : plus instruits, mieux préparés à l'action professionnelle et à l'action patriotique, plus conscients des privilèges que leur réserve la vie en Amérique et aussi des devoirs de reconstruction qu'elle leur impose. »

Ainsi, enseigner l'Amérique par-dessus tout, la rendre comme vivante aux yeux de ceux qui la vont retrouver, leur remémorer ses ressources et ses besoins en même temps que son idéal propre, et pour cela faire appel à tous les enseignements de ce qu'on appelle là-bas la « sociologie appliquée », tel était en juillet 1918 — le mois du grand tournant de la guerre — le programme universitaire de démobilisation de l'armée américaine.

Il est remarquable qu'à cette phase la France ne tient dans le programme en question qu'une assez petite place. On se réjouit certes de constater qu'un nombre croissant de soldats — jusqu'à 200 000, dit-on — ont éprouvé le besoin d'apprendre le français : c'est toujours pour l'esprit un exercice excellent. Mais on ne paraît pas songer à ménager aux plus curieux d'entre eux, aux mieux préparés, les moyens de pénétrer un peu plus profondément la civilisation française. On ne paraît

pas croire surtout que, pour une pareille entreprise, nos Universités puissent être d'un grand secours.

Et cependant... elle marche : l'Université franco-américaine a commencé d'exister. On a réalisé, pour cette fois, plus qu'on n'avait prévu. C'est un joli exemple d'improvisation. Les directeurs du *Département de l'Éducation* ont sans doute senti grandir, du côté de leur armée, un désir de culture supérieure qu'ils n'avaient pas fait entrer en ligne de compte. En même temps, ils rencontraient, dans nos Universités, des concours qu'ils n'avaient pas osé espérer. De la combinaison de cette demande et de cette offre une nouvelle institution est née.

***

Les Américains cultivés se montrent extrêmement friands de civilisation française La guerre a comme exalté la curiosité sympathique qu'ils nous ont dès longtemps témoignée. Après les « révélations » de la grande guerre, ils savent tous aujourd'hui ce que quelques-uns soupçonnaient : que la France des romans demi-mondains n'est pas la vraie France. C'est celle-ci qu'ils désirent passionnément connaître. Le fonds moral et intellectuel où elle puise sa force de redressement les attire par-dessus tout.

C'est pourquoi on les voit si heureux lorsqu'ils peuvent fréquenter ailleurs qu'au restaurant ou au café-concert. Une association comme celle des *French Homes*, qui cherche à leur ouvrir le plus possible de nos foyers, répond à l'un de leurs vœux intimes. Ils aiment à chercher, dans le système de la famille française, la source cachée où s'alimentent les vertus d'une race que la guerre a montrée prête, aujourd'hui comme toujours, à tous les sacrifices.

Mais le même désir de comprendre ce que nous avons appelé nous-mêmes — avec un peu trop d'orgueil? ou trop d'humilité? — le « miracle français » ramène les esprits américains de la famille à l'Université, gardienne des traditions intellectuelles du pays. Ces « réalistes » croient très volontiers à l'efficacité des principes et des méthodes. Leur expérience les y incline. L'école n'est-elle pas, pour leur nation bigarrée, rendez-vous de tant de races, la grande unificatrice? C'est pourquoi ils sont

instinctivement portés à demander au système d'éducation d'un pays la raison majeure des mœurs qu'ils y voient régner.

On raconte qu'avant de se rembarquer, un de leurs grands chefs demanda qu'on envoyât en Amérique des renseignements circonstanciés sur la pédagogie qui avait fabriqué un peuple comme celui dont il avait pu admirer et la bravoure et l'endurance. Demande embarrassante. Car si nous agissons, c'est sans doute moins par un « système » que par une « atmosphère ». Et pour faire comprendre les effets que celle-ci peut produire, c'est toute l'histoire de France qu'il faudrait expliquer.

Il était d'ailleurs très vraisemblable que les étudiants américains ne demanderaient pas mieux que de nous suivre dans ce pèlerinage. La France les attire, à ce qu'il semble, pour deux raisons de sens contraire : parce qu'elle ressemble à leur pays, et parce qu'elle en diffère.

Elle ressemble à leur pays en ce sens, qu'elle aussi est à sa manière un pays très moderne d'esprit, penché sur l'avenir, désireux d'aider, par l'organisation de la démocratie, l'humanité à se libérer de tant de servitudes douloureuses.

J'ai eu l'honneur d'accompagner aux environs de Soissons, auprès d'un de nos généraux les plus fameux par son mordant, une délégation de professeurs et de journalistes américains. Le général, après les avoir félicités de l'entrain de leurs troupes, rappela avec quelle aisance elles fraternisaient avec les nôtres. « Rien d'étonnant à cela d'ailleurs, ajoutait-il ; vos fils comme les nôtres ne sont-ils pas élevés dans l'atmosphère de la liberté ! » La remarque touchait juste. Les figures de nos hôtes s'éclairèrent. Pour eux la parenté de leurs *Déclarations d'indépendance* et notre *Déclaration des Droits de l'homme* n'est pas un vain mot. Il leur est doux de constater que, dans l'amour de la liberté comme dans celui de la paix, nos deux peuples, guerriers malgré eux, sont aujourd'hui prêts à communier [1].

1. Les remarques que nous avons pu rassembler à ce propos ne font que confirmer la vérité de l'avertissement que donnait M. G. Lanson dans son livre, *Trois mois d'enseignement aux États-Unis* :

« Nous sommes une nation idéaliste : nous avons une tradition de rationalisme, de libéralisme, d'inquiétudes généreuses et d'enthousiasmes désintéressés, qui nous recommande à tous les peuples... Ceux de nos concitoyens qui nous

Mais pour notre part, avant de nous hausser à cette plate-forme, que d'obstacles n'avons-nous pas eus à franchir !

Rabaut-Saint-Étienne, parlant de la « Déclaration des Droits », écrivait :

« Elle s'est établie facilement en Amérique, parce qu'il n'y avait ni prêtres, ni rois, ni docteurs, ni nobles pour l'attaquer, mais quand elle a passé la mer pour arriver sur le vieux continent et au milieu de vastes et de populeuses cités, quand elle a voulu s'établir dans des terres surchargées de cathédrales, d'immenses abbatiales, de tours, de donjons, de tourelles, de cloîtres de toutes les formes, n'ayant pour elle que les sages et le peuple, elle a dû être exposée aux plus vives insultes. »

Ces tours, ces donjons, ces monastères excitent comme l'on sait l'imagination des hommes neufs du Nouveau-Monde. Les ruines moussues leur manquent : ils aiment les nôtres. L'un de leurs meilleurs spécialistes de politique extérieure ne s'est-il pas montré aussi le plus sympathique évocateur du passé de nos provinces[1] ? Pendant la guerre elle-même les directeurs des « huttes » de la Y. M. C. A. n'ont pas manqué de noter l'intérêt que prenaient les *boys* aux vestiges historiques voisins de leurs cantonnements (c'est ce qu'ils appellent l'*antiquarian local interest*).

Mais ce que la majorité d'entre eux veut admirer le plus dans notre passé, c'est que nous en ayons extrait une âme apte à l'idéal des temps nouveaux. Des pierres de tant de donjons qu'évoquait Rabaut-Saint-Étienne n'avons-nous pas su faire des marches pour l'ascension du peuple? Comment une très vieille nation, unifiée par les rois, tourne en démocratie; comment elle s'élève, à travers le feu des guerres étrangères et civiles, à la volonté de paix et de liberté, nos amis d'outre-mer aiment toujours qu'on leur conte cette belle aventure.

---

somment de ne plus aimer la France pour l'idéal de justice et d'humanité que nous mettons en elle, et qui n'admettent qu'un amour de la patrie irrationnel, instinctif et brutal ne pensent pas qu'ils retirent à leur pays sa meilleure recommandation et son plus puissant attrait. »

Le premier numéro de la *Civilisation française* (Guide pour l'explication des choses de France, publié chaque mois, à Paris, par un Comité d'hommes d'étude) permet d'augurer que cet « attrait » — plus grand après la guerre qu'avant — y sera mis en bonne lumière.

1. M. Morton Fullerton, dans des articles publiés ici même.

Elle semble demeurer à leurs yeux un sujet d'émerveillement.

Au surplus, dans cette ascension même, ne nous est-il pas arrivé de faire passer au premier plan des valeurs dont tel peuple plus jeune peut aujourd'hui même faire son profit? Peut-être, parce qu'elle a beaucoup discuté, parce qu'elle s'est beaucoup débattue avec elle-même la France garde le culte des idées claires et distinctes. Elle finit toujours par faire crédit à la lumière. Son plus bel acte de foi, c'est encore un acte de foi dans l'intelligence. Cela aussi semble séduire beaucoup les jeunes intellectuels d'outre-mer. On sait la vogue dont le pragmatisme a joui chez eux. Il y fut de mode il y a quelques années de rabaisser, au profit de l'action ou des sentiments, la raison raisonnante. Cette mode s'appuyait là-bas à deux traditions puissantes : celle des hommes d'affaires et celle des hommes de foi. Le vent a tourné pourtant. Le reflux est venu. Le directeur actuel du *Département de l'Éducation* pour l'armée américaine en France, M. John Erskine, lançait quelques années avant la guerre un brûlot qui portait comme devise : *Du devoir d'être intelligent.* A ceux qui rêvent de limiter le culte de l'action ou du sentiment, la culture française ne devait-elle pas apparaître comme un type de culture intellectuelle particulièrement utile à étudier?

Ainsi devaient fermenter les idées, dans les cerveaux des *College men*, des étudiants américains que la guerre avait arrachés à leurs Universités, et que l'armistice gardait loin d'elles. Il fallut écouter leurs vœux. Il fallut prendre des mesures pour permettre au plus grand nombre possible d'entre eux de devenir pour quelques mois, avant le grand retour, les étudiants de nos Facultés.

Ce ne fut pas sans peine, on le pense bien. Et les autorités militaires américaines ne durent pas accepter d'emblée un projet qui dégarnissait de gradés précieux beaucoup de leurs unités. Mais l'intérêt national et international du projet avait été senti. M. Wilson — qui oublie rarement qu'il est professeur — laissa voir, dit-on, le prix qu'il attachait à la réussite de l'entreprise. Un message du Gouvernement à M. Baker insistait sur ce qu'il y aurait de beau et de fécond à rapprocher ainsi une fois de plus, avant la séparation des armées, « les deux démocraties qui ont cru au progrès par l'éducation ».

***

Bel hommage, disions-nous, mais redoutable épreuve. Nos Universités le comprirent tout de suite. Lorsque, pour répondre à la demande américaine, elles firent l'inventaire de leurs ressources, elles eurent à constater bien des lacunes. Vis-à-vis des richissimes Universités américaines elles ont toujours fait figure de cousines pauvres. La guerre — cela va de soi — n'avait pas manqué d'aggraver leur gêne. Au moment où il fallait proposer des programmes, ici le personnel nécessaire n'était pas démobilisé, là les locaux demeuraient réquisitionnés. On ne savait sur quoi compter. On se heurtait, dans l'Université comme partout, aux difficultés de la situation tragique : la France n'a pas achevé ses relevailles, les relevailles de la sanglante victoire ; et pourtant, il faut qu'elle fasse des frais, pour laisser bonne impression à ses amis...

Pour l'ensemble on ne pouvait songer à faire entrer la masse des étudiants américains dans les cadres tels quels de notre enseignement. Une petite élite de « diplômés » devait pouvoir — dans la mesure des places disponibles — s'incorporer à nos laboratoires ou commencer des recherches personnelles sous la direction de tel spécialiste. A la majorité, des classes de français et des initiations élémentaires devaient être indispensables. Pour la catégorie intermédiaire il fallait organiser de véritables cours de culture générale, qui les missent, selon leurs vœux, au courant de la civilisation française[1].

1. Voici, à la date du 29 avril, le nombre des étudiants américains incorporés dans nos différentes Universités.

Sorbonne, Paris	1 711
Université de Rennes	121
— Caen	93
— Nancy	154
— Poitiers	244
— Dijon	191
— Besançon	140
— Grenoble	371
— Aix-Marseille	205
— Montpellier	558
— Toulouse	1 107
— Bordeaux	297
— Clermont-Ferrand	245
— Lyon	430
	5 867

Le *Département de l'Éducation* avait eu la bonne idée de déléguer dans chaque centre un universitaire américain. Celui-ci devait donner aux étudiants et au public français, à titre d'« échange », quelques conférences sur les choses d'Amérique ou sur l'objet de ses études spéciales. Il devait en même temps servir de recteur aux étudiants en kaki, présenter leurs vœux, organiser leur travail. On sut avec précision, grâce à ce truchement, les véritables desiderata de ces nouveaux auditoires. Et on s'ingénia dans toutes les provinces à leur donner satisfaction, en faisant flèche de tout bois.

Le directeur de l'*Office national des Universités et Écoles françaises*, qui suscita et coordonna les initiatives de nos recteurs, M. Petit-Dutaillis, présentera peut-être quelque jour un tableau complet de ces improvisations. Bornons-nous à un spécimen, emprunté à l'une des villes où les étudiants américains sont venus en grand nombre : à Toulouse. Plus de 1 200 y furent envoyés.

On les divisa en huit groupes donc chacun devait suivre, le matin, deux cours d'initiation, les après-midi étant réservés aux exercices pratiques. Voici l'ensemble des cours offerts à deux de ces groupes.

Groupe A : *Géographie de la France. — Les grandes époques de la littérature française au moyen âge. — Les libertés publiques de la France. — L'Alsace. — La Gaule indépendante et romaine. — Quelques aspects de l'idéal français. — Histoire de l'art français.*

Groupe B : *La poésie française au* XIXe *siècle. — L'armée française. — L'évolution politique de la France. — Introduction à la vie française. (Institutions et mœurs de la France contemporaine.) — La situation des travailleurs en France. — Le romantisme (prosateurs). — Les idées politiques de la Révolution.*

Il était entendu que ces cours devaient servir en effet d'introduction, et qu'au bout d'un mois les étudiants américains pourraient se livrer dans les Facultés, Instituts ou Écoles de Toulouse, aux recherches plus spéciales pour lesquelles ils étaient préparés par leurs études chez eux. On ne pouvait naturellement se contenter de dire à ces nouveaux venus : « Entrez dans nos salles de cours ou nos laboratoires, nous

allons « continuer » devant vous. » D'abord ils eussent été trop nombreux. Et puis ils n'eussent pas, peut-être, tiré grand profit d'enseignements déjà en cours de route. Ici aussi il a fallu mettre sur pied des conférences ou travaux pratiques réservés aux Américains. Ainsi, sur les principes du droit français ou sur la catalyse, sur les moteurs électriques ou sur la pisciculture, on instruit d'une manière plus approfondie, après entente avec leurs « tuteurs », les équipes qu'ils ont formées.

Cet enseignement franco-américain n'a qu'un inconvénient : il met à part étudiants français et étudiants américains. Il n'établit pas entre eux les contacts que beaucoup, des deux côtés, paraissaient souhaiter. On a donc institué, non seulement dans les Facultés, mais au Lycée, à l'École normale d'instituteurs et à l'École primaire supérieure, des petits cercles où l'on essaie de rapprocher, en des réunions périodiques, les jeunes gens des deux pays qui poursuivent des études analogues. On emploie d'ailleurs les « fins de semaines » à des concerts, à des visites dans les musées, à des excursions aux environs. Si l'on en juge par le journal que les étudiants américains de Toulouse ont déjà lancé — le *Qu'est-ce que c'est?* qui après moins de trois mois d'existence tire à 4 000 — ils paraissent fort satisfaits de l'accueil que leur a réservé le Sud-Ouest. Ils y trouvent enfin la « France ensoleillée » de la chanson américaine, celle que chantaient, avec une mélancolique ironie, les *boys* qui passèrent le dur hiver dans la boue de la Woëvre.

***

A Paris, les étudiants américains devaient trouver réunis, semblait-il, tous les moyens d'études. Quand on ajoute aux ressources de la Sorbonne celles du Collège de France ou du Muséum, de l'École des Sciences politiques ou de l'École des Hautes Études sociales (les Américains ne distinguent pas entre ces institutions : l'Université, pour eux, est une synthèse d'éléments très divers) on arrive à un total imposant. Tout chercheur doit pouvoir se procurer, s'il sait frapper aux portes qu'il faut, l'aliment voulu pour sa vie intellectuelle.

Il a pourtant été nécessaire, à Paris aussi, de mettre sur

pied un enseignement spécial à l'usage des étudiants de l'armée américaine. Les plus avancés d'entre eux pouvaient se faufiler dans des laboratoires d'ailleurs pauvres. La majorité devait faire un stage aux cours élémentaires (leçons de phonétique, de vocabulaire, de grammaire, vues générales sur la civilisation française ou le roman français au XIXe siècle) organisés par l'*Alliance française* en liaison avec la Y. M. C. A. Des cours de culture générale, scientifique ou juridique, littéraires ou philosophiques furent institués dans les Facultés mêmes.

C'est ainsi qu'à la Faculté de Droit on explique aux nouveaux venus comment la France est gouvernée, comment diffèrent ou se rapprochent la conception française et la conception américaine du droit international, quels sont les principes fondamentaux du droit pénal français, où en est notre législation sociale. La Faculté des Sciences, en dehors de ses cours spéciaux de mathématiques ou de mécanique rationnelle, de radioactivité ou d'aérodynamique, ouvre un enseignement d'histoire générale de la science française (chimie, physique, mathématique, géologie, biologie).

La Faculté des Lettres offre neuf cours de civilisation française : *Histoire de la langue française. — Littérature du moyen âge. — Littérature pendant le* XVIIe *et le* XVIIIe *siècle. — Littérature contemporaine. — Évolution historique de la France, des origines à nos jours. — Géographie de la France. — Histoire des idées en France. — Histoire de l'art français. — Histoire de la politique française aux* XIXe *et* XXe *siècles* [1].

Les sommaires de chaque cours sont rédigés à l'avance, imprimés et remis aux auditeurs pour les aider à suivre, en fascicules qui paraissent au début de chaque semaine.

Chaque professeur, en dehors des deux heures de cours qu'il donne par semaine, consacre une troisième heure aux

1. En même temps, sous ce titre *Conférences Louis Liard* (*Fondation Albert Kahn*), une série de conférences était donnée à l'amphithéâtre Richelieu par des professeurs américains ou anglais : l'influence de la guerre sur le développement de la chirurgie, par le docteur J. A. Blake ; *la Tempête* de Shakespeare, par M. John Erskine ; l'Histoire de France aux États-Unis, par M. C. H. Haskins ; le Théâtre de Richard Brinsley Sheridan, par M. G. Nettleton ; la Philosophie pragmatique en Amérique, par M. C. R. Vibbert ; l'Idéal classique du XVIIIe siècle français devant la critique anglaise, par M. Y. Eccles ; l'Histoire économique et sociale de la guerre, par M. J. T. Shotwell ; Sir Walter Scott, par M. W. P. Ker.

interrogations. Le Comité de patronage des étudiants américains, en transmettant leurs vœux à la Faculté des Lettres, l'a avertie qu'ils étaient très désireux d'entrer en contact avec leur maître, de pouvoir répondre à ses questions et lui en poser. Le fait est que ces conversations générales, un peu difficiles au début, sont devenues très vivantes. Ce n'est pas seulement la profession universitaire qui s'y trouve représentée, mais la plupart des professions libérales [1]. Et les maîtres sont frappés du sérieux des étudiants, de la fraîcheur de leurs impressions, de l'énergie méthodique avec laquelle ils essaient de mettre à profit leur séjour à Paris pour mieux connaitre et mieux comprendre une civilisation dont la puissance d'attraction est décuplée par la victoire elle-même.

L'armée qui les a détachés veille d'ailleurs autant qu'elle peut au bon rendement de ses sursis. On assure qu'elle exige des sursitaires l'engagement d'honneur de fournir un travail d'au moins huit heures par jour. Pour les occuper à Pâques, pendant que chôment les cours de Sorbonne, elle a fait organiser, avec le concours de la Y. M. C. A. et du Comité l'*Effort de la France et de ses Alliés*, une série de grandes conférences en partie double — un orateur français alternant avec un professeur américain. C'est ainsi que, devant 2 000 *College men*, M. Ferdinand Buisson a traité de l'éducation de la démocratie, et M. Oscar Strauss, des responsabilités américaines dans la Ligue des Nations; M. André Michel a parlé de la cathédrale de Reims, et le major Fling, de l'impérialisme germanique, M. Albert Thomas, de l'industrie française et M. Painlevé, de la science française pendant la guerre.

On a d'ailleurs institué pendant les congés de Pâques, sur la demande des autorités militaires américaines, une première série d'examens destinés à permettre de constater si les auditeurs suivent et comprennent les cours. Voici pour la Faculté des Lettres quelques-uns des sujets proposés :

1. Sur une centaine d'étudiants qui viennent à la séance d'interrogation pour l'*Histoire des idées* on compte — en dehors de ceux qui se disent étudiants et n'ont pas encore spécifié leur carrière — 23 professeurs, 18 hommes de loi, 10 journalistes, 9 commerçants, 4 ecclésiastiques, 3 officiers de métier, 3 de professions théâtrales, 1 bibliothécaire, 1 éditeur, 1 sylviculteur.

Littérature française. — Question principale : Montrer par l'exemple du *Cid* quels sont les principaux caractères d'une tragédie classique.

Question secondaire : Quelles sont les principales œuvres de Pascal ?

Histoire de la France. — Question principale : Charlemagne, son caractère et ses intentions ; ses guerres et leur signification ; principes de son gouvernement ; son organisation ; son administration ; son prestige ; fragilité de son œuvre.

Questions secondaires : 1° Quel est le général romain qui a conquis la Gaule? Quel a été son principal adversaire gaulois? Pourquoi le romain a-t-il été le vainqueur? 2° Quel est le roi qui a fondé le royaume franc en Gaule? Quelle puissance établie dans le pays l'y a aidé et pourquoi? 3° Que nomme-t-on au temps de la féodalité un alleu ou un fief?

Histoire de la politique de la France au XIXe *et au* XXe *siècle.* Question principale : Comment s'est fondée la 3e République (1870-1879).

Questions secondaires : 1° Énumérer les divers régimes qui se sont succédé en France de 1814 à 1879 ; 2° Clauses du Traité de Francfort (1871) ; 3° Que faut-il entendre en France par Sénat et Chambre des députés? Comment est élu le président de la République ? Quels sont ses pouvoirs?

Pour fixer ces sujets on s'est inspiré à la fois des habitudes de nos alliés et des nôtres. La série des questions particulières auxquelles on répond en deux lignes — sortes de coups de sonde — est conforme au type d'examen en usage dans les Universités américaines. La question générale permet d'apprécier non seulement le degré d'information, mais la capacité de composition du candidat.

***

Quelle impression laisse aux étudiants américains ce premier contact avec nos Universités?

Il est trop tôt pour essayer de le déterminer. Au surplus, nos hôtes, de retour chez eux, rédigeront sans doute leurs souvenirs. Quelqu'un d'entre eux n'écrira-t-il pas *Trois mois d'études en France,* pour faire pendant aux *Trois mois d'ensei-*

gnement aux États-Unis de M. Lanson? Nous en tirerions peut-être plus d'une indication instructive...

Il est permis de prévoir, en attendant, que ce n'est point par la partie matérielle que nos Universités étonneront nos hôtes. Ceux qui fréquentent la Sorbonne admirent sans doute la magnificence de cette « forteresse du savoir », mais ils se soustraient difficilement à l'impression d'étouffement qu'on y éprouve. « L'Université française manque d'air », diront fatalement les habitués des *campi* où les Universités américaines s'étalent. La Commission d'industriels qui a visité la France avait déjà marqué son étonnement discret de ne pas voir autour de la plupart de nos établissements d'enseignement, primaire ou secondaire, ces grands espaces libres où la jeunesse se forge des muscles et se dilate les poumons. La remarque vaut pour les établissements d'enseignement supérieur, au moins à Paris. Prisonnière d'un prestige séculaire, l'Université s'étiole sur sa montagne sacrée. Les étudiants américains, au fur et à mesure qu'ils lient connaissance avec les étudiants français, s'attristent de la vie étroite, claquemurée, malsaine à laquelle ceux-ci sont le plus souvent condamnés. Et nos hôtes regrettent que les Universités françaises ne connaissent pas les grands Collèges, qui, en même temps que des centres d'instruction mutuelle, sont aussi des clubs sportifs. A Paris il n'y a guère que l'École normale supérieure qui puisse tenir le rôle d'un Collège. Encore faudrait-il élargir son domaine. Elle pourrait alors, sans honte, s'ouvrir aux candidats professeurs des nations alliées, qui déjà frappent à sa porte.

L'intérieur de nos Universités, du moins, semble faire meilleure impression à nos hôtes. Dans une réunion organisée par le *Rapprochement universitaire*, qui fait de si louables efforts pour donner à l'Université le Cercle qui lui manque, M. Bergson tentait de montrer que dans notre enseignement les qualités traditionnelles de l'esprit français ont mis leur marque. Parce que cet esprit est généreux, humain, respectueux des personnalités, notre enseignement aime les idées claires et distinctes, qui se prêtent à la communication et à la discussion; et il met son ambition à éveiller les esprits plus qu'à imposer un dogme. Portrait flatté sans doute. Nos hôtes ont l'amabilité de laisser entendre qu'ils le vérifient ressemblant. Ils

observent aussi avec plaisir — ce que plusieurs de leurs maîtres envoyés comme « professeurs d'échange » avaient déjà indiqué — que le goût croissant de la précision, forme de la probité, n'exclut nullement chez nous, quoi qu'on en ait pu dire, la capacité de s'élever aux vues d'ensemble. Ils constatent en particulier que les professeurs français, au lieu d'égrener pendant une heure un chapelet de notes, interrompues n'importe comment, au hasard de la soixantième minute, gardent le goût de la leçon composée et qui forme un tout démonstratif.

***

Ne restera-t-il rien de cette expérience?

L'Université franco-américaine suivra-t-elle le sort de tant de baraquements de bois que la guerre édifie, que la paix démolit?

Nous n'aurons plus de sitôt l'occasion, — il faut bien l'espérer pour tout le monde — de voir repasser des légions d'étudiants en kaki. Mais quand la vie intellectuelle aura repris son cours normal, le nombre des jeunes Américains désireux de faire un stage au pays qui vit se battre leurs aînés restera grand. Et ils ne seront pas seuls. D'Angleterre comme d'Italie, de Grêce comme de Roumanie, des pèlerins se rencontreront sans doute dans nos Universités. Le souvenir des sacrifices consentis en commun pour une grande cause rendra plus vif, chez tous les alliés, le besoin des échanges intellectuels.

Que ferons-nous pour faciliter à nos hôtes l'accès de notre enseignement? Des diverses mesures combinées pour répondre à la demande américaine, par l'Office national des Universités, l'Alliance française et les Facultés ou Écoles de province ou de Paris, n'y a-t-il rien à garder? Ces exposés de nos principes juridiques et de notre législation sociale, ces aperçus sur l'histoire de la science française, ces revues générales qui portent sur l'histoire de la littérature, de la langue ou des idées, ces cours d'initiation méthodique disparaîtront-ils tous demain?

Le maintien d'un bon nombre d'entre eux serait d'autant plus désirable que, à y bien regarder, ils pourraient être

utiles à d'autres qu'aux étudiants étrangers. Les étudiants que les lycées envoient à nos Facultés, ne se sentent-ils pas parfois un peu perdus? Les points d'orientation leur manquent. Et c'est une pitié de les emprisonner dans le canton d'une spécialité avant qu'ils aient jeté un regard sur l'ensemble du pays. Les étudiantes, en dépit de leur beau zèle de remplaçantes, sont souvent moins bien munies encore. D'autre part nos Facultés auront des contacts de plus en plus nombreux — il faut bien l'espérer — avec les membres de l'enseignement primaire. Pour ces diverses catégories, des cours d'initiation ne seraient-ils pas de première utilité?

Le but final de l'enseignement supérieur est autre, tout le monde en est aujourd'hui d'accord, et il ne s'agit pas de revenir sur ce point heureusement acquis. La plus haute ambition de nos Facultés doit rester d'habituer les esprits aux recherches précises qui font avancer la science. Mais encore, pour s'élever à ce palier, des escaliers sont-ils nécessaires...

Que de tâches en perspective et combien variées ! Si nous voulons y faire face, il nous faut un personnel nombreux, ardent, bien outillé, et à qui la sécurité du lendemain laisse la liberté d'esprit indispensable. Après la victoire, le double rôle, tant national qu'international, de l'Université française ne peut manquer de grandir. Pour qu'elle le remplisse avec honneur il faut souhaiter qu'elle soit soutenue, avec une sympathie éclairée, par le Parlement et par l'opinion.

C. BOUGLÉ

LA PROMOTION DE L'AMIRAL

Mr Smith, qui tenait une pension pour marins dans le quartier de San-Francisco qu'on appelle la côte de Barbarie, était un type. Si quelque polisson d'étudiant ivre, débarqué sur le banc de vase où se trouvait son établissement, s'était risqué à le dire en anglais classique [1], dans un moment de réminiscence alcoolique, Shanghai Smith l'aurait assommé raide avec ce qu'il aurait eu sous la main, un porte-allumettes en pierre ou une bouteille vide. Mais si l'écolier, se servant de sa langue maternelle telle qu'elle a été transformée à l'usage des gens de l'Ouest, avait murmuré : « Jérusalem, Mr Smith est la fine fleur ! » Smith se serait rengorgé, aurait soufflé ou sifflé un juron au travers de ses dents et aurait dit qu'en effet il en était ainsi.

— Dites ce que vous pensez, — répétait Smith, — ça me va ! Mais appelez-moi pourceau, et j'en suis un : ne l'oubliez pas !

Il faut croire que tout le monde l'appelait pourceau ; car il ne valait pas mieux, soit qu'il marchât, mangeât, bût, ou dormît : le fait était évident pour tout marin qui avait un œil ouvert. Il était violent, rude et brutal ; il avait le courage d'un taureau allié à la ruse maligne d'un singe.

— N'essayez jamais vos tours sur moi ! — disait-il souvent. — Être quitte, c'est ma devise. Il n'y en a pas beaucoup,

1. Shanghai est devenu en langage de marin un verbe qui signifie *assommer avec un petit sac de sable*, procédé pour obtenir des hommes d'équipage.

marchant sur cette terre, qui peuvent dire qu'ils m'ont damé le pion ; pas depuis que j'ai quitté Bristol sur le vieux *Dart*, jusqu'à maintenant, où je suis connu dans le monde entier.

Il disait vrai, en ce qui concerne les bateaux et les marins. On parlait de lui en le maudissant dans tout le Pacifique, depuis les Prybiloffs jusqu'au cap Horn; de San-Francisco à Zanzibar. Il y avait à parier qu'à tout moment, sous n'importe quelle latitude, un marin était occupé à maudire Sanghai Smith, parce que celui-ci l'avait mis à bord, ivre et sans sa malle ; sans rien de mieux pour se faire bien venir de ses nouveaux compagnons qu'une bouteille de vinaigre mélangée d'eau, qui ressemblait à du rhum jusqu'à ce qu'on y eût goûté. Chaque brise soufflant, chaque « trade », chaque mousson avait entendu ses iniquités. Il avait toujours eu le dessus, avec tous.

— Sauf, un seul ! — disait Smith dans un moment de faiblesse, alors que l'écoutaient une douzaine d'hommes qui lui devaient tant d'argent qu'ils rampaient devant lui comme un Chinois devant son bon dieu. — Sauf un seul!

— Oh, nous ne comptons pas celui-là, — disait l'homme qui lui devait le plus, — nous ne pouvons pas croire cela, Mr Smith.

A tout autre moment, cette flatterie si peu subtile aurait fini par l'expulsion brutale du flatteur ; mais Smith, en ce moment, était doucement réminiscent.

— Oui, ce jour-là, j'ai bien été cuit à point, et je n'ai jamais pu m'acquitter avec ce pourceau, — dit le propriétaire de la pension. — Je ne vous demande pas de le croire, car j'avoue que la chose paraît impossible, lorsqu'on sait ce que je suis. Mais il a existé un animal qui m'a donné une tournée ; et il me l'a flanquée, ça oui !

Il regarda son auditoire d'un œil mauvais.

— Je peux rosser d'une main n'importe lequel d'entre vous, — dit-il en jurant, — mais l'homme qui m'a damé le pion se serait chargé de trois d'entre vous avec ses deux mains. J'avoue que j'ai eu une surprise quand je l'ai rencontré sur le quai de Sandridge, alors que j'étais en Australie, il y a quinze ans. C'était un officier de marine, capitaine du *Warrior* ; il était habillé à quatre épingles, quoiqu'il eût un visage

qui ressemblât à une figure de *guibre* taillée avec une hache dans de l'acajou. Moi, je me sentais en train, et j'avais besoin d'une querelle : alors, quand il me bouscula, je l'envoyai bouler en un clin d'œil. Il tomba, et les femmes qui me connaissaient commencèrent à rire. Deux policemen arrivèrent au trot, cela ne me gênait pas ; l'officier de marine se releva et alla vers eux. Le croirez-vous? Il leur parla un instant, puis leur donna environ un dollar à chacun. Les policemen s'en allèrent de l'autre côté d'un tas de marchandises empilées sur le quai ; le capitaine boutonna sa veste et vint à moi.

» Jamais je n'ai vu son pareil. Il approcha, se dandinant et souriant, me fit un petit salut, poli comme tout, et dans l'espace de dix secondes, je savais que je venais de rencontrer un cyclone... à l'endroit même où ils naissent. Je me battis bien ; vous me connaissez : je lui en mis une demi-douzaine sur la figure. Mais jamais je n'ai pu le démonter ; je ne l'ai pas plus marqué que s'il avait été une chaudière. Chaque fois qu'il riposta, je sentis comme si j'avais reçu une ruade. Il m'arrangea, que c'en était cruel ; je voyais cela par le sang qu'il avait sur les mains ; certainement ce n'était pas le sien, car il avait des poings faits en bois de teak. A la fin, quand il me sembla voir autour de moi une compagnie d'officiers de marine, l'un d'eux me toucha sous l'oreille et me souleva, un autre m'atteignit pendant que j'étais en l'air; un troisième m'attrapa tandis que je touchais terre. Ce fut la fin, autant que je pus me rappeler. Quand je revins à moi, le jour suivant, dans une sorte d'hôpital pour marins, je pris la pancarte qui était au-dessus de ma tête et y lus : « *concussion* du cerveau ». Ce qui est plus fort, c'est que je le crus. Si la pancarte avait dit que j'avais été écrasé par un rouleau à vapeur, et ramassé mort, je l'aurais cru. Quand je repris vraiment mes sens, un étudiant en médecine me dit que le capitaine Richard Dunn, du *Warrior*, était venu demander à quelle heure serait l'enterrement, afin d'envoyer une couronne.

» On prétend qu'il était le meilleur boxeur de la flotte anglaise ; je suis là pour dire que c'est vrai.

Il respira, plein de défiance, comme s'il invitait n'importe qui à lui dire qu'il mentait.

— Et vous n'avez jamais pu lui rendre la pareille? — dit le garçon du bar voyant que personne ne ramassait le défi.

— Je ne l'ai jamais revu depuis ce jour-là, — répondit le patron d'un air de regret.

— Et si vous l'aviez revu?

Smith fit une pause et but un coup.

— Vous pouvez parier que je le racolerais et le mettrais à bord d'un bateau, même s'il était le roi d'Angleterre.

L'un des hommes qui avait posé le *San-Francisco Chronicle* afin d'écouter l'histoire, reprit le journal.

— Nom d'un nom ! — dit-il essoufflé de surprise, — en voilà une sacrée coïncidence ! Voici un télégramme d'Esquimault disant que le vaisseau-amiral *Triumphant*, amiral Sir Richard Dunn, K. C. B., arrive à San-Francisco.

— Saint Moïse ! laissez-moi voir ça ! — dit Shanghai Smith.

Il lut, et un sourire céleste éclaira sa physionomie ; il avait l'air presque bon, tant il était heureux.

— Tom, — dit-il à l'homme du bar, — versez une tournée pour tout le monde. C'est bien mon homme, pas d'erreur; et en plus de cela, un amiral ! Saint Matelot ! quelle veine !

Il sortit dans la rue, marcha de long en large en se frottant les mains, tandis que les hommes à l'intérieur vidaient leurs verres en regardant le patron au travers des carreaux sales.

— Saint Mackinau ! — dit Billy qui venait de Michigan, — je ne crois pas avoir vu Mr Smith si satisfait depuis la nuit où il embarqua un équipage sur le *Harvester*, le fit déserter et le transféra sur le *Silas K. Jones*.

— Il se figure avoir trouvé le filon, — dit un marin. — Vous pouvez me croire, les copains, je ne voudrais pas être dans la peau de cet amiral pour tout ce que vaut la Californie. Ce sacré amiral, K. C. B., etc., il va passer un mauvais quart d'heure !

Il secoua la tête en songeant au sort mélancolique d'un amiral anglais.

— Mon œil ! — dit un autre, — on ne peut pas toucher des gens comme cet amiral-là. Si c'était un lieutenant, ou même un capitaine, je ne dis pas que Mr Smith ne pourrait pas faire quelque chose. Mais un amiral !

— Écoutez-moi, — dit l'autre, — j'aimerais mieux être un bleu, m'engager comme marin à Billy Yates, sur le *Wanderer* que d'être dans les souliers de l'amiral. Tom, qu'en dites-vous?

Tom avala une gorgée, et songea.

— Eh bien, — dit-il, après une longue pause, — je crois que ce ne sera pas tout du gâteau, d'être amiral, si le patron vaut la moitié de ce qu'il était dans le temps. C'est évident, il a un certain respect pour cet amiral, et quand Mr Smith a été refait par quelqu'un qu'il respecte, il n'oublie jamais. Quoi ! vous le savez bien vous-mêmes, que si l'un de vous le refaisait, il vous pardonnerait aussitôt après vous avoir enlevé à coup de pied tout ce qui était en vous.

Cette preuve manifeste que Mr Smith n'avait pour eux aucun respect, tout en étant bienveillant, fut écoutée sans un murmure ; et comme le patron ne rentrait pas, la conversation roula dans un chenal plus étroit et plus personnel : on causa des choses merveilleuses qui s'étaient passées à bord du dernier bateau.

Pendant ce temps, le *H. M. S. Triumphant*, connu familièrement dans toutes les stations de la côte du Pacifique sous le nom de *Nonpareil*, deux ponts et pas de cale, amenait à San-Francisco, vers son destin, le vice-amiral Sir Richard Dunn, K. C. B.

— Pareille veine a-t-elle jamais existé? — murmurait Shanghai Smith. — Penser qu'il est arrivé de lui-même à ma portée ! Je parie lourd qu'il m'a complètement oublié : je lui rafraîchirai la mémoire avec du sable dans un petit sac ! Je le ferai. Saint Matelot ! y a-t-il jamais eu pareille veine !

Le lendemain matin, *H. M. S. Triumphant* était à l'ancre, en face de Saucelito, dans la baie de San-Francisco, et satisfait d'y être. A cette époque, en effet, la flotte anglaise n'était pas comme Cocker l'aurait voulue. Ce bâtiment faisait eau quelque peu, et roulait beaucoup ; il se moquait de son gouvernail, sauf quand l'officier de quart pariait son argent et sa réputation qu'il irait à bâbord, alors que selon les règles existantes il aurait dû aller à tribord. Mais bien que ce fût un bateau qui faisait eau, qui avait la douce manie de vouloir écoper le Pacifique à sec ; bien que ses farces eussent découragé

le chef des constructions navales, si celui-ci l'avait vu à l'œuvre, le *Triumphant* composait la moitié de toute l'escadre du Pacifique. L'autre moitié était en cale sèche, à Esquimault, attendant d'être terminée. Le *Chronicle* n'avait pas menti en disant que Dicky Dunn était l'amiral.

Si les reporters de ce journal avaient connu Dicky comme ses hommes le connaissaient, ils en auraient écrit une colonne entière sur le caractère de l'amiral et sur son portrait.

— C'est un loup de mer tout craché, c'est certain, — avait dit l'équipage du *Triumphant* en le recevant à son bord à Esquimault ; — et il a l'air d'être une noix dure à casser.

Certes, il l'était. Quoique sa taille fût de cinq pieds neuf pouces, il paraissait deux pouces de moins, car il était large comme une porte et râblé comme *fore bitts*. Son teint était de la couleur d'un soleil se couchant dans le brouillard, avant le beau temps ; la peau de ses mains était luisante et écailleuse comme celle d'un lézard ; il avait les dents blanches et les yeux perçants. Il pouvait beugler comme une sirène, et chanter comme un ange, disait l'équipage. Dicky n'avait son pareil sur aucune des mers du globe. La seule chose était qu'il ressemblait tellement au marin classique et au boucanier, que tout le monde le prenait pour un simple Warrant officier quand il ne portait pas ses galons.

A l'insu de l'amiral, l'un des premiers hommes qui le saluèrent lorsqu'il débarqua au bas de Market Street, fut celui qu'il avait si bien rossé quinze ans auparavant à Melbourne.

— Oh, c'est bien le même, — dit Smith à l'un de ses principaux acolytes, l'un des pires individus de la Californie. — Il n'a pas changé, il a le même âge que quand il m'a fait mon affaire. Est-ce que l'animal serait immortel? Regardez-le bien, le reconnaîtrez-vous n'importe où?

— Cela ne fait jamais mon compte, d'oublier les gens, — dit l'acolyte.

Il lui fallait, en effet, se rappeler ceux qui avaient un compte à régler avec lui.

— Alors, n'oubliez pas celui-ci, — dit Smith. — Voyons, me croyez-vous un patron plein de considération?

— Oh, bien ! — dit l'acolyte peu aimable.

— Billy, il va falloir que vous fassiez de l'ouvrage pour moi.

— Quoi?

— Je vais embarquer cet amiral comme matelot sur le plus sale bateau prêt à partir du port, — répondit Smith.

Billy sourcilla.

— Sir, c'est le pénitencier !

— Ce serait un lynchage que je m'en ficherais, — dit Smith. Donnez un coup de main, ou filez. Cette affaire me regarde. Eh bien?

Billy voyant qu'il serait second violon, décida de donner un coup de main.

« Si on nous pince, se dit-il à lui-même, j'avoue. Il se figure être un patron plein d'attentions, il en a un toupet, Shanghai Smith ! »

— Quel est à votre avis le plus mauvais bateau qui soit dans le port en ce moment? — demanda Smith, après avoir savouré pendant quelques minutes sa vengeance pleine de malice.

— Le *Harvester* ne sera pas ici avant un mois.

Smith parut mélancolique.

— C'est vrai ; c'est diablement dommage. Sant aurait juste fait l'affaire de ce Dunn.

Ce Sant était un célèbre capitaine de bateau, une des pires canailles non encore pendues ; et le fait que lui et Smith étaient de grands ennemis, n'avait jamais empêché Shanghai de reconnaître les mérites exceptionnels de la brutalité du capitaine.

— Il y a le *Cyrus G. Hake.*

Smith secoua la tête avec mépris.

— Croyez-vous que je veuille loger cet amiral au Palace-Hôtel? Quoi! Johnson n'a pas sérieusement maltraité un homme pendant les deux derniers voyages.

— Oh, je crois qu'il allait s'y remettre vite, — dit Bill, — mais il y a le *Président,* on dit que son capitaine est une sainte terreur.

— Je me fiche des on dit, — répliqua Smith bien décidé. — Ce qu'il me faut, c'est un homme que vous et moi connaissions bien; un type qui maniera ce Dicky Dunn dès le début.

Voyons, qu'y a-t-il dans le port en fait d'individu qui pourrait me flanquer une roulée?

— Bien, j'ai toujours dit, comme vous le savez, que Simpson, du *California*, est de votre force.

Le visage de Smith s'adoucit.

— Bon, oui, peut-être.

En toute autre circonstance, il n'aurait jamais admis pareille chose.

— Et la *California* lève l'ancre dans trois jours.

— Ça va, — dit Smith. — Simpson est un type à souhait, dur comme pas un ; le vieux Blaker aussi. Bill, la *California* fera l'affaire. Mais c'est bien dommage que le *Harvester* ne soit pas ici. Jamais je n'ai eu telle déveine ; enfin, il faut se contenter de ce qui s'en rapproche le plus.

— Mais comment allez-vous racoler l'amiral?

— Laissez-moi faire, — dit le patron. — J'ai une riche idée pour l'amorcer, si seulement il est la moitié de ce qu'il était.

Le jour suivant, Smith trouva l'occasion de rencontrer deux hommes de l'équipage du *Triumphant*, il les attira chez lui pour prendre un verre.

— Va-t-on droguer ces idiots-là, et les mettre de côté? — demanda l'homme derrière le comptoir.

— Mais non, — dit Smith, — remplissez-les de bonne liqueur, à mes frais.

Le « barman » savait à peine où on pouvait trouver dans l'établissement de la liqueur bonne et honnête ; mais il versa aux deux marins le poison le plus lent qu'il put découvrir ; et ceux-ci furent vite gais.

— Est-ce que l'amiral est toujours aussi calé, avec ses poings, qu'il l'était? — demanda Smith.

— Pour sûr ! — dit le premier.

— Oh! non, — dit le second, — il est fatigué. Il dit qu'il ne peut trouver personne pour le battre ; il ne l'a jamais trouvé.

— Oh ! c'est de cela qu'il se plaint, — dit Smith, — et il est aussi fort qu'il l'était?

— Je lui ai entendu dire l'autre jour au lieutenant qu'il se croyait plus solide qu'il ne l'était il y a vingt ans ; et je

le crois. Solide? Mon vieux, je crois que s'il rencontrait un réverbère sur son chemin il le descendrait.

Cela suffisait à Smith ; il savait que l'amiral serait toujours prêt à se battre. Provoquer un homme pareil serait chose facile. Après avoir mis les deux marins dehors, il appela son acolyte.

— Avez-vous trouvé ce que je vous ai demandé?

— Oui, — répondit Bill, — en général il descend à terre, et s'en retourne à onze heures.

— Est-il seul?

— D'ordinaire, il y a un jeune officier avec lui, je crois qu'on appelle ça un enseigne ; comme qui dirait un jeune associé. Jusqu'ici, c'est le seul qu'on ait vu avec lui. Quant à la *California*, elle fait voile après-demain, sans faute, de bonne heure.

— C'est pour le mieux, — dit Smith. — Après toutes ces années d'attente, je ne puis pas perdre un moment. Mr l'amiral, attention ! je suis à vous.

Ce soir-là, l'affaire commença.

Mr Smith attendait l'amiral Sir Richard Dunn, K. C. B., etc., etc., de dix heures à onze heures et demie; et il était le seul à ne pas souhaiter que la victime arrivât avec beaucoup d'amis.

« C'est le pénitencier », avait dit Bill. Pourtant, quand l'heure vint, ses instincts naturels reprirent le dessus. L'amiral arriva enfin, il était environ minuit moins le quart, et le bord de l'eau était étrangement tranquille

Les deux policemen à l'entrée des Ferries, soit par un heureux hasard, soit par un arrangement plus heureux encore, étaient en train de boire chez Johnson, en face. L'amiral n'était accompagné que de son enseigne.

— C'est lui, — dit Smith, — je reconnaîtrais le type n'importe où. Maintenant restons ensemble, et chantons.

Il commença à entonner *Down, on the Swannee River*, et s'avança avec Bill et ses deux compagnons à la rencontre de l'amiral. Ils feignirent d'être ivres : pour trois d'entre eux, en tout cas, il n'y eut guère de feinte. Mais Smith n'avait pas l'intention d'être le premier à se mettre à portée de l'amiral ; lorsqu'il fut assez près, il poussa le plus jeune dans ses

bras. L'amiral fit un saut en arrière, et donna au malheureux un « round arm blow » qui lui décrocha presque la mâchoire. Le moment après, tous étaient par terre, car Bill avait assommé l'amiral avec un sac de sable, à l'instant où le lieutenant le descendait. Sir Richard, en tombant, attrapa Smith par la cheville, le patron de la pension saisit le lieutenant par sa veste et l'entraîna dans sa chute. Le hasard fit que le jeune homme heurta de la tête celle de l'amiral avec tant de force que tous deux perdirent connaissance.

— Nous faut-il le jeune aussi? — demanda Bill en se relevant et en brandissant sauvagement son sac de sable.

Et Smith, pour une fois, perdit son sang-froid

— Laissez le pourceau tranquille, et prenez-moi l'amiral, — dit-il.

C'est à peine s'ils purent emporter Sir Richard sans attirer plus l'attention que ne le feraient quatre hommes à moitié ivres ramenant un copain qui ne pouvait plus marcher.

Ils parvinrent à le déposer dans la maison de la « Côte de Barbarie ». Dès qu'il fit mine de revenir à lui, on lui donna vite une dose et on lui enleva ses vêtements. Tandis qu'il dormait du sommeil procuré par la drogue, on lui mit un complet de grosse serge bleue, et il devint Tom Deane, simple marin.

— On dit qu'il est ce qu'il y a de plus rude, de plus solide et de plus dur au monde, on va voir comment il va tourner à bord de la *California*. Je crois qu'il est un de ceux qui prétendent que les marins ont la vie gaie ; c'est mon idée que le capitaine de la *California* va le guérir de cela.

A quatre heures du matin, Tom Deane, qui d'après l'opinion de ses nouveaux compagnons avait l'air d'un type solide et pouvant hisser son propre poids, était couché, profondément endormi dans une couchette du gaillard d'avant de la *California* qui se faisait remorquer au travers du « Golden Gate ». A l'hôpital, le lieutenant demandait ce qu'était devenu l'amiral, et personne n'en savait plus que lui. C'est ce qu'il dit aux reporters du *Chronicle* et du *Morning Call* ; et la disparition d'un amiral anglais fut annoncée en grosses lettres, tandis que les fils télégraphiques et les câbles le répétaient en Angleterre et dans le monde entier. Pendant ce temps, la police de San-Francisco cernait toutes les canailles

des quais, espérant obtenir quelque renseignement de l'un ou de l'autre.

— Que vous ai-je dit? — demanda Bill fort alarmé, en voyant de ses amis escortés à la prison.

— Est-ce que ça vous fait flancher? — demanda Smith furieux. — Si je savais que c'est ça, je vous tuerais. Dénoncez-moi, et à ma sortie, je vous poursuivrai trois fois autour du monde, mon fiston, et je vous poignarderai.

Et Bill, malgré sa réputation d'homme terrible, ne put regarder Smith dans les yeux.

— En tous cas, je n'en suis pas, — dit-il en jurant.

Mais certainement, Tom Deane, marin, en était et passait un joli quart d'heure.

Quand l'amiral s'éveilla, ce qu'il fit après avoir été secoué pendant une demi-heure par trois hommes de l'équipage de la *California* qui voulaient savoir où il avait mis la bouteille de rhum, il était encore abruti par la drogue qu'on lui avait administrée à terre. Il resta tranquillement couché et dit :

— Envoyez-moi Mr Selwyn.

Mais Selwyn, son lieutenant, à ce moment même était le centre d'intérêt de maints reporters.

— Envoyez le diable ! Réveillez-vous, vieux fiston et levez-vous, — dit un de ses nouveaux compagnons.

Et l'amiral se redressa et s'accouda.

— Où suis-je?

— A bord de la *California*, et pas d'erreur.

— Je rêve, — dit l'amiral, — je rêve, c'est sûr.

Il y avait dans le ton de sa voix quelque chose qui éveilla la curiosité des autres.

— Non, vous ne rêvez pas, pas fort ! — dit l'homme qui le premier avait parlé, — et même si c'était vrai, je parie que Simpson vous réveillerait. Allez, réveillez-vous avant qu'il ne revienne ; il était ici il y a une heure, réclamant la trompette du jugement dernier pour vous réveiller. Allez, Deane !

— Mon nom est Dunn, — dit l'amiral en fronçant les sourcils.

— Le diable en douterait, — dit son ami. — Mais qui est-ce qui vous a fait le coup? Est-ce Shanghai Smith?

L'amiral se mit soudain sur son séant, et, en prenant cette

position, se cogna violemment la tête contre le pont. Cela le réveilla complètement, juste à temps pour recevoir Mr Simpson, le second de la *California*, qui arrivait comme un cyclone pour demander des nouvelles de sa santé.

— Croyez-vous que vous étiez mort en arrivant à bord? — demanda Mr Simpson, — parce que dans ce cas, je vais vous détromper.

En parlant ainsi, il flanqua l'amiral en bas de sa couchette, et le traîna par le col sur le pont. Mr Simpson était un tyran jusqu'au bout des ongles, et sur mer, il n'avait jamais trouvé son maître. D'autre part, le vice-amiral Sir Richard Dunn, K. C. B., n'avait jamais baissé pavillon devant personne. Cela le surprit, comme cela aurait surpris son équipage de le voir accepter ce traitement presque humblement. Mais personne ne sait ce qu'il ferait si le ciel tombait ; et, pour l'amiral, le monde tout entier semblait être un mauvais rêve ridicule. Il se releva après cette posture sans dignité et regarda le second.

— Qui êtes-vous? — dit-il.

Mr Simpson en resta la bouche bée.

— Qui je suis? Oh ! qui je suis? Eh bien, je vous obligerai en vous disant que je suis le second de ce bateau, et que vous êtes mon chien.

Mais le « chien » secoua la tête.

— Rien de tout ça, — dit-il titubant encore sous l'effet du narcotique. — Je suis un amiral anglais, et mon nom est Sir Richard Dunn. Où est mon bateau?

A bord de la *California* il n'y avait qu'une manière de traiter les répliques ou l'insubordination ; et lorsqu'un homme avait été battu en gelée, il retrouvait rarement assez de force de volonté pour demander pourquoi il avait été battu. Mais ça, c'était du nouveau.

— Oh ! vous êtes un amiral? — dit Simpson.

— Naturellement, — dit Sir Richard, et une soudaine bouffée de rage chassa tout ce qui lui restait de narcotique en lui. — Quoi ! que voulez-vous dire en mettant vos sales pattes sur moi? Où est votre capitaine? Je vous casserai en deux si vous me regardez encore une fois.

C'est un fait remarquable que ce qui est absolument inat-

tendu ébranle parfois le courage du plus fort ; il est possible que même un tigre tournât les talons devant un agneau le chargeant la gueule ouverte... Mr Simpson aurait attaqué un boxeur de profession, même en sachant à qui il avait affaire ; mais il fut intimidé par cet homme semblable à ceux sur lesquels il avait l'habitude de nettoyer ses chaussures, lui faisant face, lui parlant un langage totalement différent, et avec un air d'autorité plus étrange encore. Il s'arrêta la bouche ouverte, tandis que l'amiral allait tranquillement à l'arrière et montait l'escalier de la poupe.

Là, il se trouva face à face avec le capitaine qui, comme le second, avait été la terreur des mers : il avait tout juste échappé à une condamnation pour meurtre, et cela l'avait en partie réformé. Il était devenu religieux, et en général disparaissait sous le pont quand Simpson ou le deuxième mécanicien étaient à rosser un homme jusqu'à l'obéissance ou l'oubli.

— Qu'est-ce que cela? — demanda le capitaine Blaker, doucement, mais l'œil sauvage. — Mr Simpson, comment permettez-vous qu'on ignore votre autorité en même temps que la mienne?

— Sir... — dit Mr Simpson.

Alors l'amiral se tourna vers lui.

— Tenez votre langue infernale, — hurla-t-il. — Et vous, Sir, si vous êtes le capitaine de ce bateau comme je le suppose, j'exige que vous mettiez le cap sur San-Francisco. Je suis un amiral anglais. Sir, mon nom est Sir Richard Dunn.

— Oh! vous êtes un amiral, et vous exigez!... — dit Blaker. — Eh bien, je vous admire. Vous avez l'air d'un amiral ; le bord de l'eau est plein de vos pareils. Prenez cela, Sir!

Et le vieil Adam qui était en Blaker se réveilla et frappa l'amiral avec tant de force que Dunn fit une culbute de la poupe et roula sur Simpson. Le second profita de l'occasion pour lui donner de violents coups de pied dans les côtes. Quand il fut fatigué, il parla de nouveau à l'amiral.

— Maintenant, espèce de lunatique, prenez cette pelote de corde, et allez m'examiner le gréement du grand mât ; et si vous ouvrez encore la bouche pour dire un mot, je vous tue.

Sans pouvoir y croire lui-même, Sir Richard Dunn grimpa et fit ce qu'on lui disait. Sa chute l'avait étourdi ainsi que la raclée qu'il venait de recevoir ; mais cela n'était rien en comparaison de cette transformation complète et subite qu'il subissait. Tout en examinant le gréement, il se demandait si vraiment il était amiral ; si oui, comment se trouvait-il sur la grand'vergue d'un bateau marchand? si non, pourquoi la surprise de se trouver là?

Il essaya de se rappeler son dernier jour comme amiral, et il avait l'idée confuse d'une soirée tardive à San-Francisco, durant laquelle il avait bu sa part. Il avait vaguement conscience d'avoir été mêlé à une querelle, et cela l'oppressait ; mais il ne pouvait rien se rappeler jusqu'à ce que ce second officier brutal l'eût jeté hors de sa couchette.

— Je dois être fou ! — dit l'amiral.

— Voyons ! remuez-vous, espèce de chat mort, — dit Mr Simpson, sinon je monte et je vous descends de la vergue, — d'un coup de botte. Vous entendez?

— Oui, Sir, — dit l'amiral, et tout en mettant *new mousing on the clip hootes of the mizzen top mast staysail trippin line block*, il murmura : — Je suppose qu'après tout, je n'ai jamais été amiral ; je n'ai pas l'air de savoir ce que je suis.

Et le plus « dur à cuire de tous les amiraux de l'Active » essuya une larme sur sa manche tout en écoutant la kyrielle de jurons que récitait avec un accent de l'Est l'éminent Mr Simpson.

— Il est fou ! — dit Simpson au deuxième mécanicien. — Il dit qu'il est amiral. J'ai eu l'apôtre Pierre à bord, et un cuisinier qui prétendait être saint Paul ; mais c'est la première fois que je trouve un amiral comme matelot.

— Est-ce qu'il en a l'air? — demanda Wiggins en riant.

— Il m'a l'air du spécimen le plus rébarbatif que j'aie jamais connu, — dit Simpson. — Mais vous auriez souri de voir comment le capitaine l'a flanqué en bas de la poupe. Et, pourtant, il y a chez lui quelque chose qui m'échappe ; je parie que c'est là où il est un peu touché, je parie aussi que je le guérirai ou le tuerai avant que nous n'arrivions à Sandy-Hook. Dites donc, vous, l'amiral ! descendez et attaquez-moi

le gréement de misaine, un peu vite, ou vous saurez pourquoi.

Et le Chevalier, Commandant de l'Ordre du Bain, descendit comme on le lui ordonnait, et, ayant regardé d'un œil inquiet Simpson et Wiggins qui ricanaient avec un mépris amusé et sauvage, il se hâta d'aller à l'avant.

— C'est un mauvais rêve, — dit-il, — je suis en train de rêver ! Nom d'un chien, peut-être suis-je mort?

Lorsqu'il eut passé le gréement en revue et eut fait son travail en vrai marin, Wiggins l'appela pour travailler sur le pont; il se trouva alors au milieu de ses nouveaux compagnons.

Ceux-ci savaient maintenant qu'il se prenait pour un amiral, et qu'il avait parlé à Simpson comme personne ne l'avait fait jusqu'alors. C'était autant à son crédit; mais du moment qu'il était fou, on ne pouvait que se moquer de lui. On se moqua donc de lui, et pendant le déjeuner, les choses commencèrent à se gâter.

— Alors, vous êtes amiral? — demanda Knight, le plus brutal du bord après Simpson et Wiggins.

L'amiral ne répondit pas ; il regarda Knight d'un œil morne et scrutateur

— Mêlez-vous de vos affaires, — dit-il, quand la question lui fut répétée.

Knight lui lança son quart de thé à la figure ; l'amiral reçut le compliment très calmement, se leva et sortit.

— Il fait eau tout de suite ! — dit Knight, — il n'a pas le culot d'une souris.

L'amiral alla à l'arrière et interviewa Mr Simpson.

— Puis-je avoir l'honneur de vous parler, Sir?

Simpson, quelque peu ébahi, dit qu'il pouvait avoir l'honneur.

— Eh bien, — dit Sir Richard Dunn, — j'ignore comment je suis arrivé ici ; mais j'y suis. Je veux bien mettre de côté l'idée que je suis amiral anglais, puisque je ne puis pas le prouver.

— Ah, ah ! — dit Simpson. — Je vous aurai bientôt suffisamment raisonnable, mon garçon.

L'amiral fit un signe de tête.

— Mais je désire avoir votre permission de cogner sur la

tête d'un homme qui s'appelle Knight. Cela a toujours été mon habitude, Sir, de permettre les combats à bord de mon bateau lorsque je les considérais nécessaires. Mais j'insistais toujours pour qu'on me demandât la permission. Ai-je la vôtre, Sir?

Simpson regarda l'amiral du haut en bas.

— Votre bateau, eh? Vous êtes encore toqué, je crois! Mais Knight peut vous tuer, mon homme.

— Sir, je veux bien qu'il essaye, — dit l'amiral. — Il vient de jeter un quart de thé sur moi, et je crois qu'une rossée lui ferait du bien et aiderait au maintien de la discipline dans le gaillard d'avant.

— Oh! vous croyez cela, — dit Simpson, — très bien, vous avez la permission de faire régner la paix.

— Je vous remercie, Sir, — dit l'amiral.

Il toucha sa casquette et alla à l'avant; il passa la tête dans le gaillard d'avant, et s'adressant à Knight :

— Sortez, espèce de brute, et laissez-moi vous cogner la tête. Mr Simpson a été assez bon pour vouloir bien fermer les yeux sur le manque de discipline que cela causera.

Et Knight, qui ne voulait pas rester en arrière, monta sur le pont, tandis que Simpson et Wiggins se tenaient un peu de côté pour voir le combat.

— Je voudrais parier pour l'amiral, — dit Wiggins.

— Je mets cinq dollars sur Knight, — dit Simpson qui se rappelait qu'un jour il avait trouvé très difficile de mettre Knight en purée.

— Accepté, — dit Wiggins.

Et en cinq minutes, le deuxième officier était plus riche de cinq dollars, tandis que Knight était transporté dans le gaillard par ses compagnons.

— Je ne sais pas quand je me suis plus amusé, — dit Simpson avec un soupir, — même si j'y ai perdu de l'argent. C'était vraiment bon tant que ça a duré. Avez-vous vu ce magnifique « uppercut », et ce « right hand cross counter » de la fin, il était superbe. Mais il va falloir que je parle au vainqueur; et tout de suite.

Et s'adressant à l'amiral comme le demandait l'occasion :

— Ne croyez pas, parce que vous l'avez rossé, que vous pouvez arborer au vent n'importe quel drapeau, quand je suis

aux environs! Vous avez fait ça bien et gentiment, je vous le passe. Mais pour la moindre effronterie de regard ou de parole, je vous massacre. Compris?

Et l'amiral dit :

— Oui, Sir.

Il mit la main à sa casquette, et s'en alla à l'avant pour rentrer dans son royaume. Knight, en effet, avait été maître incontesté pendant trois voyages, étant aussi le seul homme qui eût pu toucher une journée de paye sur la *California*. Le principe d'après lequel ce bateau naviguait était de rendre l'existence si mauvaise à l'équipage, que celui-ci désertait à New-York, au lieu de retourner à San-Francisco ; l'équipage nouveau réuni à New-York, faisait de même en entrant le « Golden Gate ».

— Si je comprends bien, — dit l'amiral debout au milieu du gaillard, — le monsieur que je viens d'avoir le plaisir d'envoyer dans le milieu de la semaine prochaine, était la brute en chef ici. Je veux désormais que l'on comprenne que s'il y a de l'ouvrage de brute à faire, je m'en charge !

Tous ces hommes, naguère esclaves du Knight déposé, s'empressèrent de faire leur paix avec le nouveau pouvoir ; ils rampèrent réellement devant l'amiral.

— Vous savez vous battre ! — dit l'un.

— Je l'avais deviné, dès que vous avez ouvert la bouche, — dit l'autre, — le ton de votre voix indiquait que vous saviez vous battre.

— Moi, je crois qu'il pourrait dégonfler Mr Simpson, — dit un troisième.

— Ce serait la meilleure des blagues, — dit un autre admirateur du pouvoir existant, — parce que Blaker enverrait Simpson ici, et donnerait du même coup sa place à l'amiral. Blaker a de la religion, mais c'est un vieux rat d'eau qui la connaît, et son idée, c'est que les meilleurs doivent être à l'arrière.

L'amiral ne répondit rien à tout cela ; mais il se souvint et profita de l'occasion pour arriver à la vérité. Il découvrit que sa connaissance de la mer et des mœurs marines était loin d'être parfaite. Il apprit chaque jour du nouveau ; Knight ne fut pas le dernier à le renseigner, et il montra

qu'il n'était pas mauvais bougre après tout, une fois qu'il avait trouvé son maître.

— Est-ce vrai, — demanda l'amiral — que le capitaine Blaker donnerait la position du premier officier à celui qui pourrait lui flanquer une volée?

— C'était la coutume, dans l'Océan de l'Ouest, — dit Knight, — et c'est là où Blaker a vécu. C'est un vrai sportsman, quoiqu'il soit religieux. Oui, je parierais que c'est ainsi.

Tout à coup, se tournant vers l'amiral :

— Dites donc, vous ne pensez pas à essayer Simpson?

— Si ce que vous dites est vrai, j'y songerais, — dit l'amiral, — cela ne me va pas d'être ici.

— Dites, partner, qu'est-ce que cette blague que vous êtes amiral? Qui est-ce qui vous a mis cela en tête?

Et Sir Richard Dunn se mit à rire. Au fur et à mesure qu'il se sentait plus solide sur ses jambes, et se voyait aussi capable dans son nouvel entourage qu'il l'était dans l'autre, il reprit courage et la maîtrise de soi-même.

« Après tout, ce sera une sacrée bonne blague, quand ce sera fini, pensa-t-il, et je ne vois pas pourquoi je ne quitterais pas ce bateau comme premier officier. Ça en fera une réclame ! »

Il savait ce que cela signifiait.

— Dites donc, Knight, — dit-il tout haut, — je suis amiral ; je ne puis le prouver, mais mon bateau était le *Triumphant*. Je ne veux pas vous faire avaler ça de force, mais si vous me dites que vous me croyez, je vous serai bien obligé.

Knight tendit la main :

— Je le crois, fiston, — dit-il, — car, je l'avoue librement, il y a en vous quelque chose de différent de nous, une manière de parler et dans l'œil un regard qu'on ne voit pas dans les gaillards où j'ai navigué. Mentir? Comment pouviez-vous mentir si aisément, étant ivre, quand Simpson vous a sorti de votre couchette? Non, je crois que vous dites la vérité.

Et Sir Richard Dunn, K. C. B., serra la main de Charles Knight, matelot.

— Je n'oublierai pas cela, — dit-il, la voix rauque.

Il se sentait comme Mahomet avec son premier disciple.

— Et maintenant, entre nous, — dit l'amiral, — je vous

dirai que j'ai l'intention de prendre la place de Simpson avant que nous ne soyons en vue du cap Horn.

— Bien parlé ! — dit Knight. — Oh ! il m'a flanqué des coups de pied que c'en était cruel, la fois que lui et moi avons eu une querelle. Mon vieux, un conseil, n'ayez pas peur de lui en donner, si vous l'avez à terre, maintenez-le à terre. N'oubliez pas qu'il vous a aussi donné des coups de pied.

— Je n'oublierai pas, — dit Sir Richard ; — je n'oublie jamais.

Pourtant, il fit son devoir comme un homme ; quoique maintes choses fussent nouvelles pour lui, il se mit promptement à la besogne. Une de ses manies, même comme amiral, était le travail fignolé ; il avait peint l'échelle de poupe pour Blaker d'une manière qui attira l'attention de tous. Personne à bord ne pouvait l'égaler quand il s'agissait de travail de fantaisie ; et cela plut tellement à Simpson qu'ils n'échangèrent jamais une mauvaise parole jusqu'au sud du cap Horn. Alors, par hasard, le capitaine et le premier officier eurent une discussion qui se termina mal pour Simpson. La chance voulut que l'amiral fût à portée pour recevoir le trop plein de la colère de Simpson ; celui-ci lui lança sur le côté gauche de la tête un coup de poing qui lui fit voir des chandelles.

— Ne restez pas ici à écouter ce qui ne vous regarde pas, sacré chien feignant, — dit-il.

Et quand l'amiral se releva du pont, Simpson s'élança sur lui ; l'amiral l'esquiva et grimpa l'échelle de la poupe. Il enleva sa casquette devant le capitaine, tandis que Simpson écumait sur le pont, l'appelant en vain. A tout autre moment, Blaker aurait sauté sur le marin qui aurait violé la poupe en essayant de se soustraire à une volée ; mais maintenant, il sentait qu'il embêterait volontiers Simpson.

— Eh bien, que voulez-vous? — cria-t-il.

L'amiral fit un salut vraiment élégant.

— Eh bien, Sir, je voudrais savoir si les coutumes du Pacifique font loi ici. On m'a dit que si je puis descendre votre premier officier, j'obtiendrai sa place. Ils disent à l'avant que c'est votre règle : si c'est ainsi, Sir, je voudrais avoir la per-

mission d'envoyer Mr Simpson à l'avant, et de prendre sa place.

Il y avait quelque chose de si franc et si ingénu dans l'amiral que le capitaine Blaker, pour la première fois, se mit à éclater de rire. Il alla au haut de l'échelle de poupe et s'adressant au premier officier :

— Vous entendez, Mr Simpson ? — demanda-t-il avec un sourire.

— Envoyez-le-moi, Sir, — dit Simpson.

— Êtes-vous sûr de pouvoir le rosser?

Simpson grinça des dents et écuma.

— Flanquez-le en bas de la poupe, Sir.

L'amiral dit sérieusement :

— Je suis navigateur de première classe, Sir, est-ce un marché?

Et Blaker qui n'avait jamais aimé Simpson rit aux larmes.

— Êtes-vous prêt à tout mettre dans vos capacités pugilistiques, Mr Simpson?

Et quand Simpson dit : « Oui », entre ses dents, l'amiral sauta sur le pont. Selon les précédents, ce combat aurait dû être long et difficile, avec des fortunes variées. Mais l'amiral ne considérait jamais les précédents et, dans l'espace de dix secondes, Mr Simpson était couché complètement insensible sous le mât de rechange. Rencontrer le poing droit de l'amiral, c'était échapper à la mort de l'épaisseur d'un cheveu.

C. Simpson, simple matelot (anciennement Mr Simpson, premier officier), mit deux heures un quart à reprendre connaissance.

— Moi qui croyais qu'il savait se battre ! — dit le capitaine dégoûté. — Venez ici, Mr Chose : vous êtes mon homme. Vous n'avez pas besoin de vous occuper de l'autre officier, car Simpson peut le descendre facilement. Tout ce que je vous demande, c'est de bien mener l'équipage. Je me fiche pas mal de savoir si vous êtes ou non amiral, vous êtes en tous cas l'homme qu'il me faut. Je parie que Simpson croit avoir rencontré un cyclone !

Et Blaker se frotta les mains : ainsi que Simpson, pendant la rencontre de Knight et de l'amiral, il ne savait pas quand il s'était plus amusé. Il marqua cette occasion en descendant

dans sa cabine et en buvant beaucoup trop, ce qui était son habitude.

L'amiral promu, prit le commandement du pont.

— La valeur reprend ses droits chaque fois, — dit Sir Richard Dunn, — je n'ai pas eu mon avancement dans le service pour rien. Embarquez-moi où vous voulez, je monterai au premier rang. Si je ne mène pas ce sabot à New-York en tant que maître et capitaine, je mourrai en essayant.

Il était redevenu lui-même et commençait à jouir de la vie. L'autorité qu'il avait naturellement et celle qu'il avait acquise s'épanouirent magnifiquement lorsqu'il prit possession de son nouveau poste.

Wiggins accepta la situation sans murmurer : Simpson lui-même ne montra point de rancune ; celui qui avait pris sa place, non seulement ne lui en voulait pas, mais lui donna la place du bos'un qu'il avait assommé contre un billard. Quoiqu'il fît travailler les hommes et tirât d'eux tout ce qu'on en pouvait obtenir, tous étaient bien disposés envers lui.

— Je vous dis que c'est certainement un amiral, — répétaient-ils.

— Je l'avoue, il en a toutes les manières, — dit Bill qui avait servi sur un bateau de guerre. — J'ai parlé à un amiral, une fois, ou du moins, c'est lui qui m'a parlé.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit? — demandèrent les hommes de son quart.

— Il a dit, — ajouta Bill avec orgueil : — « Fils de chien louche, si vous ne vous remuez pas, je vous casse votre vilaine tête. » Et vous pariez, je me suis remué. Oui, il a toutes les façons de certains amiraux.

— Amiral ou non, dirent les autres, les choses vont mieux que quand vous étiez premier officier, Simpson.

Simpson grogna.

— Et il peut tirer de nous plus de travail que vous n'avez pu le faire, Simpson, avec vos taloches.

— Il est probable que je taperai sur quelques-uns d'entre vous avant longtemps, — dit Simpson.

Et comme il était le maître du gaillard, les autres se turent.

Il n'y eut rien de bien saillant jusqu'à ce qu'ils fussent à l'est du Horn, et se dirigeant vers le Nord. Alors Blaker fut

pris de religion (ou ce qu'il appelait religion) et de rhum par doses égales et non mélangées.

— Je suis un misérable pécheur, — dit-il à l'amiral, — mais malgré cela, je remplis mon devoir envers les hommes.

Il les appela à l'arrière, et pendant deux heures leur prêcha; et quand un homme bâillait, il le couchait d'un coup de cabillot bien dirigé. Le lendemain, alors que la brise fraîchissait et qu'on prenait des ris, il fit descendre les hommes qui étaient dans la mâture, sous le prétexte que l'état de leur âme était plus important que le travail qu'ils faisaient.

— Venez sur le pont, misérables pécheurs, — dit Blaker au travers d'un mégaphone. Sa voix s'élevait triomphante au-dessus du bruit de la tempête. — Venez et écoutez. Quoique je sois un misérable pécheur, moi aussi, il y a au moins de l'espoir pour moi : pour vous, il n'y en a aucun, à moins que vous ne changiez votre vie en suivant les conseils que je vais vous donner.

Malgré son mégaphone, c'est à peine s'il pouvait se faire entendre au milieu du grondement de la tempête et du claquement assourdissant des voiles dans les cordages.

— Ne croyez-vous pas, Sir, qu'ils feraient mieux d'amener les voiles avant que vous ne leur parliez? — dit l'amiral.

— Non, je ne le crois pas, — dit Blaker, — pas beaucoup. Si l'un d'eux tombait par-dessus bord, j'en serais responsable devant le Trône : ne l'oubliez pas.

— Sacré nom ! il est fou, — dit Sir Richard, — fou comme un lièvre au mois de mars. Le bâtiment va perdre ses mâts d'un instant à l'autre.

Se penchant par-dessus le bord de la poupe, il appela Wiggins.

— Mr Wiggins, un mot, s'il vous plaît.

Wiggins approcha, tandis que Blaker récitait son texte au travers du mégaphone.

— Mr Wiggins, voulez-vous me seconder si je le descends, et prends le commandement.

— Je suis avec vous ; mais gare à son revolver, — dit Wiggins, — lorsqu'il est très soûl, il tire.

Le revolver à six coups de Mr Blaker n'était pas ce qui faisait hésiter l'amiral. Saisir le commandement en mer, même

des mains d'un fou, était chose risquée et pouvait mener un homme en prison, fût-il un amiral racolé.

— Mr Wiggins, mon avis est que Simpson n'est pas un mauvais homme ; je le remettrai à son poste à l'arrière.

Et Wiggins ne fit pas d'objection quand l'amiral appela Simpson.

— Mr Simpson, — dit le premier officier, — cette plaisanterie devient trop forte. Que dites-vous de revenir à votre poste si j'arrête ce pécheur toqué et prends le commandement?

Simpson avait assez du gaillard, et comme il admirait beaucoup l'amiral il était prêt à reprendre son ancien grade.

— Je suis avec vous, Sir ; dans un quart d'heure, le bateau n'aura plus de mâts.

Pendant ce temps-là, Blaker aboyait l'Écriture au vent ; il aboyait encore mais ce ne fut plus de l'Écriture, quand Simpson et Wiggins le portèrent en bas, après cinq minutes d'une lutte durant laquelle le capitaine déposé montra ses anciennes qualités de « Terreur du Pacifique ». Tandis qu'ils s'éloignaient, l'amiral promu maintenant capitaine d'un bateau qui faisait la route du Horn, ramassa le mégaphone abîmé, et essuya le sang de son visage.

— Tous en haut ! et amarrez-moi ces voiles, — hurla-t-il, — et un peu leste.

Et ils furent lestes. Dick Dunn n'avait jamais eu besoin d'un mégaphone quel que fût le vent qui soufflât. Quand tout fut en ordre, et que la *California* fila régulièrement et à bonne vitesse vers le Nord, il se sentit redevenu un homme.

Il se tourna vers Simpson et Wiggins avec un sourire heureux.

— Maintenant que nous sommes à notre aise et que ça marche comme ça devrait marcher, Mr Simpson, distribuez une ration de rhum aux hommes. Et Mr Blaker, comment va-t-il?

— Eh bien, — dit Simpson gaîment, — lorsque nous l'avons quitté, il n'était ni résigné, ni religieusement disposé.

Mais si Blaker n'était pas heureux, l'amiral l'était.

— Vous voyez maintenant que je disais vrai, — déclara-t-il au dîner ce soir-là, — si je n'avais pas été amiral, et homme à arriver à mon but, comment aurais-je pu embarquer

sur ce bateau comme matelot et devenir capitaine six semaines après? Je crois bien, Mr Simpson, que vous n'avez jamais vu chose pareille !

Simpson avoua qu'il n'avait jamais vu cela.

— Est-ce Shanghai Smith, croyez-vous, qui vous a mis à bord? — demanda-t-il.

L'amiral avait entendu parler de Shanghai Smith dans le gaillard d'avant.

— Je me renseignerai au retour, — dit-il, — et si c'est le cas, je ne dérangerai pas la justice : jamais je n'ai permis à un homme de me toucher sans être plus que quitte avec lui.

— C'est vrai, — dit Simpson, d'un ton sec, mais sincère.

— Mais je ne suis pas rancunier ; Mr Simpson, à votre santé. Ce genre de navigation après tout a fait de bons marins ; mais vous êtes un peu trop brutal.

Simpson expliqua qu'ils étaient forcés de l'être.

— Quand c'est le programme de l'armateur qu'un homme fasse le travail de trois, il lui faut trouver des gens qui les forcent à faire ce travail. Et, quand les armateurs ont une vilaine renommée, il faut des hommes comme Shanghai Smith pour trouver des équipages. Si vous pouviez retourner à San-Francisco et taper sur un armateur, quelques-uns de nous vous seraient très obligés, Sir.

— Quand je serai de retour, Mr Simpson, ce sera une histoire remarquable à leur raconter. Je me sens encore comme dans un rêve. Voulez-vous bien aller dire à Mr Blaker que s'il continue à donner des coups de pied dans cette porte, je le ferai arroser à la lance?

Pendant que Simpson portait le message à Blaker, l'amiral posa les pieds sur la table et se mit à songer.

— Je me rappellerai Shanghai Smith, et lui réglerai son compte en entier... Steward! Je voudrais un grog.

Et il but à l'avenir de l'amiral Sir Richard Dunn, capitaine de la *California*.

LE RÈGLEMENT DE COMPTES AVEC SHANGHAI SMITH

Il est aisé de comprendre qu'il y eut plus que de l'émoi dans le monde de la navigation à San-Francisco, aussi bien que dans les pensions pour matelots, lorsqu'un télégramme de New-York arriva ainsi conçu :

« L'amiral disparu. — L'amiral Sir Richard Dunn dont la disparition, il y a trois mois, causa une telle sensation, est arrivé à New-York, commandant le bateau *California*. Il paraît qu'il avait été attaqué, drogué et mis à bord de ce bâtiment : après une série d'incidents émouvants durant la traversée, il prit finalement le commandement du bateau. L'amiral est en bonne santé. Il dit n'avoir aucune idée de l'auteur de l'outrage dont il a été la victime. »

Chez Shanghai Smith, l'homme du bar fut le premier à lire le télégramme ; il posa la main sur le comptoir et le franchit.

— Dites, Billy ! regardez ça !

Il secoua le garçon qui dormait sur un banc de bois.

— Bon ! Qu'est-ce qu'il y a maintenant? — grogna celui-ci.

— C'est l'enfer, et flambant ! — dit Tom. — Vous n'avez pas oublié l'amiral, par hasard?

Billy se réveilla soudain, comme s'il avait été surpris par un officier, endormi à son poste de vigie.

— Qui ? Est-ce que la *California* est de retour ?

— Vous pouvez parier qu'elle est de retour. — Et il éclata de rire. — Que croyez-vous qu'était l'amiral à bord?

— Aide-cuisinier?

— Non; capitaine, capitaine. Pensez-y ! Et il dit qu'il ne sait pas qui l'a attaqué et mis à bord.

Billy se leva.

— Donnez-moi le journal ! Vous êtes soûl.

Il lut le télégramme, les yeux lui sortant de la tête.

— Nom d'un chien ! C'est un numéro ! Dites, il faut que Smith sache cela.

Il alla à la chambre à coucher de Smith, engagea son patron à se mettre sur son séant et à écouter la nouvelle, après que Smith eut juré les yeux fermés, plus que la plupart des hommes de San-Francisco ne pourraient le faire tout éveillés.

— Je vous dis que c'est au sujet de l'amiral, — cria Billy, — Dunn, celui que vous avez mis à bord de la *California*.

Smith était bien éveillé maintenant ; il regarda Billy avec des yeux mauvais.

— Celui que j'ai mis à bord de la *California*? Répétez cela, je me lève et vous arrange. Sacrée tête à goudron! Si je vous entends chuchoter que j'avais la dernière phalange de mon petit doigt dans cette affaire, je vous tue.

Billy s'écarta du lit, terrifié; quoiqu'il eût l'air assez fort pour manger Shanghai Smith, il n'avait pas comme lui le diable au corps, ce qui avait fait de son patron ce qu'il était, la terreur de la « côte », celle des matelots, et une force politique dans ce quartier de la ville.

— Oh! très bien, Mr Smith; mais alors, qui a fait le coup?

— Comprenez bien que personne ne sait qui a fait le coup, espèce de chien, — dit Smith en allongeant la main vers ce qu'il appelait ses pantalons. — Mais si quelqu'un l'a fait, c'est vous, et ne l'oubliez pas. Je vous emploie pour faire l'ouvrage, et je veille à ce que vous le fassiez. Ne me mettez pas en colère ou vous galoperez dans la direction de la prison, demandant qu'on vous y mette à l'abri pendant dix ans.

Et Billy alla retrouver Tom.

Smith ne faisait qu'essayer de maintenir son courage ; ce n'était pas une fois, mais souvent qu'il avait regretté la manière dont il s'était vengé de l'homme qui lui avait administré une tournée.

— J'aurais mieux fait de l'assommer et de le laisser sur le quai, — dit Smith ; — Tom et Billy savent toute l'histoire, j'ai bien envie de les supprimer. Dans un endroit pareil, en qui peut-on avoir confiance?

Un des journaux du soir contenait toute l'histoire, et comme Smith était encore en ville, les acolytes et les autres s'en amusèrent énormément.

— Il s'est battu avec le capitaine, et a pris sa place ! — dit l'un. — Dites donc, le vieux Blaker était franc de jeu : c'était bien la règle à bord des bateaux de l'Ouest. Et Blaker devint toqué avec ses chants de psaumes, et l'amiral le mit sous les verrous. Vrai ! ça a dû être un pique-nique ! J'aurais donné

un mois de gages pour assister à la représentation. Mais qui donc a racolé un amiral?

Il avait baissé la voix.

— Qui cela pourrait-il être, si ce n'est Smith? — demanda le compagnon maussade du parleur. — C'est un démon, et un fameux : il racolerait son père pour un quart de dollar s'il avait soif. Il y a un mois, mon frère qui a embarqué sur le *Cyrus F. Brown* m'a dit que Shanghai en voulait à cet homme.

— A ce compte-là, je ne voudrais pas être à la place de Smith pour tout son argent : le gouvernement va se mêler de l'affaire !

C'est ce qui serait arrivé si l'amiral avait été un autre homme; mais l'amiral Sir Richard Dunn était un de ceux (ils deviennent rares maintenant) qui préfèrent se charger de leurs propres affaires. Il avait en plus le don de l'humour et se sentait très satisfait de lui-même.

— Celui qui m'a joué ce tour-là n'avait pas l'intention de me faire capitaine de la *California* — dit-il alors qu'il était dans le train qui le ramenait à l'Ouest. — Et quel qu'il soit, je lui ferai son compte. Le premier officier est à peu près certain que Shanghai Smith est l'homme; s'il en est ainsi...

L'équipage du *Triumphant*, très fier de son amiral, était devenu tellement enragé contre les racoleurs de la ville qu'on avait consigné le bateau.

— C'est très bien, — dit l'un, — mais ces Américains sont un peu trop malins, un de ces jours, eux et nous, nous ne serons plus copains. Mais que c'est bon de savoir que Dick, embarqué comme matelot, est revenu sur la passerelle.

Ils s'amusèrent fort de ce qu'il avait fait et de toutes les expériences qu'il avait eues durant son voyage.

Malgré tout, ils l'aimaient, et lorsqu'il accosta cinq jours après, leur sentiment de la discipline ne put les empêcher d'éclater en une tempête d'acclamations qui se répercutèrent au travers de la baie et qu'on entendit presque à Oaklands. Quelque endurci qu'était Dicky Dunn, il se hâta d'aller dans sa cabine ; pour la première fois de sa vie, il n'osait pas parler. Mais il reçut avec le plus grand calme les félicitations du capitaine et des officiers, entre autres du jeune Selwyn qui était avec lui au moment de l'enlèvement.

— Oui, cela a été une expérience pour moi, — dit-il, — je crois que cela ne m'a pas fait de mal. Je connais mieux maintenant les conditions qui existent dans la marine marchande.

— Que proposez-vous de faire, Sir Richard? — demanda Selwyn une heure plus tard, — les autorités et la police semblent fort anxieuses de faire tout leur possible.

L'amiral alluma un de ses cigares, et le trouva plus à son goût que le tabac de la *California*.

— J'ai mon idée, — dit-il d'un air entendu.

L'après-midi, il envoya Selwyn à terre avec une lettre très polie adressée au chef de la police de San-Francisco, disant que le vice-amiral Sir Richard Dunn serait très heureux de le voir à bord du *Triumphant*, tard dans la soirée, si cela lui convenait.

— En avant la musique ! — dit Mr Peter Cartwright; — je crois qu'il va me falloir affronter le feu. Je me demande s'il a une idée de celui qui a fait le coup? Il en sait plus que moi... à moins que ce ne soit Smith ou Sullivan.

Vu qu'il se faisait cinq mille dollars par an, et des petits extras, surtout grâce aux deux logeurs fameux qu'il venait de nommer, l'idée d'agir contre eux ne lui souriait pas. Néanmoins, cela valait mieux que d'aller à la rencontre d'un obstacle plus formidable encore. Il regarda en gémissant toute la correspondance qui s'était accumulée depuis la disparition de l'amiral.

— Le consul britannique veut me voir demain ! Ils m'auront s'ils ne peuvent avoir personne d'autre.

Il alla à bord du *Triumphant*, se sentant comme s'il avait déjà perdu sa place.

L'amiral le reçut courtoisement ; il était seul.

— Je vous ai fait chercher, Mr Cartwright, pour vous dire que je ne veux pas qu'on commence de poursuites au sujet de cette affaire.

Cartwright ouvrit la bouche et regarda l'amiral avec étonnement. Il crut alors comprendre. Sir Richard Dunn avait évidemment été, le soir de sa disparition, dans un endroit qu'il préférait ne pas divulguer.

— Je vois, — dit Cartwright, avec un sourire subtil.

— J'ai mes idées sur la justice telle qu'elle est dispensée

dans ce pays, Mr Cartwright; elle y est beaucoup moins forte que les boissons de la localité. Je désire votre aide sans me servir de la loi, et en administrant moi-même la justice. Avez-vous une idée au sujet de l'individu qui m'a mis à bord de la *California*?

— C'était sans doute un logeur, — dit Mr Cartwright.

— Naturellement.

— Peut-être est-ce Sullivan ou Sheeny, ou Williams ou Smith.

— Est-ce la canaille qu'on connaît ici sous le nom de Shanghai Smith?

Cartwright fit un signe de tête.

— L'équipage de la *California* l'a accusé du premier coup.

— Je ne sais pas si c'est nécessairement lui, — dit Cartwright songeur, — s'il a la plus mauvaise réputation, il n'est pas pire que d'autres. A mon avis, je crois que Sheeny vaut encore moins que Smith.

A ce moment même, Selwyn, qui savait que le chef de la police était à bord, mit la tête à la porte :

— Pourrais-je vous parler un instant, amiral?

Dicky Dunn sortit.

— J'ai pensé que puisque vous aviez Cartwright avec vous, — dit Selwyn, — je devrais vous raconter une drôle d'histoire qu'un des quartiers-maîtres vient de me dire. Un des hommes prétend que vous vous êtes battu une fois avec Shanghai Smith et que vous lui avez donné une fameuse volée. C'était en Australie, à Melbourne, je crois.

— Un moment, — dit l'amiral, — laissez-moi me rappeler. Oui, *by Jove*, j'ai eu une dispute sur le quai de Sandgate, il y a des années, et j'ai démoli l'homme à ce point qu'il lui fallut aller à l'hôpital. Et son nom, oui, c'était bien Smith. Merci, Selwyn, je vais tâcher de savoir si cet homme a jamais été en Australie.

Il alla retrouver Cartwright.

— Au sujet de Sheeny, amiral, — dit Cartwright qui commençait à se sentir plus à l'aise...

— Laissons Sheeny, Mr Cartwright, — dit l'hôte, — connaissez-vous le passé de Smith? D'où vient-il?

— Il vient de Melbourne, — répliqua le chef.

L'amiral se frappa la cuisse.

— C'est notre homme, je crois.

— Pourquoi?

— Ne vous occupez pas du pourquoi, — dit Dunn. — Mais en supposant que ce soit lui, pouvez-vous le prouver?

— J'en doute, — dit Cartwright. — Personne, si ce n'est son acolyte, ne pourrait le prouver. Et Bill Haines lui-même ferait un faux serment aussi facilement qu'il boirait de la bière.

— Mais si nous le prouvons?

— Il y aurait appel, — dit le chef, — et alors...

Il fit comprendre d'un geste de la main la lenteur généreuse de la justice américaine pleine de merci.

— Voyez-vous, nous ne pouvons pas prouver qu'il savait qui vous étiez, — dit Cartwright, — et si je connais mon affaire, cela se réduirait à une question d'agression, et tant de dollars.

— C'est ce que je pensais, — dit l'amiral. — Je me propose donc de prendre moi-même la chose en main et de vous en libérer. Même si le coupable en était quitte à bon marché, c'est un innocent qui payerait si l'on en fait une question internationale.

— Cela, c'est probable, — dit Cartwright peu à son aise. — Après tout, amiral, je préfère que vous preniez vous-même la chose en main, pourvu que ce soit fait sans bruit. Que décidez-vous de faire?

Dunn mit les mains en poches et arpenta la cabine.

— Je veux être sûr que c'est Smith, moralement sûr. Comment puis-je y arriver? Je vous dirai maintenant que je sais que c'est lui.

Il répéta ce qu'avait dit Selwyn, et raconta l'histoire de sa dispute avec un homme sur le quai de Sandgate, à Melbourne, quinze ans auparavant

— Son nom était Smith.

— Cela s'ajuste aussi bien qu'une paire de menottes, — dit le chef de la police. Attendez, Sir, je crois que je tiens un moyen. Je ferai savoir, là où cela sera utile, que, malgré le manque de preuves permettant de mettre la main sur le vrai

coupable, on sait vraiment qui vous a attaqué et mis à bord de la *California*. Un homme que je choisirai répandra le bruit qu'on prépare un mandat d'arrêt ; le lendemain, je ferai arrêter tous les acolytes des principales pensions de marins. L'homme que nous n'aurons pu arrêter sera le coupable. Le patron de la pension fera disparaître l'acolyte : vous le connaîtrez par le soin qu'il aura mis à ne pas être dénoncé. Naturellement, il aura trop peur que son acolyte ne parle s'il était pris.

— C'est une bonne idée, — dit l'amiral. — Et quand j'aurai la preuve, quelle est la punition que Mr Smith aimerait le moins?

— Tant que vous vous rappellerez qu'il est citoyen américain, — dit le chef, — cela m'est égal comment vous le punirez. Mais puisque vous me demandez, je vous dirais de le traiter comme il vous a traité. Shanghai Smith au milieu d'un équipage de marins sur un bateau américain tel que le *Harvester* (le patron du *Harvester* le déteste comme poison) et qui lève l'ancre dans trois jours serait pour lui un pique-nique qu'il n'oublierait jamais de sa vie. Car, voyez-vous, ils le connaissent.

— J'y songerai, — dit l'amiral, — votre plan est excellent.

« Il l'est, se dit Cartwright, tandis qu'on le ramenait à terre. Smith n'est pas mon ami; en même temps, il croira que je lui ai donné le bon tuyau. »

Ce soir-là, il envoya un agent le long du port ; l'homme fit des allusions comme par hasard dans les différentes pensions, elles restèrent sans résultats partout, excepté chez Smith.

— Johosaphat ! — dit Smith, — alors c'est ça le jeu.

Peter Cartwright, comme il le disait lui-même, avait bien pris sa mesure, car le premier mouvement de Smith fut de se précipiter dans la chambre de Billy. L'acolyte qui avait été debout presque toute la nuit précédente, à mettre à bord des marins d'un bateau de Liverpool, pour se faire la main, était d'humeur terrible quand Smith le réveilla par le simple procédé d'arracher l'oreiller de dessous sa tête.

— Alors, pas moyen de dormir, quand on travaille pour vous? — demanda l'homme, — qu'y a-t-il?

— L'enfer ! Peter Cartwright me fait savoir que si vous

ne filez pas, vous serez arrêté demain matin. C'est l'amiral; je voudrais ne l'avoir jamais vu. Levez-vous, habillez-vous et filez. Il ne faut pas qu'on vous flanque en prison, ils pourraient vous y garder assez longtemps pour vous faire oublier ce que vous me devez. La vraie reconnaissance n'existe pas sur terre.

Billy s'habilla en maugréant.

— Et où faut-il que je file?

— A Portland, — dit Smith, — le *Mendocino* part ce matin pour Crescent City et Astoria ; allez à bord et restez tranquille avec Grant et Sullivan à Portland, jusqu'à ce que je vous fasse signe que la route est libre. Tenez, voilà vingt dollars et allez-y doucement.

Il soupira en donnant cet argent.

Et le lendemain matin, quand Smith apprit que dix acolytes au moins avaient été instamment invités à interviewer Mr Peter Cartwright, il fut heureux de pouvoir déclarer que Billy n'était pas aux environs.

Le résultat fut que le chef de la police écrivit à l'amiral en ces termes :

« Sir, j'ai interrogé tous les acolytes appartenant aux principales pensions, et je n'ai pu trouver aucun indice. Le seul homme manquant était l'acolyte de Mr Will Smith, connu sous le nom de Shanghai Smith. Étant données les circonstances, et considérant ce que vous m'avez dit, je suis d'avis d'attendre les événements. Si vous voulez bien me dire ce que je dois faire, je serai heureux de vous satisfaire.

» Bien à vous.

PETER CARTWRIGHT

» P.-S. — Si vous pouviez m'écrire une lettre disant que vous êtes parfaitement satisfait des mesures que j'ai prises afin d'amener le coupable à la justice, je serais votre obligé.

» P.-S. — Dans le cas où vous voudriez voir Mr J.-P. Sant, capitaine du *Harvester* ancré en ce moment dans la baie, et prêt à faire voile après-demain, je pourrais arranger un rendez-vous. »

Les deux post-scriptum étaient écrits sur des feuilles différentes : Mr Cartwright n'était pas pour rien chef de police, dans un pays de justice. Il savait s'y prendre.

Dicky Dunn, au reçu de la lettre de Peter, fit venir son lieutenant.

— Lorsqu'ils m'ont enlevé, ils vous ont mal arrangé, n'est-ce pas, Selwyn?

Selwyn instinctivement mit la main derrière sa tête.

— Oui, Sir Richards, ils m'ont donné comme ils disent le sac de sable, et m'ont de plus roué de coups de pied.

— Que feriez-vous si je vous disais qui nous a joué le tour cette nuit-là?

Selwyn était un jeune homme à peau blanche, bien rasé, aux yeux clairs ; un vrai type de marin anglo-saxon. Ses yeux s'allumèrent.

— Je lui casserais la tête, Sir.

L'amiral fit un signe d'assentiment.

— Je crois que je lui ai cassé la tête, il y a des années, Selwyn; mais il cherchait une querelle, il l'a trouvée et aurait dû se tenir pour satisfait. Soit dit entre vous et moi, et personne d'autre, le chef de la police et moi avons arrangé un plan. Je vais montrer à Mr Smith que ce n'est pas pour rien qu'il a fait de moi un capitaine ; je veux que vous m'aidiez.

Il expliqua le plan à Selwyn, et le lieutenant sourit.

— Il a été matelot lui-même, — dit l'amiral, — mais pendant douze ans il a vécu à l'aise à terre, suçant le sang des matelots. Si je m'y connais en bateaux américains, et je m'y connais, il trouvera que trois mois sur le pont de ce *Harvester* sont pires que trois ans de prison.

— Donc, Mr Cartwright, — dit l'amiral une heure après, — j'entends que cette nuit il n'y ait pas un seul policeman à portée de voix de la maison de Smith.

— J'ai d'autres occupations pour eux, — dit Peter.

— Et puis je veux voir Mr Sant cet après-midi.

— Je me charge de l'avoir ici à trois heures, quand vous viendrez.

En attendant, il déjeuna avec le consul britannique.

— J'ai un rendez-vous avec Mr Sant du *Harvester*, lui dit-il.

Le consul le regarda.

— Quoi? avec Sant ! Il y a six mois, il a eu dix-huit mois de travaux forcés pour avoir tué un homme.

— Mais il n'est pas en prison?

— Non, naturellement, — dit le consul, — le gouvernement lui a accordé son pardon

— C'est bien l'homme que je veux voir! — cria Dicky Dunn.

Il trouva Sant au bureau de Cartwright : c'était un individu à face dure et tannée; la moitié de sa figure était en mâchoire, cette mâchoire tenait un long cigare entre ses dents noires. Il continua à fumer et à chiquer d'un air sauvage. Ce que Peter lui avait dit ne fut pas dévoilé, mais, comme il avait été convenu, l'amiral fut présenté comme Mr Dunn.

— Vous avez des raisons pour ne pas aimer Mr Smith? — dit Peter.

— C'est bien ça, — dit Sant.

— Mr Dunn ne l'aime pas non plus. Pourriez-vous l'employer à bord du *Harvester*?

— Oui, — grimaça Sant, — il me serait utile.

— En supposant qu'il vous manque un homme demain matin, au moment où vous levez l'ancre, et que quelqu'un vous fasse signe qu'on en a trouvé un, le prendriez-vous à bord?

— Mouillé ou sec, je le prendrai.

— Je verrai à ce qu'il soit mouillé, — dit l'amiral ; et il se tourna vers Selwyn.

— Oui, Sir, ça peut s'arranger.

— Très bien, Mr Sant, — dit l'amiral.

— Naturellement, — dit Peter, — c'est compris que vous, messieurs, ne vous êtes jamais vus et que vous ne vous connaissez pas ; c'est une affaire d'obligation réciproque.

— Compris, — dit Sant.

Et l'amiral serra la main de l'individu qui avait été pardonné par un gouvernement paternel.

— Il va de soi, — ajouta Cartwright accompagnant l'amiral et Selwyn dans le corridor, — que s'il y avait par hasard chez Smith une querelle où un de vos marins serait mêlé, nous l'expliquerions en disant que votre enlèvement en a été la cause.

— C'est ça ! — dit l'amiral.

En arrivant à bord du *Triumphant*, il avait à peu près arrangé un plan de querelle chez Smith.

— Nous allons revoir cela ensemble, Selwyn, — dit-il une fois rentré dans sa cabine. — D'abord rappelez-vous que je compte sur votre discrétion : un faux pas nous brouillerait avec les autorités et l'amirauté.

— Eh bien, que proposez-vous, Sir Richard? — demanda Selwyn.

— De droit, cette affaire est la vôtre aussi bien que la mienne, — dit l'amiral, — autant que possible, je ne veux pas que personne d'autre s'en mêle. Je suppose que les hommes à bord m'aiment réellement? — demanda l'amiral.

— Ils ne sont pas les seuls ! — dit Selwyn.

— Y a-t-il quelqu'un en qui vous pourriez avoir confiance, et lui en dire un mot?

— Certainement, — dit le lieutenant, — il y a Benson dont le père est jardinier de mon père.

— Vous parlez de Benson, mon patron de chaloupe?

— Lui-même, Sir.

— C'est l'homme qu'il faut. Vous pouvez maintenant aller à terre avec cette lettre pour Stanley, cela vous permettra de prendre Benson avec vous, et de lui parler tranquillement.

Selwyn alla à terre accompagné de Benson.

— Est-ce que les hommes croient que c'est Shanghai Smith qui nous a fait le coup et qui a enlevé l'amiral, Benson?

— Y a pas l'ombre d'un doute, Sir, c'est bien lui.

— Et ils n'aiment pas ça?

— Le bon Dieu vous bénisse, Sir ! C'est très dur d'être consigné à bord ; mais entre nous, c'est une bonne idée de nous empêcher d'aller à terre, on aurait démoli sa maison et on l'aurait jetée dans la baie.

— C'est dommage que vous et une vingtaine d'autres ne puissiez le faire, — dit Selwyn. — Si on pouvait seulement pincer l'homme lui-même, le mettre à bord d'un bateau sortant, cela lui ferait du bien.

Benson se frappa la cuisse.

— Oh, Sir ! il n'y a pas à bord du *Triumphant* un seul

homme qui ne ferait pas volontiers six mois de prison pour avoir la satisfaction de le tenir entre ses mains.

— Non?

— Certain ! Sir.

— La nuit dernière, je suis resté éveillé en y songeant, — dit Selwyn, — du moins, je crois que j'étais bien éveillé; peut-être étais-je en train de rêver. Je pensais que deux équipes de chaloupes étaient à terre et qu'on allait chez Smith pour prendre un verre.

— J'ai déjà fait ça, Sir, et la boisson était rudement mauvaise.

— Et j'ai rêvé, oui, je suppose que c'était un rêve, que vous aviez commencé une querelle, mis son bar en pièces, que vous l'aviez empoigné, placé dans une chaloupe et que vous l'aviez promené dans la baie jusqu'à quatre heures du matin. Et j'ai rêvé que vous arriviez près du *Harvester*.

— Le bateau qui est dans la baie, celui qui a une si mauvaise renommée parmi les marins ?

— Celui-là même, — dit Selwyn, — vous avez hélé, et demandé au capitaine si un de ses hommes ne s'était pas sauvé à la nage. Il a dit oui, et vous avez répondu que vous l'aviez attrapé.

Benson lui donna un coup d'œil rapide :

— Mais il ne serait pas mouillé, Sir.

— Oh, oui, Benson, vous pourriez facilement le tremper.

— Naturellement. Est-ce que le capitaine du *Harvester* l'a réclamé?

Selwyn fit signe que oui.

— Serait-ce pour demain soir, Sir?

— Je le pensais ainsi, — dit Selwyn. — Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que dans mon rêve toute l'affaire se fit le plus tranquillement du monde. Vous vous êtes tous mis à l'ouvrage en silence, sans même un hurrah. Une des chaloupes me déposa à terre, l'autre amena l'amiral; et ce n'est seulement qu'après avoir mis l'homme à bord du *Harvester* que vous êtes revenus pour prendre l'amiral, à cinq heures du matin, Benson.

— Et la chaloupe qui vous a amené, Sir?

— Je suis revenu à minuit avec elle, après la bataille,

tandis que vous promeniez Mr Smith dans la baie pour l'égayer.

— Y avait-il autre chose, Sir?

— Rien d'autre, — dit Selwyn, — excepté que j'ai oublié si la chose a eu lieu.

— Je voudrais bien que ça arrive réellement, — dit Benson.

Benson remonta à bord et eut une longue entrevue avec l'équipage de deux chaloupes.

— Il n'y aura pas d'armes, — dit-il, — rien de plus tranchant qu'un bon bout de corde, et encore je ne le recommande pas. Un brancard ou deux, et les bouteilles que nous trouverons là-bas feront l'affaire. Le mot d'ordre, c'est Silence, maintenant et plus tard.

— Silence, c'est le mot, — dirent les hommes.

Il était neuf heures le soir suivant quand l'amiral alla à terre dîner chez le consul britannique. Il avait dit à Benson qu'il pourrait bien ne pas rentrer avant onze heures, et Benson, la main à son béret, s'était permis de croire que l'amiral ne rentrerait peut-être qu'à cinq heures du matin. Aux environs de onze heures, Selwyn vint à terre dans une autre chaloupe, portant des papiers que l'amiral devait voir ; c'est ce qu'il dit au premier lieutenant. Le capitaine Hamilton, lui, passait la nuit chez un de ses cousins, à San-Francisco.

— Je serai de retour dans une heure, Thomas, — dit Selwyn.

Les deux patrons des chaloupes furent placés à la tête de l'expédition ; l'affaire fut presque compromise dès le début au sujet de la question de la garde des chaloupes. Enfin, Thomas et Benson donnèrent à deux hommes l'ordre de rester en arrière, et ceux-ci grognèrent terriblement tandis que les autres se dirigeaient doucement et sans ordre vers la maison de Shanghai Smith.

C'était la première fois qu'un marin de la flotte anglaise était venu près de cet endroit depuis la veille de la disparition de l'amiral.

Tout d'abord, quand Smith les vit arriver, il regretta que Billy, son meilleur champion, fût en ce moment en route pour Portland. Mais pendant dix minutes au moins, les *Trium-*

phants se tinrent très bien. Benson avait de la tête, et avait très bien arrangé les choses.

— Attention ! vous autres, — avait-il dit, — c'est sur l'homme du bar qu'il faut avoir l'œil : il a toujours un revolver sur un rayon sous le comptoir ; Smith en aura un dans sa poche. Donc, quand je dirai : « Ce rhum empoisonnerait un chien », n'attendez pas la riposte, mais descendez l'homme du bar avec un porte-allumette en pierre ou ce que vous trouverez sous la main. Le plus près de Smith en fera autant avec lui. Il est probable qu'il sera sur ses gardes ; mais s'il ne l'est pas, un coup de bouteille à son adresse, et pas un mot du commencement à la fin.

Ils étaient debout au comptoir, Benson commanda une tournée pour lui et trois de ses amis.

— C'est bien Mr Smith ici?

— Smith, c'est moi, — dit Shanghai.

— A la vôtre ! J'ai souvent entendu parler de vous, — dit Benson.

Trois ou quatre matelots de la marine marchande, assis dans la pièce, ricanèrent et firent quelques remarques sur les mathurins en bordée. Smith qui avait assez bu ce soir-là pour être téméraire parla de l'amiral.

— Alors, votre amiral est revenu?

— Oui, — dirent les *Triumphants*. — Et Dicky Dunn cherche l'homme qui lui a joué ce sale tour.

Smith haussa les épaules en se retournant à demi.

— Pas à moitié aussi sale que ce rhum, — dit Benson, — ça empoisonnerait un chien !

Et, tandis que ces mots quittaient ses lèvres, la danse commença avec un soudain et terrible fracas. Deux lourds porte-allumettes en pierre volèrent vers Tom, derrière le comptoir ; l'un le coucha doucement comme s'il avait été hypnotisé, l'autre cassa une bouteille contenant un liquide connu sous le nom de brandy sur la « Côte de Barbarie », et fit une étoile sur la glace. Au même instant, Thomas se baissa, saisit Shanghai par les chevilles et le fit tomber sur la tête ; celui-ci n'eut pas le temps de mettre la main à son revolver. Les matelots de la marine marchande se levèrent et se dirigèrent vers la porte.

— Arrêtez-les, — cria Benson, et une demi-douzaine de Blue-Jackets les ramenèrent. — Non ! les amis, vous pouvez rester ici, boire à l'œil et surveiller l'homme derrière le comptoir. Traînez-moi ce Smith dehors.

Thomas empoigna Smith par le col, et le traîna dans l'obscurité du dehors.

— Pour nous, pas de boisson, — dit Benson, — cassez ce que vous voulez, mais ne goûtez à rien.

En moins d'une minute, la maison de Smith présentait un spectacle lamentable et horrible.

— C'est bien fait, — dit un des matelots de la marine marchande, tandis qu'il sauvait du désastre une bouteille de poison. — Cochon de voleur de matelots !

— Benson, j'ai vu l'amiral, — dit Selwyn en entrant dans le bateau, — il est possible qu'il soit plus en retard qu'il ne l'a dit.

— Très bien, Sir, — dit Benson.

Et aussitôt que Selwyn disparut dans l'obscurité, la chaloupe qui avait Mr Shanghai à bord suivit.

— Espérons qu'il n'est pas mort ! — dit l'équipage.

— Pas peur, — dit Benson, — son cœur bat bien, sa tête est en bon état, sauf une bosse grosse comme un œuf. Ce coup de Thomas du demi-tour sur la tête est fatal dans une querelle ! c'est fatal !

Il était presque deux heures quand Shanghai Smith fit un mouvement ; mais quand il reprit connaissance, il retrouva ses sens et sa langue avec une rapidité surprenante.

— Votre tête doit être faite en tôle de chaudière de cinq-huit de pouce, Mr Smith, — dit Benson quand Smith se mit tout à coup sur son séant.

— Qu'est-ce que je fais ici? — demanda Smith.

— Comment le saurions-nous, — dit l'équipage enjoué. — Vous avez voulu venir, ça ne nous a servi à rien de nous excuser !

Shanghai mit la main à sa tête.

— Qui m'a frappé? — demanda-t-il furieux.

— Personne, — dit en chœur l'équipage, — vous avez essayé de vous tenir sur la tête.

— Mettez-moi à terre, — dit Smith, — qu'est-ce que vous allez faire?

— Nous attendons que le *Harvester*, là-bas, lève l'ancre, — répliqua Benson, — c'est notre métier de fournir des marins aux équipages, comme vous le faites.

— Cette idée ne lui va pas, — dit Billings, — ça lui enlève une commande. C'te fois-ci, nous ne fournissons pas d'amiraux !

— Trafiqueur d'hommes ! Pourceau, voleur de marins ! Et c'est vous qui avez mis la main sur notre amiral, chien de malheur !

Chacun eut son tour, et Smith vit qu'il était dans la position la plus précaire qu'il eût jamais occupée de son existence. On le lui démontra avec une visible satisfaction.

— Dites, Shanghai, avez-vous jamais entendu parler du taureau de Barney?

Et comme Smith refusait de répondre, on répondit pour lui.

— Il était ficelé, comme vous. Vous allez avoir les meilleurs moments de votre vie. Avez-vous jamais entendu parler de Sant, du *Harvester*?

Et Smith, malgré son courage de brute, trembla dans ses chaussures.

— Je vous donnerai cent dollars si vous me mettez à terre, — cria-t-il. — Jamais je n'ai touché Sir Richard Dunn.

— Fermez ça, — dit Benson, — et ne mentez pas. Nous ne voudrions pas vous perdre, mon joyau, pour mille dollars. Qui est-ce qui vous a fait déserter le *Harvester*, un bateau si agréable, un capitaine si gentil?

— Je vous donne mille dollars, — cria Smith désespéré.

— A quatre heures, vous montez à bord du *Harvester*, il est presque trois heures maintenant. Sant ne voudrait pas rater un homme comme vous pour tout l'or de la Californie ; vous si adroit et si utile. Avouez-le, c'est vous qui avez enlevé l'amiral.

Smith saisit toutes les chances d'éviter le *Harvester*, car Sant avait une réputation terrible, ses officiers aussi.

— Si j'avoue que je l'ai enlevé, me mettrez-vous à terre entre les mains de la police?

Il s'était presque évanoui.

Benson regarda l'homme, et à la faible lumière du jour qui était encore au-dessous de l'horizon, l'équipage vit le patron de la chaloupe cligner de l'œil.

— Si vous avouez, nous déciderons aux voix ; que dites-vous, les copains?

— Oui, on votera, — dirent les hommes. — Voyons, est-ce vous?

Mais Smith vit comment irait le vote, et refusa de parler. Ils entendirent les six coups sonner de maints bateaux, puis ils en entendirent sept. A l'Est s'élevait une lueur grise ; les dunes de sable le long de la mer blanchirent tandis qu'ils ramaient vers le *Harvester*. Ils perçurent le bruit de son cabestan, la voix de taureau du premier officier encouragant ses hommes en les menaçant de trois mois d'enfer sur l'eau.

Smith offrit deux mille dollars à Benson.

— Je ne voudrais pas me séparer de vous, si ce n'est entre les mains de Sant, pour tout ce que vous avez volé aux matelots ; et vous seul savez combien cela fait ! Ramez, les gars, le câble de l'ancre est perpendiculaire... Non ! attendez un moment : il faut naturellement qu'il soit mouillé.

Malgré ses efforts, on le mit par-dessus bord et on le trempa bien ; lorsqu'ils le remirent sur son banc, il jurait à pleine bouche.

— Maintenant, les gars, aux avirons.

Lorsqu'ils arrivèrent près du *Harvester*, celui-ci commençait à se mettre en marche, sous le vent de ses voiles encore lâches.

— *Harvester*, ahoy ! — cria Benson.

— Hulloa ! — dit Sant, — qu'est-ce qu'il y a?

— Vous n'auriez pas, par hasard, perdu un de vos hommes? qui a essayé de se sauver à la nage?

— L'avez-vous cueilli? Quel nom a-t-il dit?

— Smith, Sir.

— C'est bien lui, — dit Sant, amenez-le.

— C'est un enlèvement, Mr Sant, je refuse de monter à bord.

— Oh ! Smith, — dit Sant, — je prendrai tous les risques que vous voudrez. Jetez-leur une amarre.

Et les *Triumphants* se laissèrent remorquer.

— Levez-vous, — dit Benson.

— Non, — dit Smith.

— Vous ne voulez pas? — demanda Benson, — nous allons voir. Tenez ça, Billings.

L'instant d'après, Smith avait un nœud coulant autour de la taille.

— Enlevez, — dit Benson.

Et l'équipage du *Harvester* hissa le fameux voleur avec la seule satisfaction de plaisir qu'ils devaient ressentir avant d'arriver à New-York. Et les *Triumphants* s'en allèrent en entendant le capitaine tenir à Mr Smith un langage qui maintenait bien sa réputation et celle de son bateau.

— Voilà au moins une manière de parler et une voix de marin ! Oui, Mr Smith sera soigné. Maintenant, les gars, nagez, ou ça fera attendre l'amiral, et si ça arrive, ce sera « Gare là-dessous ! »

MORLEY ROBERTS

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR PAUL WENZ)

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE ET LES ÉVÉNEMENTS DU TEMPS PRÉSENT

Il en est de l'histoire comme de toutes les sciences descriptives : celle du passé donne des exemples, celle du présent pose des problèmes. La suite des formidables ébranlements qu'a subis depuis cinq ans le monde civilisé n'a pas seulement surexcité tous les sentiments et renouvelé tous les intérêts des peuples. Elle pose en outre devant l'esprit une immense interrogation. Car la seule succession des faits ne révèle pas la raison qui les explique. Celle-ci est enfermée dans leur enchaînement comme le sens d'une phrase dans les mots qui la constituent. Chacun contribue, sans la contenir lui-même, à la signification de l'ensemble, qui ne se découvre qu'à l'instant où intervient la conscience active, en quête d'une vérité que les signes dérobent autant qu'ils l'expriment. C'est pourquoi les grands événements dépassent toujours le calcul et déconcertent la prévision. Le déchaînement du plus vaste conflit que l'histoire ait jamais connu, une série de telles péripéties que chacune a ruiné les espérances les plus solides ou démenti les craintes les mieux justifiées, un entassement de victoires sans précédent, aboutissant chez le mieux organisé des empires conquérants à une débâcle aussi foudroyante que son ascension avait été méthodique, la Révolution renversant les trônes, divisant les nations, sapant jusqu'aux fondements des États les mieux assis dans leur autorité traditionnelle, la civilisation tout entière menacée, l'avenir

enfin aussi rempli que le présent de causes d'incertitude et de trouble, — quel homme, devant de tels prodiges, ne se sent pas gagné par l'inquiétude sublime du destin commun? En est-il un, fût-il le plus puissant et le mieux averti, qui se refuserait à avouer la pauvreté de ses prédictions et la fragilité de ses désirs? En est-il un qui, se reportant à l'origine du grand drame, puisse se flatter d'avoir seulement entrevu ses développements futurs, ses multiples répercussions, et les problèmes de toute espèce qu'il soulèverait devant la conscience de l'humanité? La science positive nous a donné la saine habitude de juger et de prévoir d'après des faits matériels éprouvés et comparés. Mais, dans l'ordre historique, ces faits matériels ne contiennent peut-être pas toute la réalité dont les événements qui se succèdent sont susceptibles de manifester l'existence. Là est la cause de l'insuffisance des prédictions proprement scientifiques. Mais là est aussi le sens profond du conflit mondial, et la justification de la philosophie de l'histoire, en même temps que le témoignage de notre foi et le secret de notre force.

Qui n'aurait considéré en effet, en juillet 1914, que la situation respective des deux groupes d'adversaires, et, par delà l'énergie de leur volonté, l'importance des moyens qu'ils mettaient en action, n'eût pas manqué de prédire le triomphe des nations germaniques. L'organisation de tout un peuple en vue de la guerre et de la conquête, une foi farouche dans son destin et le talent de ses princes, l'exaltation de la culture nationale, la tradition d'une gloire séculaire, une abnégation politique qui allait jusqu'à l'abandon des derniers scrupules de la conscience, la puissance du nombre unie aux ressources matérielles les plus abondantes, une préparation technique minutieuse, et, lorsque toutes ces forces eurent produit tous leurs fruits, le déclenchement brusque du conflit, avec la chance de surprendre l'adversaire, une félonie sans précédent, avec le dessein de le déconcerter, une brutalité sans exemple, avec l'espoir de le terroriser, quelles circonstances plus favorables pouvait-on rêver pour une victoire rapide, peu coûteuse et complète? En face de l'agression, des peuples imparfaitement unis par le lien plus lâche d'une communauté morale inégalement sentie, divisés par le souvenir d'anciennes

querelles, troublés intérieurement par des luttes politiques qui ne semblaient pouvoir s'apaiser d'un coup, les uns comme les autres peu soucieux de la guerre, inquiets de lui sacrifier leurs habitudes de bien-être et la douceur de leur existence, la condamnant même comme la manifestation de la suprême iniquité, aussi mal préparés matériellement que moralement à la soutenir, et paraissant n'emporter, pour aller à elle, que la tradition de leur grandeur passée et le souci de leur honneur présent, — vertus suffisantes sans doute pour donner quelque lustre à la mort, mais non quelque chance au succès; — autour des belligérants, une opinion mondiale incertaine, travaillée par une propagande effrénée, partagée dans ses intérêts, attirée par le spectacle toujours troublant des gloires neuves, et plus désireuse apparemment de porter ses sympathies à un vainqueur qu'elle prévoyait qu'au bon droit qu'elle se flattait peu de vouloir connaître, — telles étaient, rapidement esquissées, les conditions générales où s'engagea la lutte.

De fait, l'attente de l'opinion neutre, quasi unanimement d'accord, bon gré mal gré, avec l'espérance germanique, ne fut pas tout d'abord déçue. Les frontières trouées, les places renversées, les armées bousculées, les territoires envahis, tout parut annoncer à l'impérialisme allemand le triomphe qu'il escomptait. C'est au bord de sa conquête que l'événement tourna, — et c'est un des traits les plus remarquables de cette guerre que ce fut toujours à l'instant suprême, quand la puissance germanique était à deux pas du but, et qu'il ne lui restait à fournir que le dernier et, semblait-il, le plus facile effort, que le succès s'éloigna et que le destin se déroba. Les calculs les plus précis furent dérangés, les prévisions les plus logiques furent démenties, les certitudes les mieux établies s'effondrèrent, et l'espérance de la nation subit, comme autant de défaites, toutes ces victoires sans résultat. Ainsi Morhange et Charleroi, l'Yser, plus tard Verdun, ainsi les campagnes de Serbie, de Moscovie, de Roumanie et d'Italie devaient successivement forcer le succès définitif. Mais un jour, une heure suffirent au destin. Quelques bataillons disparates, une nappe d'inondation soudaine, bloquèrent dans les Flandres l'invasion triomphante. Sur la route de Verdun, saccagée et ouverte, quelques hommes, dont on tremblerait encore de

préciser le nombre, arrachèrent la victoire à l'assaillant déjà vainqueur. L'armée serbe s'échappa partiellement, et du jour même de son repli, se refusant à une paix de déchéance, s'acharna à sa reconstitution. A l'heure même où la Russie, travaillée par les trahisons, séduite par les promesses, livrée par ses malheurs mêmes à une désorganisation croissante, allait céder, pensait-on, à ses désillusions, une révolution éclata, qui, si elle ébranlait tout le pays en même temps qu'elle ruinait le pouvoir, enlevait tout d'abord aux empires germaniques l'espoir d'entente qu'ils plaçaient dans la similitude des institutions et la corruption générale de l'État. Ce fut l'Italie, enfin, qui, en dépit des défaillances préparées par une propagande hypocrite, et qui firent plus pour le succès de l'agresseur que les engins les plus brutaux, se raidit contre cet aveu de défaite où un peuple entier s'abandonne. Il semble qu'une force supérieure et contraire parfois à leurs propres désirs du moment ait maintenu les nations sur la voie des souffrances et du sacrifice, et ce fut en vertu de cette volonté inexorable que de toutes les phases de cette première période de la guerre, laquelle dura près de trois ans, il n'en fut aucune qui n'ait fait concevoir aux puissances centrales les plus vastes espoirs, pour ne leur laisser en définitive que l'amertume des plus douloureuses déceptions.

Ces déceptions, certes, sont sorties logiquement des premières et lourdes erreurs que les impériaux ont commises sur la psychologie des peuples et la clairvoyance des gouvernements. Ils n'ont prévu ni la loyauté belge, ni la ténacité anglaise, ni la patience de la France. Pourtant ces erreurs furent bientôt réparées. La perte du troisième allié fut compensée par l'entrée en ligne de la Turquie, puis de la Bulgarie. Surtout nos ennemis ont eu le mérite de comprendre les nécessités nouvelles qui résultaient d'une situation amplifiée et d'y adapter sans délai leur action. La vraisemblance d'une guerre prolongée leur est apparue dès le lendemain de leur première défaite, avec l'urgence des mesures de toute espèce qu'elle comportait. La minutie organisatrice d'une administration fortement centralisée, la puissance du gouvernement, les habitudes d'obéissance d'une population qui n'avait rien perdu de son esprit de sacrifice dans son espoir de domination,

leur ont permis de réglementer la consommation, d'alimenter les usines et d'utiliser les personnes au mieux des intérêts permanents de la lutte. Ni les conditions politiques, ni les conditions économiques ne leur sont jusqu'au dernier instant devenues véritablement défavorables, cependant que leurs adversaires gaspillaient un temps précieux à confronter leurs aspirations, à accorder leurs intérêts, à dénombrer leurs ressources, manquant de cette unité de vues et de méthodes qui procède de la prédominance incontestée d'une volonté directrice, et il a été permis aux plus pessimistes de prévoir le renouvellement du miracle de Frédéric II, parvenant, au cours d'une guerre également longue et dans les circonstances les plus critiques, à battre un par un les adversaires qui l'encerclaient sans jamais réussir à coordonner leurs efforts et à unifier leur action.

Nos propres déceptions, qui égalèrent pour le moins celles de l'ennemi, n'eurent pas de raison plus immédiate que cette traditionnelle faiblesse et cette inconsistance de l'action gouvernementale. Nous avons été, nous aussi, si voisins du succès que nous avons pensé le saisir. La victoire de la Marne eût libéré notre sol, si elle eût pu être exploitée; celle de la Somme a failli nous ouvrir le chemin de la Meuse, comme les Britanniques ont entrevu la route de la Belgique délivrée, et les Russes celle de Vienne. Mais de tous nos revers, — intervention turco-bulgare, échec partiel des grandes offensives occidentales, des combats de Champagne aux batailles des Flandres, arrêt, en plein succès, à deux reprises, des belles attaques orientales, — ce serait singulièrement enfler l'efficacité des causes matérielles que de penser qu'il en soit aucun qui puisse leur être intégralement attribué. Ni l'imprévoyance de la diplomatie, ni l'insuffisante préparation technique, ni la dispersion des efforts militaires ne suffisent à les expliquer. Notre erreur fut de croire qu'un succès unique et précis pouvait être décisif, comme si un seul geste pouvait dénouer les infinis problèmes soulevés par le conflit mondial. Dans une guerre qui dressait les uns contre les autres en deux groupes hostiles, avec la totalité de leurs richesses de toute nature, tous les grands peuples de la terre, le succès ne pouvait être le fruit d'une politique seulement un peu plus avertie,

d'une invention plus ingénieuse ou d'une manœuvre plus habile. L'addition des causes limitées ne produit qu'un effet limité comme elles. L'immensité des ressources en hommes et en matériel, en permettant de parer incessamment aux circonstances multiples d'un combat de longue haleine, rendait impossible toute solution stratégique brusquée. Une prévoyante répartition des subsistances compensait la diminution de la main-d'œuvre et l'augmentation des besoins. La lutte a subi ainsi d'incessantes fluctuations. Les événements les plus graves ont pris figure d'incidents passagers, dès l'instant qu'on les a contemplés dans le cadre d'une situation générale, et le succès définitif est apparu comme devant appartenir à l'ensemble de toutes les forces politiques, économiques et militaires, qui s'est révélé le plus résistant à l'usure des coups adverses. Or, ces forces n'ont valu et n'ont constitué un système que par le principe moral qui les liait, la croyance ou l'idée qui les soutenait et qui les vivifiait. Les armées de métier pouvaient résoudre sur le coup de dé d'une bataille les antagonismes d'intérêt ou les compétitions d'amour-propre. La guerre actuelle a mêlé des peuples entiers pour leur indépendance, qui est leur bien suprême, la raison et la réalité de leur existence. Un peuple est une tradition active, un principe spirituel, a dit Renan. Ce sont donc en vérité deux doctrines, deux philosophies de l'homme dans ses rapports avec la nature et la société politique qui se sont heurtées sur les champs de bataille, et comme tous les peuples ont été engagés dans le conflit mondial, quelle erreur ce serait pour chacun de ne voir que l'avenir d'une patrie là où s'est décidé le destin de l'humanité, que l'attribution d'une province ou le contrôle d'un marché, là où s'est joué le sens de la vie.

Une évidente démonstration de ce premier principe ressort de ce qu'était, — on s'en souvient, — la situation respective des deux alliances belligérantes au lendemain des traités de Brest-Litovsk et de Bucarest. Cette situation contenait un enseignement que la suite des événements a retenu et vérifié. Les traités orientaux avaient mis fin à la première phase de la guerre européenne, ou, pour mieux dire, à la guerre européenne elle-même, telle qu'elle était issue des démêlés austro-serbes. L'antagonisme germano-slave s'était résolu au profit

de l'Allemagne, la direction des affaires balkaniques lui avait été acquise, la route de l'Orient lui était ouverte, non plus seulement selon l'étroite formule du Bagdad, mais selon les formules nouvelles, que la guerre avait révélées, de l'Oural et d'Odessa, du Caucase et de la Perse. L'Allemagne avait triomphé de la coalition européenne et gagné la première manche de cette gigantesque partie.

Mais, comme ces ambitions orientales n'étaient qu'un des aspects du rêve impérialiste, comme ces conquêtes territoriales et économiques n'étaient qu'un des objets du plan pangermaniste, comme celui-ci ne tendait à rien moins qu'à la domination réelle ou occulte de l'Europe et au contrôle des affaires mondiales, une seconde guerre était venue immédiatement se greffer sur la première, l'avait débordée et enveloppée, bouleversant les cadres de l'ancienne organisation politique de la terre, et dressant deux continents nouveaux contre l'orgueil et les appétits germains. La Russie s'écroulait à l'heure où l'Amérique, peut-être l'Extrême-Orient, allaient entrer en lice. La guerre européenne pour l'indépendance balkanique était terminée. La guerre mondiale pour le destin des peuples continuait, et comme la première n'était qu'un élément du conflit total, le règlement qui y mettait fin n'avait qu'une valeur provisoire et hypothétique. L'avenir moscovite et le sort des Balkans ne pouvaient être définis qu'à la paix générale.

Situation singulièrement comparable à chacune des grandes étapes de l'odyssée napoléonienne ! Aucune des grandes puissances occidentales n'a accepté la paix de trahison moscovite. Mais les adversaires de Napoléon n'ont pas tous avoué ses succès. Il n'en est même aucun qui ait réellement et sincèrement reconnu les traités qu'il leur imposait. Latente ou avouée, la guerre a subsisté dans l'une et l'autre circonstance.

L'effondrement de la Russie, l'intervention de l'Amérique, tels sont les deux grands faits qui ont dominé l'année 1917 et achevé de donner au conflit mondial son orientation décisive et sa pleine signification. Mal remise encore des épreuves d'une guerre malheureuse, en plein essai de réorganisation, la Russie des tsars ne pouvait trouver dans un

pouvoir faible et brutal, dans un gouvernement instable, dans une administration corrompue, dans une opinion publique ignorante, hostile ou divisée, dans une armée courageuse certes, mais aussi démunie de caractère moral que de moyens matériels, la force de résister à une série de sanglantes défaites qui l'avaient ébranlée jusque dans ses fondements. Toutes ces causes n'eussent pourtant pas suffi à conduire la puissance moscovite à l'état d'anarchie où elle se débat aujourd'hui, si elles n'avaient exprimé des raisons spirituelles profondes de décomposition nationale. L'empire des tsars a travaillé pendant deux siècles à unir par la force des populations de race, de religion, d'aspirations opposées. La civilisation russe, si l'on peut donner ce nom à un amalgame hétérogène de mœurs et de croyances diverses, est faite de toutes les influences qui sont venues s'empreindre, au cours des temps, sur le vieux fond, à peine altéré, d'orientalisme primitif. Les hordes de l'ancienne Scythie ont d'abord reçu de Byzance les débris informes de la pensée gréco-latine. Mais c'est à ses proches voisins d'Allemagne que l'empire qui s'est élevé parmi elles a demandé le plus souvent les méthodes de son organisation et les principes de sa culture. L'action des peuples occidentaux, gardiens plus fidèles de la tradition antique, ne s'est pas exercée de façon aussi profonde et continue, et la violence seule a donné au mouvement disparate une apparente façade d'unité. Les lézardes primitives n'ont pas disparu sous le ciment de la conquête. La Russie des tsars n'était pas une nation. Œuvre de la force, elle s'est effritée, puis écroulée, sous les coups de la force. La dissociation des divers éléments occidentaux et asiatiques s'est opérée spontanément, dès le premier jour d'une révolution, qui, pour la première fois dans l'histoire, s'en est prise au principe national, chez des peuples qui subissaient des liens où ils n'engageaient pas également leurs cœurs. Là est la différence primordiale qui la sépare de la Révolution française, la source de nos désillusions, la raison de l'anarchie actuelle. La révolution s'est faite contre la guerre, contre la patrie, contre l'État, et parce qu'elle s'adressait à une population plus primitive, elle a remué plus que toute autre les instincts les plus brutaux. Elle a, bien qu'affectant l'ensemble du pays, engendré

le chaos dans la violence, car l'anarchie est moins l'absence d'énergie que de principes dans le gouvernement des hommes. Mais, sans préjuger de ce qui adviendra dans l'avenir du problème moscovite, sans vouloir dépasser l'analyse du moment présent, il est certain que, si la situation des alliés a été de ce fait fâcheusement compromise, la valeur de leur cause n'en a pas été amoindrie. Ce n'est pas un paradoxe de prétendre que la victoire allemande a servi à la démontrer. Ce n'en est pas un d'affirmer que la philosophie de la force en a subi dans son principe une rude atteinte, et a continué d'en encourir dans son application les pires dangers. Un peuple s'est dispersé parce qu'il n'était pas un peuple, et que son institution reposait sur l'usage de cette même violence dont nos ennemis rêvaient de faire le socle de leur domination sur le monde. Grande leçon qu'ils se sont refusés à comprendre! Grand exemple, qui vient de se renouveler chez ceux mêmes qui en avaient provoqué l'événement! Ainsi la paix qui rétablira le droit offensé trouvera des vaincus dans les deux camps, si la victoire est vraiment celle d'une idée sur les convoitises, de la conscience humaine sur l'égoïsme et sur l'orgueil.

L'intervention américaine n'a pas eu un sens différent. On ne l'explique pas entièrement en énumérant les raisons politiques, économiques, sentimentales, qui eussent suffi à la justifier. Elle fut avant tout une obligation morale, pour un peuple qui ne pouvait rester indifférent au destin de la doctrine dont procédait son existence. Il n'y a pas de neutres dans la lutte des idées, parce qu'il est de leur essence d'aspirer à l'universalité, et d'atteindre jusqu'aux esprits que le désintéressement ou le scepticisme pratique maintiendraient en dehors d'un conflit d'ambitions. La tradition religieuse du protestantisme, la tradition politique de la démocratie se sont trouvées d'accord pour combattre une philosophie qui niait la valeur des consciences en humiliant le droit des peuples. La Société des Nations qu'elles ont prêchée n'est point autre chose en son principe qu'une communion politique pour le salut de l'Humanité. C'est à dessein que le sens moral en doit être proposé d'abord. La réalisation pratique en rencontrera trop de difficultés, exigera trop de garanties

pour qu'on se perde dans leur détail. L'idée inspiratrice importe seule ici. A une volonté d'hégémonie absorbante s'est opposée la solidarité des âmes librement unies. Ainsi s'est dressé une fois de plus devant l'impérialisme allemand ce droit de l'Humanité, qui avait déjà contraint la France à revendiquer ses provinces dérobées, la Belgique à tenir son serment d'indépendance, l'Angleterre et l'Italie à s'associer à la cause sacrée de la liberté des peuples. La même force morale a soulevé tour à tour toutes les nations de l'Entente, parce que cette force morale était leur raison d'être, et qu'à l'abandonner et à la renier, elles se reniaient et s'abandonnaient elles-mêmes.

L'événement a justifié notre croyance et tous nos espoirs. Il n'est pas jusqu'à l'attitude de l'Allemagne vaincue, jusqu'à la physionomie qu'elle prend dans sa défaite qui ne soit un dernier enseignement conforme aux plus hautes leçons de l'histoire. La guerre avait été pour la Germanie une entreprise de conquête, de domination et de jouissance. Elle ne l'a point voulue au nom d'une grande idée morale, car le propre de telles idées est un désintéressement dont ce qu'on a appelé sa culture n'offre pas le modèle. Elle l'a souhaitée par instinct de lucre et volonté d'orgueil. Certes, elle a donné un prodigieux exemple de dévouement à la chose publique, de discipline méthodique, d'esprit de sacrifice. Succombant sous la résolution d'adversaires innombrables, elle eût pu, au dernier instant, trouver dans la noblesse de sa chute une manière d'excuse à ses anciens forfaits. Son écroulement fut lamentable : un prince en fuite, abandonnant son trône, sa famille, son armée, mais non ses provisions de route, — un gouvernement empressé à connaître et à accepter, sans un frisson de révolte, sans un sursaut de dignité, les clauses de sa soumission, soucieux même d'aller au-devant des suggestions de l'adversaire, contraignant à l'abdication les souverains qu'il accueillait quelques mois plus tôt de ses acclamations enthousiastes, poussant au premier moment aux extrêmes limites la démocratisation que souhaitent ses ennemis, rebroussant chemin devant le péril qu'ils lui signalent de la contagion anarchique, continuant enfin de mentir et d'ergoter, dès qu'il a repris quelque souffle et obtenu quelque

répit, — un peuple désireux à la fois de maintenir l'unité qui fit sa force passée et permettrait à l'avenir le renouvellement du crime, et d'échapper par la division révolutionnaire au châtiment et à l'humiliation présente : tel est le spectacle qu'offre la Germanie vaincue. Notre peuple aussi a connu la défaite. Mais quelle noblesse supérieure dans la parole d'un Louis XIV, confiant au maréchal de Villars sa dernière armée, et jurant de s'ensevelir, en cas de défaite, sous les ruines de la France et de la monarchie ! Quelle beauté tragique dans le geste d'un Napoléon, s'en remettant, après Waterloo, à la générosité de ses adversaires victorieux ! Quelle fierté même dans ce cri de Jules Favre, refusant, devant la patrie envahie et l'armée dispersée, de céder un pouce du territoire, une pierre des forteresses ! Folle espérance, sans doute, mais qui avait du moins le mérite de sauvegarder l'honneur ! Les révolutions mêmes que nous ont values nos défaites n'ont pas eu ce caractère déconcertant d'un abaissement devant l'étranger. Celle du 4 septembre eut lieu pour la continuation énergique d'une guerre qui était pourtant tout entière l'œuvre du régime déchu, et celle du 18 mars s'explique partiellement comme une protestation contre une paix d'humiliation. L'Allemagne a fait une révolution pour avoir la paix, et non par dignité ou par libéralisme, mais par crainte du châtiment. Louis XIV et Napoléon avaient conscience d'incarner, avec l'âme nationale, un idéal moral qui dépassait leur condition présente. C'est la raison qui fait qu'ils se sont évadés d'eux-mêmes et de leur égoïsme. Mais les peuples ne sont grands que par la vigueur des principes par lesquels ils justifient leur existence, qu'il leur arrive de délaisser au cours de leurs entreprises de conquêtes, mais qu'ils retrouvent toujours pour les soutenir à l'heure de la défaite. Ce sont eux qui leur méritent, sinon la pitié, du moins le respect du vainqueur et l'indulgence de l'histoire. Mais il n'appartient qu'aux grands peuples de succomber avec grandeur.

***

L'erreur de la pensée allemande fut de se donner tout entière au matérialisme historique. Car il est un matérialisme histo-

rique, singulièrement plus vaste et plus profond que le système qui fut indûment paré de ce titre. C'est la philosophie qui ne voit dans les grands changements de l'histoire que les manifestations de l'égoïsme individuel et collectif des hommes, et s'en autorise pour revendiquer au nom d'une caste ou d'un peuple prétendus supérieurs le droit à la jouissance des choses et à l'empire des êtres, comme si le sentiment de la force impliquait pour la force une prérogative morale. Le matérialisme historique est à la fois une interprétation sociologique du passé et une doctrine pratique pour le présent et pour l'avenir. Ce fut sans doute un abus de la philosophie de l'histoire, dans sa période héroïque, si l'on peut dire, et telle que la concevaient un Condorcet ou un de Maistre, de ne pas accorder aux causes matérielles, que les métaphysiciens eussent appelées des causes secondes, toute l'importance qu'elles méritaient. C'en est un autre, non moins grave, de l'histoire proprement scientifique, de vouloir fournir une explication totale et dernière qui ne laisse aucune place à l'interprétation morale du développement des sociétés. En matière historique aussi bien que physique, le problème des principes, c'est-à-dire de la nature et des fins, c'est-à-dire du progrès de l'homme, dépasse l'analyse scientifique. La conscience que prennent les groupements humains de leur valeur, les espoirs et les efforts qu'elle leur inspire, cette espèce de chance capricieuse qui tour à tour les arrête sur la voie du triomphe ou au bord de l'abîme, le retentissement des événements politiques sur l'ensemble de la vie sociale, tout, dans la guerre actuelle, a concouru à imposer aux esprits angoissés ce problème de la destinée. La philosophie de l'histoire reprend sa place dans l'ensemble de la pensée morale avec laquelle elle entre en connexion étroite. Le matérialisme historique, en particulier, qu'il s'agisse du statut politique, de la production des richesses ou de la condition des personnes, rejoint cet utilitarisme social qui se refuse à reconnaître dans l'homme d'autres facultés que celles de sa nature corporelle et sensible, explique par leur développement toute son évolution, et donne ainsi au fait la valeur d'un droit et à la nécessité la force d'un principe. Ce serait vouloir refaire après tant d'autres l'analyse de l'impérialisme allemand que

de tenter seulement une esquisse critique de cette forme de la philosophie de l'histoire. Les causes matérielles, en effet, ne tiennent pas tout entières dans l'énumération des énergies physiques ou économiques dont le jeu détermine les grandes transformations des sociétés humaines. L'école marxiste elle-même a eu le mérite de mettre en lumière les puissances morales que les premières suscitent, et dont elles doublent en quelque sorte leur efficacité. Il n'en reste pas moins que ces mobiles moraux, — ambitions et orgueils, volonté de jouissance et de domination, voire le sentiment d'une iniquité oppressive ou d'une justice révolutionnaire, — ne perdent pas leur caractère originel de forces déterminées, à réagir à leur tour sur les causes qui les ont enfantées. Le matérialisme historique est ainsi exclusif de ce sentiment de la liberté morale inhérent au génie des peuples comme à la conscience des individus, et premier levier de l'action des hommes, lorsqu'ils sont en proie à la magnifique angoisse du salut commun.

C'est le mérite de la conception idéaliste de l'histoire, qui est la nôtre, d'avoir affirmé son existence et cru dans sa valeur, d'avoir soutenu que, dans l'ordre social comme dans l'ordre physique, les idées ne sont pas de simples traductions symboliques de la nature des choses, encore moins des rubriques pour répartir ou des artifices pour simplifier la diversité de ses phénomènes. Ce sont les phénomènes qui traduisent en langage sensible la réalité des principes spirituels. Ceux-ci relèvent des exigences de la conscience, et le poids des événements, selon qu'il se porte dans leur sens ou les contrebalance, avance ou retarde seulement leur manifestation. Mais il eût fallu désespérer du salut de l'humanité pour croire qu'il eût pu l'empêcher. Le salut de l'humanité est dans son émancipation, non seulement à l'égard des choses, mais encore des traditions et des instincts qui la maintiennent asservie à la nécessité de son passé. Une guerre soutenue au nom du droit des hommes et de l'indépendance des peuples devait, plus que tout autre cataclysme de l'histoire, rendre évidente cette prédominance invincible des raisons morales sur les puissances matérielles, de la conscience sur les passions, de l'ordre spirituel sur la fatalité de la nature.

Les historiens qui chercheront un jour le sens des événements présents, ne manqueront pas sans doute de recourir, dans leur explication, aux causes particulières. Ils invoqueront, pour rendre compte des périls douloureux traversés par l'Entente, les difficultés inhérentes à toute coalition, la rivalité des ambitions, le froissement des amours-propres, le partage affaiblissant des responsabilités. Ils imputeront les échecs successifs de la stratégie et de la diplomatie allemandes à l'excessive rigueur d'une méthode et d'une organisation qui ne laissent aucune place au hasard, c'est-à-dire peut-être au génie. Ils expliqueront, pour ne citer qu'un exemple, la bataille de la Marne par la fidélité entêtée d'un von Kluck à une doctrine stratégique, dont l'application lui tint lieu d'invention opportune, et qui, en même temps qu'elle lui commandait de subordonner la conquête d'une ville, fût-elle capitale, à la déroute d'une armée, le rassurait sur les décisions possibles d'un adversaire qui, pénétré des mêmes principes, ne découvrirait pas la forteresse pour dégager l'armée.

Ces explications, et toutes celles par des raisons matérielles qu'ils pourront découvrir, ne seront certes pas sans valeur. Mais qui ne voit la manifeste contradiction de la petitesse des causes et de la grandeur des effets? N'est-il pas nécessaire qu'à l'ensemble des circonstances particulières s'adjoigne quelque motif profond qui les domine et les dirige? Les croyants, qui sont des naturalistes à leur manière, et ne voient dans l'ensemble des faits d'autre réalité humaine que ce qui en est pour nous l'apparence sensible, ne manqueront pas de parler d'une manifestation de la grâce divine et d'un décret providentiel de la bonté suprême. N'est-ce pas là précisément refuser à la conscience cette intervention dans la suite des événements par où s'exprime tout ce qu'elle contient de liberté et d'aspiration idéales? Il n'est pas niable qu'il y eut une cause supérieure aux défaites des Germains sur la Marne et l'Yser : ce fut l'unanime décision d'un peuple résolu à ne pas mourir parce qu'il avait le droit de vivre. Et comme, dans le droit de ce peuple, était inscrit et comme enfermé le droit de tous les peuples à l'existence et à la liberté, du sursaut qui le porta au-dessus de lui-même, de sa force apparente et de ce que tous

avec lui en escomptaient, l'humanité entière tressaillit, comprenant que son destin se jouait sur les champs de bataille de la France éternelle. Il y eut dans l'histoire de ce peuple des semaines, des heures où la patrie submergea dans les consciences individuelles les intérêts, les amours-propres et jusqu'aux idées personnelles et aux bonnes volontés isolées. Il n'y eut plus des soldats et des chefs unissant leurs efforts, mais seulement une nation vivante, unique, aux mille bras, aux mille têtes, dressant contre l'agresseur l'invincibilité de son droit. Tout s'effaça, tout s'abolit devant son absolue prérogative, et c'est pourquoi les premières batailles de la guerre mondiale ont une portée exceptionnelle, une valeur inouïe et comme un sens métaphysique. Il reste toujours dans le calcul des intérêts quelque incertitude, quelque hésitation, quelque arrière-pensée, et l'Allemagne a fait la guerre par intérêt. La foi seule porte dans sa figure la marque de l'absolu. La vie est aisée à sacrifier quand la conscience s'est anéantie en quelque chose qui la dépasse. La justice et la patrie ont leurs saints et leurs martyrs, parce qu'elles participent à des degrés divers à la nature des choses sacrées. C'est un des enseignements les plus féconds de la sociologie contemporaine que toute valeur collective inspire comme une foi religieuse, et c'est une des preuves les plus remarquables de sa vérité que ce sacrifice universel d'un peuple résolu à mourir dans ses membres pour que son âme vive. Point n'est besoin d'aller plus loin pour donner un sens mystique aux miracles de la Marne et de l'Yser. Les erreurs stratégiques sont des explications extérieures, qui complètent tout au plus la raison décisive, laquelle demeure inhérente à l'ordre moral des événements.

Ainsi la philosophie de l'histoire ne reste pas, comme la théologie politique, plus ou moins extérieure au développement des faits qu'elle interprète. Comme elle est une explication par la conscience et pour la conscience, elle les pénètre intimement, elle ne s'en évade point pour atteindre des vérités transcendantes, elle tient toute dans cet ordre qu'elle leur impose, et comme les principes dont elle procède sont les motifs de l'action des peuples qui subissent et qui font l'histoire, les raisons qu'elle découvre aux événements sont imma-

nentes au sens de leur évolution. Pour elle seule ce terme a sa double valeur : car le sens de l'histoire est à la fois direction et signification. Elle seule enfin nous fait comprendre que ceux-ci se soient déroulés selon l'esprit qui les dirigeait. La guerre, après avoir manifesté son sens politique et européen, n'a pas tardé à prendre sa physionomie morale et humaine. Au conflit primitif qui dressait l'impérialisme contre le droit des peuples s'est ajoutée la lutte des deux principes fondamentaux de l'organisation sociale, autocratie et démocratie. Car il est une liaison intime entre le droit des hommes et le droit des peuples. La nation, comme l'individu, est une personne morale dont le respect implique la négation, donc l'anéantissement des puissances de proie. Une nécessité morale invincible, que la défaite favorisa mais ne produisit pas, contraignait les populations de Russie à s'affranchir du despotisme commun, en même temps qu'elle explique la dislocation de leur agrégation factice, et, avec la division des territoires, la divergence des sympathies librement revenues à leur tendance traditionnelle. Elle impliquait pour les États-Unis et les autres républiques américaines le strict devoir d'entrer dans une lutte où n'eussent pas suffi à les porter leurs intérêts ou leurs amitiés, mais où devaient vaincre ou périr non seulement des nations voisines d'eux par leurs institutions, mais encore le principe d'existence de toutes les nations humaines. Un peu plus tôt, un peu plus tard, selon le degré de leur fierté et la qualité de leur politique, elle a obligé tous les gouvernements restés neutres à se prononcer entre les doctrines en présence. Car il n'est pas de neutralité en matière morale, il n'est pas d'abstention entre le bien et le mal, pour les peuples du moins qui posent leur existence comme quelque chose de plus qu'un fait historique momentané, comme un droit et comme une valeur.

Le conflit mondial fut un conflit d'idées, de croyances collectives, de forces spirituelles. La guerre a été une expérience, une « épreuve », au sens scientifique autant qu'au sens moral. La valeur pratique de ces croyances se démontre par l'énergie qu'elles mettent à se défendre et à se réaliser. Les forces militaires et économiques ne tirent leur efficacité que de la vigueur du principe qui les soutient et qu'elles expriment.

Il serait vain de nier la fécondité de la culture allemande, parce qu'elle ne conduit qu'à une organisation détestée. L'organisation ainsi définie est encore une source de vie politique. Qui dit organisation, en effet, dit sacrifice des biens individuels, prédominance des intérêts généraux. Mais ceux-ci demeurent limités à un peuple. La liberté des hommes est une idée humaine. Ainsi le conflit mondial est un drame de la psychologie des peuples, un débat douloureux de la conscience de l'humanité. Mais c'est en même temps ce caractère qui nous a autorisés à penser que ni les canons ni les masses d'hommes ne pouvaient prévaloir contre l'affirmation des idées. Ni les ambitions, ni les intérêts ne l'emportent définitivement sur la suprématie des principes spirituels. Dans la vigueur de toute foi entre comme l'invincibilité d'un espoir messianique, et si même la guerre présente avait dû, par extraordinaire, aboutir à une solution néfaste ou du moins incomplète, nous eussions seulement été en droit de prévoir, avec le renouvellement du conflit, une restauration d'autant plus parfaite de l'ordre universel, qu'elle aurait été payée d'un plus long temps d'épreuve. Les prophéties anciennes ne réclamaient pas de date pour leur accomplissement. Les croyances morales n'en exigent pas davantage. Là est leur force, leur grandeur, et la véritable raison dont elles usent pour se proclamer éternelles. Car c'est moins la possession que l'espérance du salut qui porte la conscience de l'homme hors des limites de la durée.

*
* *

Pour être une interprétation morale de l'ordre des événements, la philosophie de l'histoire ne les dépasse pas au point de les perdre de vue. L'enchaînement des raisons supérieures ne se développe pas hors de la suite des temps. Elle ne se borne même pas à prendre un point d'appui dans la seule considération du présent. Elle rattache ce qui est à ce qui fut, l'indéterminé au défini. Elle cherche à l'affirmation des idées le substratum indéfectible des grands enseignements du passé. Elle nourrit l'espérance avec le souvenir. Elle éprouve donc à la fois nos traditions et nos désirs par la con-

frontation qu'elle établit entre eux. Elle clarifie les unes, elle justifie les autres. Elle interdit la formule figée d'une nécessité inéluctable. Elle refrène l'exorbitante ambition de faire un crédit sans borne à la volonté des hommes. Il n'est pour elle de légitimité ni dans la reconnaissance absolue de ce qui fut, ni dans la reconstruction totale de ce qui sera. Elle est la vie même des peuples, fécondée et limitée tout ensemble par la puissance des faits dont elle est issue, s'élançant vers l'avenir avec toute l'énergie de leur libre génie.

Pour qui contemple les faits actuels dans leur ensemble, ou, si l'on veut, dans leur expression géographique, la carte de la guerre, pour emprunter, en le dénaturant, un terme cher aux politiques, présente de prime abord un singulier aspect. C'est la reconstitution, autour des puissances centrales, de l'antique unité latine. La France, l'Angleterre, la Belgique ont été colonies romaines. La Russie s'est d'abord souvenue qu'elle avait reçu par la voie de Byzance les vestiges épars qu'elle détenait de la civilisation romaine. Les adhésions successives de l'Italie et de la Roumanie ont achevé de fermer le cycle, comme si les descendants des anciens légionnaires d'Auguste et de Trajan ne pouvaient manquer de s'émouvoir au grondement des hordes barbares qui, à dix-huit siècles de distance, se renouvelaient sur le Danube et sur le Rhin. Les États-Unis de l'Amérique du Nord, les républiques récentes de l'Amérique du Sud, qui apportèrent aux peuples de l'Entente l'appui de leur force ou de leur sympathie, sont restés fidèles à la pensée des anciens pionniers britanniques ou ibériques qui les fondèrent. Ainsi s'est reconstituée, par la magie des grandes vérités spirituelles, l'unité morale que le monde avait un instant connue sous le sceptre de Rome, et il n'est pas excessif de penser que si l'Allemagne a entrepris de subjuguer le monde à son tour, revendiquant, par une singulière aberration, l'héritage et l'exemple de la Ville éternelle, si elle a trouvé comme associés dans son œuvre de ruine et de domination les descendants des tribus magyares et des hordes ottomanes, c'est que tous ces peuples, par une fatalité qui continue de peser sur eux, étaient restés, pendant des siècles, en dehors du cercle des nations qui travaillaient jusque dans leurs conflits au grand œuvre de civilisation dont elles

avaient reçu la mission de Rome. L'Allemagne n'a connu de la grandeur de Rome, que le poids de l'épée impériale. Le christianisme ne l'a pénétrée qu'avec un retard de plusieurs siècles. Sans glisser à l'injure inutile et au rapprochement présomptueux, il n'est pas interdit de prétendre, au nom d'un passé qui parle aussi clair que le présent, que l'épithète de barbare, dont on a flétri le crime de l'invasion, n'est point injustifiée.

Ce n'est pas à dire, certes, que l'histoire recommence. L'évolution humaine n'est point faite de ces cycles fermés par lesquels, revenant d'époque en époque à son point de départ, elle reprendrait indéfiniment la suite de ses efforts, sans cesse anéantis. La vérité, plus simple et plus aisée, est que la marche de cette évolution n'est ni livrée au hasard, ni parfaitement déterminée par les circonstances matérielles. Elle est une tradition qui se développe, une pensée qui se définit, une volonté qui se réalise. Les conformités géographiques ne sont qu'une traduction symbolique, qu'explique la nécessité de donner aux consciences un support matériel. Ce n'est pas l'empire de Rome qui se reconstruit à travers les temps et les lieux, mais la pensée de Rome qui renaît glorieuse dans la conscience des peuples, où elle déposa ses germes. Rome, qui conçut le droit civique, fut une grande maîtresse d'humanité. Au milieu des hordes barbares, inconscientes de la valeur des personnes, elle érigea la première le principe du respect humain. Ce principe, le christianisme le paracheva en le fondant spirituellement dans la volonté du Créateur, en l'étendant temporellement à toutes les créatures. La transformation qu'ont subie ces idées n'a point aboli leur essence. Dans une guerre qui se livre au nom de la civilisation humaine, il était logique, il était historiquement nécessaire que se trouvassent réunis tous les peuples qui avaient reçu en commun de la Cité des empereurs et des papes toutes les portions qu'ils détenaient du génie de l'humanité.

*
* *

Dire que la guerre présente est un conflit de doctrines où se joue le sens de la vie, dire que le grand effort émancipateur est l'œuvre de la latinité tout entière, ne sont en défi-

nitive qu'une seule et même vérité. La civilisation n'est pas un ensemble de biens matériels, d'avantages politiques ou économiques. Elle n'est pas même la possession d'un système étendu de connaissances, qui, permettant l'utilisation de la nature, la soumettent par là à toutes les volontés, bonnes ou néfastes, de l'homme. La civilisation ne tient tout entière ni dans les progrès de l'industrie, ni dans les rouages savants d'une institution politique, ni dans l'acquisition de la science. Ni les procédés de la production, ni les formes du gouvernement, ni les méthodes de la culture, ne sont autre chose que des moyens. La civilisation est un système de valeurs spirituelles considérées en elles-mêmes, comme des biens, comme des fins. L'extension de ces fins ou leur plus parfaite réalisation constituent seules un progrès véritable. Seuls méritent de l'humanité les peuples qui y contribuent, par leurs efforts ou par leur sacrifice. Il est même vrai de dire qu'elles ne subsistent et ne s'enrichissent que par l'effort qu'elles suscitent et le sacrifice qu'elles inspirent. Elles sont dans les consciences qu'elles soulèvent. Elles les dépassent pourtant de tout ce qu'elles contiennent d'universel et d'éternel. Elles sont les traditions vivantes qui viennent du passé, et se prolongent vers l'avenir en fécondes aspirations.

De ce qu'elles dépassent les consciences, elles imposent à leur activité des principes et des règles. Les Anciens n'avaient pas été sans pressentir cette subordination de l'individu aux réalités spirituelles qui déterminent son action. Ils traduisaient ce pressentiment dans la haute et profonde doctrine de la fatalité. Comme eux, plus qu'eux peut-être, nous nous sentons dominés par une nécessité inéluctable. Nécessité extérieure en un sens, mais aussi intérieure à nos consciences. Comme nous participons au génie d'un peuple et d'une époque, les grands ébranlements qui l'atteignent retentissent en nous. Notre destin s'appelle l'histoire. Ce peut être une question sans doute de savoir si elle n'eût pu être autre, si les conflits d'intérêts ou d'ambitions n'eussent pu être évités, si les hommes n'eussent pu découvrir des formes de groupement et d'organisation plus souples, moins brutales, plus humaines en un mot que les vastes corps politiques que nous connaissons, avec tout ce qu'ils comportent de convoitises et de

rivalités. C'est le problème du fondement métaphysique et de la nature morale des patries. C'est aussi, sous un certain aspect, le problème du mal dans l'humanité. Mais là n'est pas notre souci actuel. Il ne nous appartient pas de rejeter le développement séculaire qui nous a faits ce que nous sommes. Toute action qui tombe dans le passé nous échappe, et rejoint comme un poids mort l'amoncellement des phénomènes déterminés. Ce passé nous accable en même temps qu'il nous pénètre. Il oriente notre pensée, il façonne notre caractère, il n'est la mort que dans la mesure où nous cessons de le reconnaître en nous. Mais de ce que nous n'y pouvons rien changer, il contient toute la nécessité dont les phénomènes sont susceptibles. Celle-ci nous rejoint, et nous vivons en elle autant que le présent procède du passé. Nous la dépassons pourtant, par toutes les possibilités que la vie ajoute aux déterminations du réel. L'ordre de la nature n'est pas l'ordre total. Le matérialisme historique n'épuise pas la vérité des groupements humains. Il est un idéalisme qui s'oppose à lui, comme la doctrine de Malebranche combattait celle de Gassendi. L'ordre naturel n'est qu'une combinaison imparfaite et précaire, où transparaît, à des moments qui restent inscrits aux plus belles pages de l'histoire, le sentiment d'un ordre moral supérieur, c'est-à-dire la volonté de la justice, la force immanente du droit. Ce n'est pas la providence d'un dieu surnaturel, ce n'est pas l'action d'une entité métaphysique qui fondent l'ordre moral du monde. Il est inhérent à la civilisation elle-même, comme la constitution des consciences où il se réalise. Il n'est que par leur constante application, que par leur inlassable effort. Il s'impose à elles comme la plus haute catégorie de la pratique sociale, comme une loi qui veut être.

*
* *

Ainsi se précisent, par le spectacle d'événements exceptionnels, par la perception des sentiments profonds qu'ils provoquent en nous, le sens et la méthode de la philosophie de l'histoire. Elle n'est point une simple généralisation des résultats de l'expérience, une coordination objective de faits extérieurs à nous. Elle est une interprétation morale des phé-

nomènes, une appréciation de leur valeur. Elle procède de nos croyances, et si elle s'accorde avec la marche générale du développement humain, c'est qu'il est inconcevable que nos croyances, qui en sont à la fois la conséquence et le principe, se trouvent en rébellion complète avec le sens des faits qu'il engendre. Comme toute métaphysique, elle est une explication par des fins, mais ici, plus qu'en tout autre domaine, les fins sont les causes premières, puisqu'elles sont les mobiles des décisions humaines. Elle est donc subjective, si l'on veut, et chaque nation, comme chaque époque, a la sienne, qui reste néanmoins pour chacune la synthèse la plus haute à laquelle il soit permis d'atteindre. L'histoire proprement dite, où se manifestent à chaque instant la contingence et l'inattendu, ne peut prétendre à une prévision certaine des phénomènes futurs dans leurs relations nécessaires à l'espace et au temps. La philosophie de l'histoire, dont ces relations ne relèvent pas, se doit de projeter sur l'avenir des hypothèses qui ne sont, quant à leur origine, que les actes de foi ou d'espérance dont s'inspire notre conduite. La raison en est qu'elle ne se réclame pas de la comparaison désintéressée des phénomènes matériels, mais de la libre volonté des hommes, et que ce serait désespérer de son efficacité que de croire que l'avenir de l'homme ne puisse être, en quelque matière et dans un temps plus ou moins proche, l'œuvre de l'homme. L'avenir de l'homme est liberté, mais non point seulement cette liberté humiliée et réduite à l'usage d'un bulletin de vote, ou à une modalité des transactions économiques. La liberté de l'homme n'est ni dans les choses, ni dans l'empreinte que les choses laissent sur son esprit, mais dans l'usage qu'il fait de sa pensée pour l'amélioration de sa destinée morale. Elle est comme un état de grâce où aspire la conscience et la première des lois de l'action des peuples comme des individus.

Ainsi la philosophie de l'histoire est une partie de la philosophie pratique, une esquisse des relations du passé et du futur, de la nécessité et de la liberté, dans la mesure où elles se rejoignent et s'unissent au sein des déterminations présentes. Les synthèses qu'elle institue satisfont à nos besoins idéaux. Elle donne un sens nouveau à la loi du destin. Elle consacre et elle justifie. La science confronte nos croyances

aux faits. Elle confronte les faits à nos croyances, non pour les dénaturer et les faire entrer par la violence dans le cadre de nos désirs, mais pour en définir le rapport à nos exigences morales. Cette inaptitude à prévoir, cette obligation d'espérer, aucune grande crise humaine, plus que la guerre présente, ne les a fait comprendre. La raison en est que la philosophie de l'histoire est la connaissance, dans l'ordre des temps, de toutes les expressions de la liberté morale, et que la conscience humaine, qui n'existe pour la science positive que par ce qu'elle lui fournit de documents psychologiques, est pour elle le centre auquel tout se ramène.

RENÉ HUBERT

Aux Armées. — Juillet-Novembre 1918.

UNE ARME DE LA GUERRE ET UN OUTIL DE LA PAIX

LA PHOTOGRAPHIE AÉRIENNE[1]

Imaginez le domaine de l'homme tel que nous le révèle la vue terrestre. La perspective le déforme ; un mur, un rideau d'arbres, un ressaut du terrain le limitent ; l'horizon le borne sans recours. La base oculaire est si faible que le relief, réellement perçu pour les tout premiers plans, est imaginé, supposé ou « conclu » pour les plans plus lointains. L'unité des formes terrestres nous échappe; et si, pour nous évader du plan, nous nous plaçons sur la montagne, nous n'abordons la troisième dimension que pour y être assujettis.

Substituez maintenant à l'observation terrestre l'observation aérienne. Celle-ci, libre d'entrave, peut choisir à travers trois dimensions, son point de vue : à 100 mètres, à 6 000 mètres ; à la verticale des points observés, obliquement par rapport à eux.

Dotez maintenant de l'enregistrement photographique cette observation aérienne ; l'image, si fugitive aux faibles altitudes de vol, est fixée. Et sur le document l'étude, à loisir, est possible.

Bien mieux. Vous disposez de foyers photographiques échelonnés déjà entre 20 et 120 centimètres. De la com-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai 1919.

binaison des deux variables, altitude et foyer, va résulter une gamme d'échelles extrêmement étendue, entre lesquelles choisir. A 360 mètres, le foyer de 1 m. 20 assure l'échelle du 300e. A 6 000 mètres, un foyer de 20 centimètres donnerait le 30 000e. La même plaque 18×24 « couvrirait » dans le premier cas une surface d'à peine 40 ares ; et, dans le second cas, d'environ 4 000 hectares. Il est donc possible d'enregistrer, à volonté, l'extrême détail ou les plus vastes ensembles.

Enfin, la stéréoscopie aérienne, rendue possible — comme nous l'avons indiqué déjà — par le recoupement des clichés successifs, vient modeler l'image photographique : les arbres montent, les remblais sortent du sol, les vallées se creusent, les moindres inflexions du terrain se révèlent. Perception véritable, et saisissante, d'une réalité inaccessible aux yeux de l'homme.

L'observation aérienne, c'était déjà un affranchissement, et un point de vue nouveau sur le monde. La photographie aérienne, c'est une évasion hors de la perception commune.

Quel parti devons-nous tirer de cet outil nouveau? Quel secours pouvons-nous en attendre?

L'extension du rôle de la photographie aérienne, au cours même de la guerre, oriente déjà la réponse. La mission photographique a d'abord porté sur les régions occupées par l'ennemi ; l'étude des documents obtenus a donné des régions survolées une connaissance dont nous avons analysé les éléments ; cette connaissance était si parfaite, elle était obtenue si rapidement qu'on a désiré connaître de la même façon la zone même où nous pouvions évoluer à l'aise. Et cette méthode était ici d'autant plus justifiée qu'il n'y avait plus à tenir compte des risques que courait dans le premier cas l'avion photographe, du fait de l'ennemi.

Un général voulait-il connaître l'état des travaux en cours sur le front tenu par ses troupes? Qu'il s'agît de positions de repli ou d'équipements offensifs ; de routes ou de voies ferrées ; de dépôts, de « grands parcs », d'hôpitaux ; toujours la méthode et l'ordre étaient les mêmes : « Vous enverrez un

avion me photographier ça. » Sur une épreuve des clichés pris, document sûr, irréfutable, obtenu en un instant, on pouvait à volonté considérer l'ensemble ou scruter le détail même de l'exécution, critiquer, rectifier, prévoir.

I

LA RESTAURATION DES PROVINCES ENVAHIES

Les résultats obtenus sont tels et l'outil nouveau est déjà si bien dans la main de l'homme qu'il ne faut pas reculer devant des applications nouvelles. Il faut nous aider demain de la photographie aérienne pour une tâche gigantesque : la résurrection des provinces envahies, libérées de l'ennemi, mais prisonnières de leurs ruines.

Qu'il s'agisse de la propriété bâtie, de l'usine, des champs, de la forêt ou du réseau des communications, le travail devra toujours se décomposer en trois temps :

Il faut d'abord constater et enregistrer les dommages pour consacrer le droit du sinistré à réparation. Il faut ensuite étudier ces dommages pour résoudre la question du remploi et, s'il y a lieu de remployer, pour arrêter le plan des travaux à entreprendre. Il faut enfin réparer, suivre l'entreprise et en consigner les résultats.

La constatation des dommages, l'établissement du plan de reconstitution, cette reconstitution elle-même doivent s'aider de la photographie aérienne. La souplesse du procédé — tel que nous l'avons décrit — permet de l'appliquer, selon des modes que nous allons exposer, à toutes les sortes de dommages.

Dommages subis par la ville, par le village et par la ferme, destructions plus saisissantes que le bouleversement même de la terre, parce qu'elles frappent une œuvre qui paraît plus strictement humaine.

Villages de la Somme et de la Meuse ramenés par l'obus au niveau du sol, où parfois marque encore le linéament

vague d'une route ou le contour des plus belles maisons anéanties, Vauquois englouti au fond de cratères larges de soixante mètres.

Destructions systématiques. Glacis de la position Hindenburg où les villages ont été supprimés patiemment, maison par maison, par l'incendie et par la mine. Chauny, où la manufacture n'apparaît plus que par la trace des bâtiments, où les cités ouvrières alignent leurs alvéoles vides. Et ici la photographie aérienne, en même temps qu'elle établira — par les clichés datés de la guerre — la responsabilité spéciale de l'ennemi, apportera la preuve des destructions totales.

Quelle que soit l'étendue des dommages, les mêmes documents aideront à bien poser et à résoudre la question si grave du remploi. Au seul examen des clichés d'avion, on comprendra souvent l'absurdité d'une « reconstitution » trop servile. Il ne s'agit pas de bâtir des villes et des villages qu'on ne pourrait pas habiter, de rétablir à grands frais des usines qui ne pourraient plus vivre, d'asservir les groupements humains à un réseau de communications, qui déjà était imparfait, et dont les raisons d'être auront parfois disparu.

Lorsque le remploi sera décidé, il faudra posséder un plan, aussi complet et aussi vivant que possible, des localités à refaire. Alors que des relevés méthodiques sont presque impossibles dans des ruines, la photographie aérienne donnera du terrain une *image* si parfaite que vingt relevés n'en donneraient pas une connaissance pareille. A partir de cette image que pourront compléter des vues obliques, panoramiques et stéréoscopiques, il sera plus facile d'établir le programme de la reconstitution : estimation approchée de l'importance de la tâche ; allotissement des ruines selon la nature des travaux à entreprendre ; plan du déblaiement. Cette distribution et cette mise en place, qui souvent semblent s'imposer au seul examen de la photographie, suggéreront les tracés nouveaux dont l'urbaniste devra tenir compte. Enfin, sur cette même vue aérienne, l'urbaniste encore situera — pour des raisons qui apparaîtront clairement à tous et dont la discussion sera facile — les projets d'extension, d'amélioration, d'embellissement qui devront faire partie de la reconstitution elle-même.

Le réseau des communications a été détruit, et parfois à plusieurs reprises, d'une façon systématique : les carrefours des routes ont été transformés en cratères ; les voies ferrées et les gares, les ouvrages d'art, les écluses ont été détruits à la mine. Les clichés aériens pris au cours de la guerre apporteront la preuve datée de ces destructions.

D'autres clichés d'avion, pris selon des itinéraires définis et suivant un plan d'ensemble, permettront d'enregistrer l'état du réseau, de dénombrer les travaux à entreprendre; l'étude approfondie de l'état du terrain, de ses formes et de sa nature — étude qui s'aidera de la stéréoscopie aérienne — démontrera souvent l'utilité ou la nécessité de recourir à des tracés nouveaux, et qui tiendront compte des abandons et des regroupements décidés.

Enfin l'étude de ces tracés nouveaux et l'établissement des avant-projets se feront, grâce à l'image aérienne, bien plus aisément que par les méthodes ordinaires de relevé.

Les dommages que la bataille a infligés à la terre ont porté sur des étendues telles et ont marqué le sol de telle façon que la photographie aérienne semble pouvoir seule enregistrer vraiment ces ruines.

Les clichés d'avion permettront d'abord de délimiter les zones atteintes. On pourra ensuite calculer leur surface, y déterminer le nombre moyen des trous d'obus à l'hectare et évaluer le cube approximatif des déblais déplacés par les explosifs et par les travaux de défense. On aura ainsi, très vite et à peu de frais, un élément d'estimation des dommages subis ; au lieu de parcourir — mètre par mètre — des terrains où la progression est parfois très pénible, on pourra vérifier sur quelques points caractéristiques à quelle réalité correspond tel aspect aérien, et il sera légitime d'étendre aux zones de même apparence les conclusions de cet examen.

Mais c'est pour la restauration même de la terre que la photographie aérienne rendra les plus grands services. Imaginez les régions bouleversées par la bataille : la terre, d'abord sillonnée de tranchées, est devenue un champ d'entonnoirs ; la terre arable a disparu ; le sous-sol éventré s'est répandu à la surface ; les pluies, ruisselant sans fin — et sans méthode —

à travers ce sol désagrégé, ont souvent achevé de le rendre stérile ; plus bas des galeries bétonnées, des abris, des sapes se ramifient et s'étagent jusqu'à des profondeurs de quinze mètres; partout des obus, des grenades menacent d'éclater au premier choc. Il ne s'agit donc pas d'indemniser l'agriculteur et de le remettre sur sa terre. Cette terre même est à refaire. Il y a place ici, non pour des efforts individuels de culture, mais pour une gigantesque entreprise de travaux publics. A cette entreprise, la photographie aérienne révélera d'un coup son terrain, jusque dans le moindre détail, elle indiquera les cheminements les plus naturels, les plus aisés à rétablir ; elle suggèrera une division raisonnable du travail.

Dans les régions où la destruction — moins complète — a marqué le sol inégalement, ce sont les agriculteurs qui devront restaurer la terre. Mais ici encore il n'y a plus place pour des efforts individuels. Les agriculteurs devront se grouper et répartir leur travail, non plus d'après les parcelles anciennes, mais bien d'après les dommages subis par le sol. A tel degré de destruction correspondra telle méthode de restauration, puis de culture. Or un cliché d'avion suffira pour que, sur cinquante hectares, on voie d'un seul coup d'œil comment allotir la terre et quel traitement lui appliquer.

Dans les régions moins touchées, mais restées en friche, et dans celles qui au contraire — portant grain sur grain — se sont épuisées, il faudra rendre à la terre sa fertilité, la remettre en valeur. Ce travail, d'autant plus long et pénible qu'il s'applique à une propriété divisée, serait presque impossible dans les départements libérés si l'on voulait encore avoir égard aux anciens bornages : ici la main-d'œuvre est rare, et là elle manque. Il va donc falloir que les cultivateurs s'associent encore, qu'ils « remembrent » la terre, qu'ils constituent les « pièces » vastes et de forme simple que la culture mécanique exige pour donner son plein rendement.

Tous ces travaux de répartition et de remembrement doivent se faire d'après le cadastre. Ce cadastre était souvent périmé avant la guerre ; aujourd'hui, dans un pays que la bataille et l'occupation ont bouleversé, il n'a plus qu'un intérêt juridique et historique. Seule la photographie aérienne permettra d'établir l'image — riche de mille détails — sur

laquelle arrêter le plan de restauration de la terre. Surtout elle donnera vite cette image, et le temps perdu nous coûte cher.

Reste la forêt. Ici le constat par la photographie aérienne sera d'autant plus utile qu'une exploration méthodique des massifs forestiers est lente, pénible ; et que leur ensemble échappe d'ailleurs toujours à l'observation terrestre.

Sur les clichés d'avion, où apparaissent les coupes, il est facile de déterminer leurs limites exactes et même d'identifier les méthodes d'exploitation employées. L'ennemi a pratiqué dans nos plus beaux massifs, dans Mormal, dans les forêts de Saint-Gobain et du Nouvion, des destructions véritables ; ces destructions sont déjà inscrites et datées sur les clichés de la guerre ; on y voit les fûts dépouillés couchés sur le sol en longues files ; souvent le taillis même a disparu.

Dans la zone de la bataille, l'utilisation des bois comme couverts a entraîné pour eux de très graves dommages : des abris y ont été creusés, des camps s'y sont établis ; les voies ferrées et les pistes les ont sillonnés, si denses par endroits que le couvert a disparu. Enfin des systèmes défensifs, profonds souvent de plusieurs kilomètres, ont profité du bois pour échapper aux vues terrestres et essayer de se soustraire aux vues aériennes ; le canon a achevé l'œuvre.

La photographie d'avion permet ici encore de calculer sans peine la surface atteinte ; elle enregistre les destructions totales ; elle dénonce les discontinuités du massif feuillu. Parfois un seul cliché panoramique, où apparaît la forêt entière, révèle du premier coup les zones sur lesquelles devra porter le constat de détail ; ainsi les recherches sont orientées ; ainsi il est possible — comme on l'aura fait pour le sol arable — d' « échantillonner » le terrain et d'étendre les conclusions acquises sur un point à tous les points de même aspect photographique.

Enfin, les mêmes clichés aideront à déblayer les massifs, à les reboiser, à rétablir les aménagements, — parfois selon des plans nouveaux, — à asseoir à nouveau les coupes.

Il n'est pas douteux que la photographie aérienne, appliquée

ainsi à la reconstitution du territoire, doive faire demain gagner du temps, permettre une meilleure utilisation des fonds accordés, faire enfin réaliser des économies très importantes.

Les documents obtenus au cours de cette entreprise, et aussi les clichés d'avion pris pendant la guerre, aideront avant tout à administrer la preuve des dommages et à réparer ces dommages ; ils pourront être aussi, entre les mains du gouvernement et de la presse, un instrument efficace de propagande. Quelques images aériennes — et il en est d'admirables — montreraient, mieux que vingt discours, ce qu'a souffert la France envahie et quelle tâche gigantesque sera sa restauration.

II

LE CADASTRE ET LA CARTE

Nous avons indiqué déjà quelle avait été jusqu'ici la contribution de la photographie aérienne à la confection de la carte. On a vu que son rôle avait consisté surtout dans un enrichissement des cartes existantes, par report des détails sur le document de base. Et si la méthode était applicable aux régions occupées par l'ennemi, c'était grâce à la carte d'état-major préétablie. Sans le réseau de points géodésiques que procurait cette carte, la seule photographie aérienne n'aurait été en effet qu'une image, aussi riche et aussi convaincante qu'on le voudra, mais une image ; personne n'aurait été en droit, à supposer qu'on pût toujours assembler les épreuves, de couvrir leur assemblage de méridiens et de parallèles. Or c'est seulement ce carroyage qui confère à un relevé de terrain la précision sans laquelle, dans nos pays, une carte est sans valeur. Dans l'état actuel des choses le domaine cartographique de la photographie aérienne se borne donc aux régions où un canevas géodésique existe, prêt à recevoir les mille détails que le cliché d'avion révèle.

Mais nos cartes sont bonnes. Seule une forme de guerre très spéciale a imposé une rigueur et exigé un détail qui dépassent l'usage normal de la carte ; et voici la paix revenue. Un enri-

chissement de la carte française par la photographie aérienne ne sera-t-il pas un luxe, et bien cher?

Ne convient-il pas de borner l'application de la méthode aux seules régions envahies? Elles auront été d'abord bouleversées par la guerre, puis rétablies selon une économie nouvelle. Tout aura changé : la répartition et l'aspect des cultures, le réseau des communications, le groupement des hommes. Et l'on conçoit bien qu'il faille ici refaire la carte. Que cette réfection doive se faire par la photographie aérienne, — qui, pour le moins, ferait gagner du temps, — voilà qui peut déjà prêter à discussion.

Mais voici la raison décisive qui va permettre à la méthode de s'imposer. Ces mêmes clichés, pris dans un but cartographique, peuvent assurer du même coup — dans les régions libérées et ailleurs — l'exécution d'un programme qui dépasse infiniment la carte. Ils peuvent d'abord, pour peu qu'on y veille, faciliter une tâche si énorme et si coûteuse qu'on recule devant elle depuis cinquante ans : la réfection du cadastre.

Le cadastre, plan à grande échelle établi pour chaque commune, est un document officiel qui indique les limites des propriétés publiques et privées. Institué pour servir de base à la répartition de l'impôt foncier, il aide aussi aux négociations d'immeubles ; il fait foi pour le règlement des contestations de bornage. Un tel document doit donc être établi avec précision et constamment tenu à jour. Dans un pays vivant, où l'aspect et la division du sol évoluent sans cesse, un cadastre vieux de cinquante ans a perdu la plus grande partie de sa valeur. La loi a bien déclaré obligatoire la réfection périodique du cadastre. Mais la dépense que cette réfection impose grèverait trop lourdement le budget des communes ; la loi du 17 mars 1898 a donc arrêté que les communes qui demanderaient la revision de leur cadastre seraient largement subventionnées par les départements et par l'État. A l'heure actuelle, il n'y a pas deux cents communes qui aient demandé à bénéficier des dispositions de la loi ; le travail est à peine terminé pour cent d'entre elles ; il y a en France plus de 36 000 communes. Il faut donc simplifier les méthodes, ou réduire le programme.

Au début de 1914, le ministre des Finances a approuvé un programme cadastral qui comporte d'abord le report — sur des reproductions du cadastre — des routes, chemins, canaux et voies ferrées nouveaux ou dont le tracé a été modifié. Un délai de vingt ans est prévu pour ce report, qui doit être fait aux frais de l'État. La photographie aérienne apportera ici la simplification de méthode dont nous parlions; ainsi l'exécution de ce programme réduit sera possible.

Les clichés pris dans ce but, et qui intéresseront forcément tout le territoire de la commune, montreront — par confrontation avec le cadastre existant — dans quelle mesure s'impose la mise à jour des parcellaires. Quant au report des changements survenus dans le réseau des communications, il se fera facilement, dans un pays où les repères géodésiques abondent, par les méthodes ordinaires de restitution employées durant la guerre.

Enfin la réfection même du cadastre devrait s'aider de la photographie aérienne. Il n'est pas question de supprimer les opérations sur le terrain : opérations d'art, opérations d'expertise pour le classement des parcelles et l'évaluation des revenus. Mais la photographie aérienne permettrait de réduire les opérations de géométrie à un nivellement sommaire et à la mesure de quelques bases. La précision du levé photographique serait parfaitement comparable, dans ces conditions, à celle qui est obtenue par le géomètre ; elle serait en tout cas suffisante pour la répartition de l'impôt foncier, pour la négociation des immeubles, souvent même pour la conservation des limites de propriété; il n'y a de réserves à faire que pour des cas spéciaux, par exemple pour les terrains à bâtir morcelés en parcelles de très faible surface.

Le problème, en bref, est le suivant. Le cadastre, pour avoir un sens et une utilité, doit être constamment tenu à jour. Or l'expérience prouve que cette tenue à jour, dans les délais où elle serait intéressante, n'est pas possible par les méthodes ordinaires de géométrie. La réfection du cadastre par ces méthodes coûterait d'ailleurs pour la France plus d'un milliard.

D'autre part la photographie aérienne, qui dès à présent coûte moins cher, permet d'assurer aisément la revision décennale du cadastre. Par l'inscription automatique, elle élimine l'intervention de l'opérateur, et n'exige pas de personnel assermenté. Elle donne un document qui reste, et fait foi ; elle se prête ainsi à toutes les vérifications ; elle est claire pour tous.

Enfin la photographie aérienne permettra de joindre au cadastre linéaire, assemblage géométrique de parcelles, une image vivante — et qu'on pourra multiplier sans limite — du territoire communal. Les champs s'opposeront par la teinte de leurs cultures, les arbres seront vraiment des arbres, et qu'on pourra nommer ; les moindres détails apparaîtront avec leur valeur et à leur place. Des montages stéréoscopiques rendront sensibles les plus faibles modelés du sol. Ainsi seront enregistrés les détails de la planimétrie et du relief qu'un cadastre au 2 000e ne pourrait pas retenir, s'il s'en souciait. Détails riches de sens, nous le verrons.

Mais, pour la plus grande partie du domaine de l'homme, il n'est pas question de cartes exactes, et moins encore de cadastre. Une part du globe est inexplorée; une autre part n'a été parcourue que par des missions incertaines. Avant qu'une carte précise s'étende à la terre entière, combien de siècles s'écoulera-t-il? Mais de l'ignorance totale à la carte parfaite, il y a bien des intermédiaires ; chaque stade correspond à un degré de pénétration sur lequel il n'est pas utile que notre cartographie anticipe trop. Et comment le pourrait-elle, puisque — dans l'état actuel de notre science — aucune carte n'est possible sans l'armature d'un réseau géodésique levé à terre?

Mais les régions encore inconnues de notre globe vont être d'abord explorées, grâce à la photographie aérienne, plus vite et avec des risques bien moindres. On connaîtra ainsi l'aspect général de ces terres, leur végétation, les grandes lignes de leur relief et de leur réseau hydrographique. Ainsi seront établis — comme nous l'avons indiqué déjà — les itinéraires de pénétration les plus naturels. Sur ces itinéraires on pourra déjà déterminer un certain nombre de points géodésiques

rattachés au réseau de départ. Ainsi débutera la carte nouvelle, toujours sur les confins de la carte existante.

Sur ces premiers points géodésiques on appuiera des bases terrestres. Ces bases apparaîtront sur des cheminements a riens secondaires, et elles permettront des mesures d'autant plus précises qu'on aura pris soin de les fractionner par des points de repère, pour compartimenter les déformations. Enfin des méthodes comme « le tour d'horizon aérien » permettront de limiter le relevé géodésique terrestre aux points de quatrième et même de troisième ordre.

Sur ce canevas de plus en plus serré, le report des éléments planimétriques se fera par les méthodes ordinaires de restitution.

Reste l'altimétrie. seuls les procédés terrestres permettent jusqu'ici de coter avec une précision suffisante les points remarquables du terrain et de tracer les courbes de niveau. La méthode des « stations superposées » a sans doute permis d'obtenir — par photographie aérienne — quelques cotes, d'ailleurs dans des régions accessibles. Mais le procédé n'est pas simple et sa précision dépend de trop de facteurs. La stéréoscopie aérienne, réalisée par le rapprochement des parties communes de clichés aériens, donne une « sensation » du relief très saisissante, et très juste si l'on a calculé et réalisé la base voulue; mais le procédé, s'il permet de dessiner les courbes de niveau, ne peut fournir de cotes que par interpolation, entre des cotes connues par les méthodes ordinaires. Il n'est pas douteux pourtant que la stéréoscopie aérienne doive fournir demain la solution élégante du problème du nivellement. Déjà de bons esprits s'y appliquent. Mais il ne convient pas d'anticiper.

L'usage cartographique de la photographie aérienne est justifié. Justifié dans un pays comme la France où il doit permettre de résoudre enfin la question du cadastre. Justifié dans les pays neufs où il apporte une aide déjà précieuse aux méthodes anciennes. De ces vastes expériences et des études théoriques qui devront les accompagner sans cesse, il doit sortir demain une méthode nouvelle de cartographie, plus rapide et moins coûteuse.

III

LA CONNAISSANCE DE LA TERRE

La photographie aérienne aidera donc à la représentation de la terre. Du même coup elle donnera, des régions survolées, une connaissance proprement géographique. Le géographe doit décrire, et l'on comprend tout le secours que la description tirera de l'image aérienne. Il doit expliquer : et cette image aérienne, c'est déjà une explication, un déploiement. Au terme de cette double tâche, il y a place pour une synthèse qui montre l'unité du monde, et comment les formes se tiennent, et tiennent l'homme ; et les clichés d'avion vont aider puissamment à cette synthèse. La photographie aérienne « transpose » notre connaissance du monde ; elle assure une vue nouvelle sur les choses; elle va permettre enfin de faire *voir* vraiment ce qu'aucun document n'a pu faire voir jusqu'ici : comment la terre fixe l'homme, et comment l'homme — à son tour — modèle et transforme la terre.

La photographie aérienne doit nous révéler ce que nous ignorons encore de notre domaine ; elle doit aussi éclairer pour nous d'un jour nouveau tout ce que nous en avons patiemment connu.

Les formes du terrain d'abord. Les clichés obliques et panoramiques révéleront les ensembles tels qu'ils apparaissent d'un observatoire fixe ; mais ici le point de vue et l'altitude pourront être choisis à loisir, de façon à mettre en valeur l'aspect le plus caractéristique. Les vues verticales donneront déjà, grâce aux ombres portées, un premier modelé du sol ; l'effet obtenu est très analogue à celui que l'éclairement oblique assure dans les cartes suisses au 25 000e et au 50 000e ; et le travail de « mise à l'effet », fait par le soleil, est irréprochable. Voici un sommet des Alpes du Trentin, entièrement couvert par les neiges ; sous la neige les formes de la roche apparaissent dans leur détail ; par places, des affleurements rocheux portent une ombre directe, véritable « rabattement sur le plan horizontal », et qui donne leur dessin précis.

Surtout l'étude systématique des formes du terrain sera entreprise par la stéréoscopie aérienne. Ainsi seront révélés des ensembles que les yeux humains placés dans les mêmes conditions d'observation, ne pourraient pas percevoir vraiment, à cause de leur trop faible base. Car nous avons affaire ici à une *sensation* véritable, perception directe et saisissante, substituée à des efforts laborieux de reconstitution. Aux flancs de la vallée, les moindres ravinements secondaires se creusent, avec leur pente et leur profondeur vraies, avec leurs inflexions. Ici le haut plateau se révèle, borné par des gorges dont on *voit* les abrupts. Et vous n'avez pas dû, pour obtenir cette sensation vigoureuse, recourir au schéma : votre image aérienne subsiste, modelée et travaillée, mais toujours riche de sa végétation, de ses ombres, de ses neiges, de ses pistes. Mieux : sur ces formes apparues, les détails prennent leur vraie place et leur vraie valeur ; du même coup ils reçoivent leur explication.

A l'aspect de la roche, à la façon dont elle a été plissée, usée, ravinée, un géologue va la nommer. Ainsi la nature des terrains se révèle. Le travail du ruissellement et de l'érosion est directement perçu ; vous voyez comme verrait la goutte d'eau qui tombe ; mais votre vue embrasse des ensembles d'où votre connaissance tire une valeur nouvelle.

Autre image : les dunes sahariennes, véritable mer mouvante que la photographie semble avoir seule fixée. Et voici, récif sur cette mer, la Gara Krima, battue et mordue par les vagues du sable.

Enfin, les formes plus douces de chez nous. Suivons, sur le montage stéréoscopique, le mouvement du terrain ; descendons la pente ; sautons ce chemin creux ; ici la rupture brusque de trois gradins met des marches au flanc plus raide de la colline, et, sur ces trois marches, trois champs tranchent par leur couleur sur la terre avoisinante.

Ainsi seront mieux saisies demain les actions qui modifient sans cesse la surface de notre sol. Les hautes montagnes, dont l'ensemble échappe toujours aux explorations les plus pénibles, seront vraiment découvertes, l'action des glaciers sera illustrée d'une façon nouvelle.

Surtout l'étude des eaux courantes devra s'aider de la photographie aérienne. Érosion : rapides, cascades, gorges profondes, méandres encaissés. Action du fleuve sur ses propres rives. Voici l'Aisne ; la rive concave, sans cesse rongée, porte ici une ombre nette, et là montre la cassure blanche d'un à-pic ; la rive convexe, toujours accrue d'alluvions, porte des bosquets. Voici le Chiers au moment où, près de Bazeilles, il rejoint la Meuse ; la rivière, divaguant à l'aise en pays plat, y a multiplié les méandres ; une boucle a été coupée ; le bras mort se comble d'arbres ; sur les deux rives, et jusqu'à 500 ou 600 mètres du lit actuel, le sol est marqué de méandres disparus ; leur ensemble, presque impossible à reconstituer à terre, paraît d'un coup sur l'image aérienne, parfait de dessin et — grâce aux ombres — de valeur. Ainsi sera étudié le cours des fleuves, de la source à l'embouchure.

Enfin l'action de la mer sur les côtes sera enregistrée de la même façon : les profils côtiers se distingueront et s'expliqueront. Les mêmes clichés permettront une étude de la mer et des vagues qui n'a jamais été faite.

Nous n'insisterons pas ici sur la contribution de la photographie aérienne à la géographie humaine. Il est assez clair que les clichés d'avion montreront d'une façon frappante la répartition de l'habitat humain selon le terrain et selon la répartition des eaux, l'adaptation des cultures au modelé du sol, l'influence des pentes et de l'orientation. L'action de l'homme sur la nature s'inscrira. Des vues aériennes du réseau des communications, des ports, des gares, des ouvrages d'art, des villes, feront saisir vraiment la portée de cette action humaine. Ces mêmes vues aideront aux études statistiques.

Enfin tous ces documents répandus par les livres, par les projections lumineuses, par le cinématographe viendront illustrer et vivifier l'enseignement de la géographie ; ils aideront à lui donner la part qui lui revient dans la formation de l'enfance ; part qu'il est loin d'avoir encore — il faut bien le dire —, et qui est grande.

IV

AGRONOMIE ET AGRICULTURE

Quelques images aériennes.

Voici la campagne française, entre Compiègne et Montdidier. Sur la vue oblique apparaissent et s'opposent par leur teinte les cultures qui chargent cette terre : blé, betteraves, prairies artificielles. Ici, près du carrefour, une sucrerie ; et là, sous ce bouquet d'arbres, une ferme dont tout le détail est clair. Nature, proportion et répartition des cultures; disposition des arbres et des bois ; division du sol ; adaptation de l'homme à ce domaine : tout se révèle et se distingue dans le cadre même où chaque détail prend sa valeur, sans que l'unité soit rompue. — Et rien ne peut faire mieux saisir, d'un coup d'œil, le caractère d'une région agricole.

Voici, entre l'Oise et l'Aronde, les pentes méridionales de la grande croupe qui domine le confluent des deux rivières. Dans le terrain plat qui raccorde la colline à l'Oise, le sol est partagé en larges pièces rectangulaires, d'orientation indifférente. Au contraire sur les pentes qui reçoivent — presque tout le jour — le soleil, d'innombrables lopins de quelques ares divisent la terre précieuse ; tous sont de même forme, longs et étroits, et rigoureusement orientés selon les lignes de plus grande pente. — Et voilà qui illustre d'une façon éloquente l'adaptation de la culture aux formes du terrain, et l'influence de l'orientation sur la division de la propriété.

Voici, près de Mareuil, la vallée de l'Ourcq. Les fonds, naguère marécageux, où serpente la rivière et que limite à l'ouest le canal ont été boisés par plantation. Le dessin exact des lots, l'alignement et l'espacement des plants, les tracés et les mises en place déjà reportés sur le terrain pour les parties à boiser peuvent être étudiés et décrits à loisir. Plus à l'est, et hors des fonds, s'étend un vaste taillis-sous-futaie ; il est ouvert à la lecture comme un livre ; les extensions, les repeuplements, les éclaircies y paraissent, vous pouvez dénombrer les réserves, juger de leur répartition, déterminer leur densité. — Ainsi pourra être exposée et

démontrée la technique sylvicole. Et l'image que nous venons de décrire — bien sommairement — a été enregistrée à 6 200 mètres d'altitude ; d'un seul cliché l'observateur photographe a couvert plus de 700 hectares.

Voici enfin un coin de l'Ile-de-France. C'est la moisson. Des champs encore intacts. D'autres où la machine a passé, et selon un itinéraire qui apparaît au premier regard. Ici les javelles sont formées. Plus loin le blé est en gerbes. Plus loin encore les tas sont faits, répartis et rangés sur le champ ; en un instant ils sont comptés.

Ainsi seront exposées dans leur détail toutes les opérations culturales : labours, hersages, épandage des fumures, fenaison, moisson, rangement des récoltes, irrigations et drainages. Dans la forêt les clichés d'avion permettront de nommer les essences; de distinguer taillis, gaulis, perchis, futaie, taillis-sous-futaie; de démontrer les divers modes de plantation, de régénération et de coupe. Il sera possible d'établir pour chaque genre de culture des atlas de vues aériennes ; ces vues, au cours du cycle saisonnier, seront prises aux moments voulus pour que soient enregistrés dans chaque cas les aspects les plus « spécifiques ». Enfin ces mêmes clichés permettront une comparaison plus objective des méthodes et des techniques agricoles.

L'aide que ces documents apporteront à l'établissement des cartes agronomiques, à l'agriculture et à la sylviculture comparées, enfin à l'enseignement agronomique, n'a pas besoin d'être soulignée davantage.

Mais la photographie aérienne doit aider la pratique même. Elle doit contribuer demain à la mise en œuvre d'un immense programme rural, dont l'exécution est une nécessité vitale pour la France.

Nous rendrons d'abord à la culture — comme nous l'avons indiqué déjà — la terre des régions libérées ; et nous avons vu quel secours les clichés d'avion devaient apporter à cette remise en valeur. Mais il reste encore en France de vastes zones stériles ou pauvres, que l'irrigation et le drainage pourraient rendre fertiles. Qu'il s'agisse d'irriguer une terre

sèche comme la Crau, de drainer ou de colmater les marécages de la Camargue, la photographie aérienne doit être un outil de grand rendement entre les mains de l'ingénieur. Car ce sont demain de vastes entreprises de travaux publics qui doivent mener à bien cette tâche, selon de larges plans d'ensemble. Une vue générale du terrain, de son revêtement, de ses formes est indispensable. Jusqu'ici un long travail d'arpentage et de nivellement précédait la mise en place des chantiers ; encore ne donnait-il pas une connaissance détaillée et vivante du sol. La photographie et la stéréoscopie aériennes, révélant l'aspect et le modelé du terrain, doivent aider à déterminer le meilleur système et surtout le dispositif d'ensemble ; toutes les fois qu'il s'agira de vastes étendues, elles doivent même permettre d'effectuer — sans autre opération d'art — la mise en place des tranchées et des rigoles, la distribution des planches ou des ados. Parfois ce simple examen stéréoscopique suggérera les modifications de nivellement les plus efficaces. Enfin un simple cliché d'avion vérifiera le report sur le terrain du dispositif adopté, dictera les corrections nécessaires, enregistrera et contrôlera l'exécution du travail. Une tâche comme l'irrigation de la plaine sous-pyrénéenne — et plus spécialement du Gers — doit s'aider de la photographie aérienne, et peut-être devenir pratiquement possible grâce à elle.

Il faut aussi reboiser. Il faut restaurer les forêts dévastées par la guerre, et nous avons signalé plus haut comment les vues aériennes y aideraient. Souvent aussi la terre arable ravagée ne pourra être rendue à la culture que par l'intermédiaire d'un cycle forestier ; ici les clichés d'avion indiqueront les surfaces à refaire ; ils aideront à la distribution des lots, à la vérification des tracés et des mises en place.

En montagne, où le reboisement est commandé par les formes du terrain, la stéréoscopie aérienne sera un précieux auxiliaire. Dans les zones déjà boisées, elle permettra le compartimentage naturel de la forêt selon le dessin des crêtes, des fonds, des lignes de plus grande pente ; or une exploitation n'atteint son plein rendement que si elle repose, en terrain accidenté, sur une telle connaissance.

Toute exploitation forestière devra d'ailleurs s'aider des clichés d'avion. Ils donneront de la forêt un plan expressif qui, multiplié à volonté, sera remis aux exploitants et aux gardes. Sur ces clichés on pourra vérifier par exemple la continuité des cimes, la répartition des réserves, aussi l'exécution des coupes. L'assemblage aérien permettra d'asseoir ces coupes pour des raisons parfaitement claires, de régler leur succession, de les répartir sans peine selon le réseau des laies et layons de façon à favoriser l'exploitation de proche en proche et à assurer l'accès direct à la coupe nouvelle.

Enfin l'exploitation des forêts coloniales porte sur des étendues telles et si difficilement pénétrables que la photographie aérienne devra y être d'un usage courant. Elle y dictera les itinéraires, elle y révélera les peuplements homogènes susceptibles d'une exploitation systématique.

Mais tous ces travaux qui visent à étendre la surface exploitable de notre domaine vont entraîner, une fois menés à leur fin, un besoin nouveau de main-d'œuvre. L'objection est sérieuse. La population paysanne a été terriblement frappée par la guerre. A ce mal il n'y a qu'un remède. Il faut que le cultivateur français renonce aux procédés périmés de culture. Il faut que les méthodes de traction et de travail mécaniques soient répandues. Encore faut-il qu'elles soient applicables. La question du *remembrement*, dont la solution a récemment occupé nos Chambres, est pour l'agriculture française une question de vie ou de mort.

Nous avons indiqué déjà, à propos de la restauration des provinces envahies, l'aide que les clichés d'avion devaient apporter à cette tâche. Nous n'y reviendrons que pour indiquer qu'il faut aller plus loin encore; il faut — par le moyen des associations agricoles — créer, sans respect pour les anciennes parcelles, de vastes domaines de culture. Problème ardu, et difficile même à bien poser, faute d'un document expressif. La photographie aérienne doit donner ce document; sur l'épreuve où apparaissent à la fois le morcellement de la terre, les clôtures en usage, les cultures qui chargent le sol, les raisons de la division — quand cette division est raisonnable — sont claires. Dans chaque cas l'image aérienne

suggérera la solution la plus naturelle, et elle aidera l'exécution.

Enfin nous avons vu, par la description de quelques-unes de ces images aériennes, quel admirable instrument de surveillance, de contrôle et de preuve devait être la photographie d'avion. Dans le cadre agrandi de l'association agricole, ces opérations seront encore plus nécessaires. Il sera du plus grand intérêt, pour les coopérateurs, de posséder une image parfaite et vivante de leur domaine. Sur cette image on pourra vérifier l'application des méthodes aussi bien que dénombrer les récoltes. Elle fera preuve vis-à-vis du fisc. Elle donnera aux statistiques privées et officielles une base indiscutable.

Surtout ce contrôle aérien rendra les plus grands services dans les régions de culture très extensive où un seul domaine s'étend sur des surfaces immenses. Là-bas, il faut des jours, parfois des semaines pour faire le tour de l'exploitation, et sans qu'on puisse presque y pénétrer. A cet examen rampant, asservi à un itinéraire, substituez la photographie aérienne. En une heure l'avion a « couvert » le domaine. Sur l'assemblage des clichés, l'état de l'exploitation — à une date et à une heure données — est inscrit. Vous allez pouvoir l'étudier, l'analyser à loisir. Sur ce document peu coûteux, obtenu en un instant et à l'improviste, vous évaluerez les surfaces réellement cultivées, vous estimerez les récoltes, vous compterez les meules ; vous dénombrerez au besoin les troupeaux parqués ; vous vérifierez l'entretien des routes, des bâtiments, des clôtures, du réseau des irrigations. Vous saurez, à cette lecture, les points où la « présence réelle » du maître est indispensable. L'activité sera guidée, et son rendement accru.

Demain les « fazendas » brésiliennes, les « estancias » argentines, les vastes exploitations coloniales où l'irrigation tient une telle place s'aideront ainsi de la photographie aérienne.

V

TRAVAUX PUBLICS. UNE DONNÉE ESTHÉTIQUE NOUVELLE

Toute entreprise de travaux publics suppose une connaissance, aussi complète que possible, du terrain auquel le travail s'applique. Cette connaissance résulte actuellement des opérations de relevé confiées aux géomètres ; elle se complète et se précise par des visites sur le terrain même.

La restauration des régions envahies, est déjà — nous l'avons montré — une gigantesque entreprise de travaux publics. Pour le reste de la France et pour nos colonies, le programme des travaux publics à mettre en chantier est aussi vaste que son exécution est urgente. Enfin la loi récente sur les « plans de villes et de villages » va stimuler les municipalités et favoriser l'essor de l'urbanisme.

Les géomètres vont avoir bien du travail. Ils vont en avoir trop ; faudra-t-il les attendre? Mais on ne peut pas se passer d'eux. Il faut donc, de toute nécessité, se servir d'eux là seulement où ils sont indispensables. Mais il faut les remplacer ailleurs. Nous substituerons donc, toutes les fois que ce sera possible, le relevé photographique aérien au relevé terrestre.

Qu'il s'agisse d'établir une route, une voie ferrée ou un canal ; qu'il s'agisse d'arrêter le plan d'embellissement et d'extension d'une ville, une image fidèle du terrain sera toujours précieuse pour l'ingénieur et pour l'architecte. Cette image, le cliché d'avion la donne. Mais peut-il donner ce que nous lui demandons ici : un relevé de précision?

Il faut s'entendre. L'étude, préliminaire à toute entreprise, n'exige pas la précision dont la réalisation même a besoin. Sans doute cette étude, qui vise à l'établissement d'un avant-projet, comporte des mesures, et précises ; mais les tracés sur lesquels vont porter ces mesures ne sont pas forcément définitifs. Leur appliquer les méthodes de topométrie les plus rigoureuses, c'est engager des dépenses toujours considérables, et qui ne seront pas toujours justifiées. Au mieux, d'ailleurs, l'application de ces méthodes donnera un relevé linéaire par-

fait ; mais une image véritable nourrie de mille détails, révélant de façon saisissante l'aspect, l'utilisation actuelle et le modelé du sol, ne ferait-elle pas ici beaucoup mieux notre affaire? Ajoutez-y que l'image aérienne, enregistrant un terrain pour lequel existe une bonne carte, va permettre par restitution une mise en place exacte et, par suite, des mesures d'une précision déjà poussée.

La conclusion est claire. Toutes les fois qu'une entreprise de travaux publics intéressera des étendues qui se chiffrent par kilomètres carrés, l'avant-projet — qui s'aide d'opérations *topographiques* — devra utiliser la photographie aérienne. Le projet définitif voudra des opérations *topométriques* ; ici le travail d'art du géomètre aura son emploi naturel. Il n'est d'ailleurs pas sûr que les clichés d'avion ne doivent pas aider à ce travail topométrique ; dans une ville par exemple, où le levé du « corps de rues » est relativement peu coûteux alors que le levé des îlots coûte des centaines de francs à l'hectare, cette dernière opération pourrait se faire par photographie aérienne, une fois qu'un « corps de rues » dressé rigoureusement permettrait une restitution précise.

En bref il y aura lieu dans chaque cas, suivant la nature et l'étendue du travail, et aussi selon les difficultés propres au terrain, de décider laquelle des deux méthodes sera adoptée ou — ce qui sera le cas le plus fréquent — de quelle façon il conviendra de combiner les deux méthodes. La photographie aérienne ne peut pas prétendre un seul instant à se poser en rivale des méthodes topométriques terrestres ; elle leur apporte une aide dont ces méthodes ont le plus grand besoin.

Il sera possible d'établir — pour l'étude des tracés de routes, de voies ferrées et de canaux — de véritables itinéraires de stéréoscopie aérienne. On verra ainsi se dérouler, pour le parcours proposé, une image parfaite et modelée du terrain qui suggérera les solutions les plus naturelles. On pourra enregistrer de même les tracés adoptés, et mis en place ; on pourra donc rectifier avant de passer à l'exécution. Enfin la photographie aérienne assurera le contrôle des chantiers ; elle montrera mieux que vingt rapports l'état d'avancement des travaux à une date donnée. Elle permettra, une

fois l'œuvre achevée, la rectification planimétrique de la carte.

Tous les clichés aériens pris à cette occasion aideront à l'enseignement technique et aux services publics. Sur cette image prise à 2 000 mètres, l'entretien d'une grande route apparaît : les puisards, les limites d'un tronçon rechargé. Sur cette photographie aérienne d'une grande gare, tout le détail de l'installation est visible ; on distingue les aiguillages, les plaques tournantes; on peut compter les traverses; aussi bien on peut considérer l'ensemble et commenter son ordonnance. Ici c'est la vue aérienne d'une grande usine métallurgique, complétée par une vue oblique éloquente. Là, c'est une exploitation de carrières : vivante « leçon de choses ». Voici le port de Trieste, sa digue, ses bassins, sa gare maritime ; on compte et l'on définit les navires amarrés ; on évalue rigoureusement la surface des quais, celle des docks, celle des bassins ; on contrôle le mouvement du port ; et l'image est prise de 4 000 mètres. Les clichés d'avion doivent ssurer demain le contrôle des balisages, de l'alignement et de l'espacement des bouées. L'usage en fera découvrir bien d'autres applications.

Mais c'est peut-être à l'urbaniste et à l'architecte qu'ils rendront les plus grands services. Au fait, qu'est donc l'urbanisme? C'est la science de l'institution rationnelle des villes ; science bien neuve chez nous. Elle se préoccupe de l'hygiène, elle prétend déterminer pour chaque ville un plan raisonnable d'embellissement et d'extension ; elle veut prévoir l'avenir, et le préparer. Vastes travaux, et qui veulent — pour document de base — un plan à jour des communes à étudier. Ne cherchez pas ces plans; il n'y en a pas. Et si la photographie aérienne ne venait pas proposer ici ses services, ma foi, nous pourrions attendre quelques siècles.

Jamais d'ailleurs le cliché d'avion ne s'est appliqué comme ici ; il est précisément le document qu'il faut ; il montre la ville telle qu'elle est, avec ses laideurs et ses maladresses; et, de lui-même, il propose la solution.

Cette image aérienne va aider à l'étude, à la mise en place, aussi à la discussion des indemnités pour expropriation. Après

l'exécution des travaux, elle enregistrera l'œuvre. Des vues obliques et panoramiques, « perspectives cavalières » parfaites, révéleront les ensembles. Souvent elles révéleront une beauté.

J'ai sous les yeux trois images de Venise qu'un camarade aviateur, un jour, prit pour s'amuser. Voici la courbe heureuse du Grand-Canal, Santa-Maria-dei-Frari, le pont du Rialto ; là-bas l'île du Cimetière. Voici, moiré par le vent, le canal de la Giudecca; Santa-Maria-della-Salute, somptueuse et blanche ; deux navires, laissant un long sillage, entrent au port de Saint-Georges-Majeur. Voici enfin la place Saint-Marc et la mosaïque des dalles ; la basilique aux cinq coupoles ; le Campanile aérien ; la Piazzetta et ses colonnes. Tout cela transfiguré par une perspective nouvelle, et qui semble naître d'une fantaisie à la fois réglée et souveraine. Tout cela baigné, modelé de lumière. Ainsi m'a été révélée une beauté de Venise qui s'est découverte à bien peu, et qui ajoute à son patrimoine.

Déjà le public se familiarise avec ces aspects nouveaux du monde que le développement du tourisme aérien va faire entrer dans le domaine commun. Tous les guides, et d'abord ceux destinés aux voyageurs de l'air, s'enrichiront de ces images. Les journaux et les grands « illustrés » publieront, de plus en plus fréquemment, les vues prises par les « reporters » en avion : les fêtes, les cérémonies officielles, les revues, les grandes manifestations sportives, les manœuvres de terre et de mer s'y prêteront de façon particulière. Des films aériens — films d'actualité, films de voyages, films de régions jusqu'alors inaccessibles — seront projetés partout. Ainsi, pour la joie de nos yeux, nous allons photographier à nouveau la terre, mais du ciel.

VI

POUR UN PROGRAMME

Seul l'usage permettra de découvrir, parmi ces applications d'un outil nouveau, celles qui vraiment rendront service à l'homme. Encore faut-il que l'ignorance du public ou l'in-

différence des pouvoirs ne fassent pas obstacle aux expériences.

Pour faire connaître la photographie aérienne, il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'attendre qu'elle ait fait ses preuves dans la paix. Les cinq cent mille clichés d'avion qui furent pris par notre seule aviation durant la guerre doiven être sauvés, et classés. Ces clichés — dont nous avons déjà indiqué l'intérêt militaire, historique et aussi la valeur de preuve quant aux dommages — représentent le travail de braves gens dont beaucoup sont morts. Mais nous voulons seulement souligner ici la valeur pratique de cet héritage. On puiserait par centaines, dans ces archives aériennes de la guerre, les exemples qui viendraient illustrer les applications que nous avons dénombrées, et les preuves qui pourraient convaincre les plus sceptiques. On publierait aussi les plus belles images aériennes qui sont, d'un point de vue technique, le gage des résultats de demain.

Demain d'ailleurs l'aviateur-photographe travaillera dans des conditions toutes nouvelles. Le risque de guerre aura disparu, et — avec lui — la nécessité de travailler sur des avions de guerre ; ainsi le matériel photographique cessera d'être soumis à des données inconciliables ; il sera tel que l'exigera le but à atteindre. On pourra avoir des appareils lourds, à grand foyer s'il le faut, à grande ouverture s'il le faut. On pourra choisir son temps et travailler sans coups de canon, libéré d'une menace perpétuelle. On disposera de laboratoires véritables où le travail sera fait posément, à coup sûr, par des professionnels éprouvés. Ainsi la très belle photographie aérienne deviendra normale, elle qui fut déjà si fréquente en temps de guerre, sous un régime de tour de force.

Bien des progrès sont encore souhaitables, et d'abord dans la technique photographique même : il faut perfectionner les méthodes de développement et surtout de correction des clichés, et en étendre l'application à la pellicule ; il faut trouver une émulsion à la fois rapide et véritablement panchromatique — dont le chromatisme serait officiellement adopté ; il faut rendre la photographie colorée applicable aux clichés

d'avion, et selon des méthodes qui se prêtent à la multiplication des épreuves.

D'autres progrès faciliteraient l'identification, la restitution et tout usage de la photographie aérienne. C'est ainsi qu'il faudrait pouvoir assurer la verticalité rigoureuse de l'axe optique, et — dans le cas des clichés obliques ou panoramiques — l'inscription de l'angle de visée. Il faudrait aussi conjuguer avec le déclenchement l'inscription de l'heure de prise. Un orienteur automatique du cliché rendrait de très grands services, surtout dans les régions mal connues.

Restent enfin à perfectionner les méthodes mêmes de la restitution photographique. Nous avons souligné déjà l'importance du problème de la carte. Aucun domaine n'est plus riche de promesses que celui de la stéréoscopie aérienne ; par elle il faut résoudre demain la question du nivellement.

Tous ces progrès seront acquis peu à peu et permettront un développement plus vaste encore de la photographie aérienne. Mais il ne faut pas attendre. Le succès dépend beaucoup moins de ces perfectionnements techniques que d'une bonne organisation du travail.

Nous avons montré déjà combien la plupart des applications que nous avons décrites étaient solidaires; comment les clichés pris pour la réfection de la carte pouvaient servir au cadastre ; comment sur ces mêmes clichés l'agronome et le géographe pouvaient trouver une ample matière. Il importera, lorsqu'on dressera le programme photographique, de ne pas oublier cette solidarité très heureuse.

Telle est l'œuvre à entreprendre. Pour notre aviation d'aujourd'hui et de demain, il n'y a pas de plus belle tâche, ni plus vraiment nationale.

HENRI BOUCHÉ

LES LETTRES ET LA VIE

Assistons-nous à une renaissance du roman d'aventures, du roman romanesque, du roman « d'imagination »? Certains symptômes le feraient croire :

1° Trois attestations venues de haut, à savoir : deux préfaces à des livres nouveaux où M. Paul Bourget célèbre — en s'appuyant sur l'autorité de M. Taine, qui, soit dit entre parenthèses, ne se montra pas précisément un as de l'invention, dans son *Étienne Mayran*, pâle imitation de Julien Sorel — célèbre, dis-je, la haute part de l'imagination dans le roman ; puis un article de M. Marcel Prévost, le propre parrain du « roman romanesque », nous révélant que sinon les romans les meilleurs, du moins les romans qui « réussissent » le mieux ici, ce sont les romans d'action.

2° Le succès de *Kœnigsmark* et de *l'Atlantide*, de M. Pierre Benoit.

3° L'apparition consécutive de toute une série de romans romanesques qui, tout en gardant à divers degrés une tenue littéraire excellente, présentent les caractéristiques du roman-feuilleton : épisodes « palpitants », coups de théâtre, rapidité, « suite au prochain numéro ».

Série où je signalerai entre autres : *le Masque déchiré*, de M. Félicien Pascal, histoire émouvante d'une Française mariée à un Allemand; *le Rempart*, de M. Victor Gœdorp, roman tenant un peu à la psychiatrie et où nous est présenté très

dramatiquement un cas d'amnésie transitoire; *le Maître du navire*, de M. Louis Chadourne, où l'humour de Kipling s'allie à l'invention de Stevenson dans un tour très français; enfin, le premier roman d'un des plus fins et des plus lettrés parmi nos jeunes chroniqueurs, *Sous les mers*, de M. Gerard-Bauer, où, corsés d'une aventure d'amour entre un officier teuton et une espionne, nous sont contés, avec un sobre et poignant réalisme, les forfaits d'un sous-marin allemand.

4° Les desiderata des directeurs de quotidiens ou de périodiques qu'on ne peut plus rencontrer sans qu'ils vous demandent : « Vous ne connaîtriez pas un jeune homme qui me ferait un roman bien mouvementé? »

Voilà pour la critique comme on la pratiquait jadis, un ensemble de faits qui fourniraient le sujet d'un bel et copieux article sur la renaissance du roman d'imagination, ses origines, son présent et son avenir, ses avantages, ses périls, ses répercussions sociales, ses répercussions littéraires — et autres périodes éloquentes.

Pour nous en tenir à notre modeste méthode, renonçons à ces beautés et regardons simplement les choses comme elles sont. Nous verrons qu'elles ne méritent ni les illuminations, ni le deuil.

A l'origine de ces divers petits remous, il y a tout bonnement un pur accident littéraire : la foudroyante et victorieuse entrée en scène d'un talent nouveau, d'un tempérament personnel, d'un romancier doué. Et cet accident, est hélas ! si rare qu'il crée toujours aussitôt mille rumeurs et mille rassemblements ! Pourtant, parmi les suites de la catastrophe, il importe de distinguer.

Ainsi, dans le cas qui nous occupe, que des littérateurs, stimulés par la vogue de M. Pierre Benoit, s'engagent en foule dans la voie qu'il a si brillamment frayée, que des éditeurs ou des directeurs multiplient les surenchères pour s'assurer l'article à la mode, ce ne sont que les phénomènes classiques qui accompagnent tout succès de vente, ce ne sont que les côtés industriels de l'accident et qui relèvent plutôt de la publicité que de la littérature.

Mais pour conclure de là au renouveau d'un genre litté-

raire, il faudrait d'abord que *Kœnigsmark* ou *l'Atlantide* eussent suscité quelques romans romanesques d'une vogue équivalente à la leur. Ensuite que, dès ses débuts, M. Pierre Benoit se fût posé en chef d'école.

Or sans avoir interrogé l'auteur de *Kœnigsmark* sur la genèse de ses livres, je doute fort que, tels ces guerriers de théâtre qui s'écriaient : « Et maintenant, en route pour la guerre de Trente ans ! », il se soit levé un beau matin en déclarant : « Je vais ressusciter le roman d'aventures ! » Tout me porte au contraire à croire qu'en abordant le premier chapitre, il ne faisait que suivre son instinct, son tempérament, son goût — tranchons le mot — son amusement. Et ce qui forme précisément un des attraits de *Kœnigsmark* comme de *l'Atlantide*, c'est non seulement l'absence totale de préméditation, mais surtout qu'on les sent écrits dans la joie, la belle humeur, la verve de la jeunesse heureuse de produire et de se détendre. Si donc M. Pierre Benoit a restauré un genre, ç'aura été comme M. Jourdain faisait de la prose et sûrement sans habileté ni calcul.

Avant de proclamer la résurrection du roman d'aventures et de verser des pleurs sur le décès du roman de mœurs, ou d'analyse, il me semblerait par conséquent plus sage d'attendre que M. Pierre Benoit ait engendré non seulement des concurrents, mais des émules, et que toute une floraison d'ouvrages analogues aux siens aient obtenu du public une égale faveur.

D'autant plus que rien ne nous assure qu'un jour ou l'autre l'auteur de *l'Atlantide* ne modifiera pas lui-même sa manière. Ne fût-ce, tenez, qu'en s'inspirant de certaines critiques, qui pour être dictées quelquefois par la malveillance, ne lui en fourniraient pas moins d'utiles avis.

Par exemple, sans renoncer aux prestiges de sa faculté d'imaginer et de décrire, je suis persuadé que M. Benoit gagnerait en infusant à ses héros, je ne dirai pas plus de vérité — car tous sont construits avec la plus rigoureuse logique —, mais plus de généralité, plus de sensibilité, bref, plus d'ingénuité.

Jusqu'à présent, il est incontestable que ses personnages constituent plutôt des individualités supérieures que des

caractères, des forces aux prises avec des péripéties captivantes que des âmes travaillées par le souci intérieur.

Or, même dans le roman romanesque, ceci n'exclut pas cela.

Je n'en veux pour preuve qu'un roman traduit récemment de l'anglais par M. Maurice Dekobra : *l'Étonnante vie du colonel Jack*, de Daniel de Foë, digne pendant de l'admirable *Moll Flanders*, que nous traduisit jadis Marcel Schwob.

Voilà un roman où, malgré sa sécheresse un peu dix-huitième, ne font défaut ni l'humour discret où excelle M. Pierre Benoit, ni les complications où triomphe son ingénieuse. Et cependant, le livre fermé, après avoir lu l'histoire de ce Gil Blas britannique, ballotté parmi les escarpes, les filous, les filles, les batailles, à travers les plus extravagantes aventures, on conserve l'impression d'un caractère, d'un type.

C'est qu'au cours de l'imbroglio, le héros ne perd jamais contact avec les sentiments d'ordre humain : scrupules, regrets, nostalgies, attendrissements, faiblesses, et que sous le chenapan et le galvaudeux, palpite constamment un homme.

Je conseille vivement la lecture de ce *Colonel Jack* aux lecteurs pour leur plaisir — et, pour leur métier, aux jeunes écrivains que tenterait demain le roman d'aventures.

Bien peu d'entre eux, je le crains, posséderont les dons exceptionnels de M. Pierre Benoit. Et l'école de Foë leur permettra de regagner en observation et en humanité ce qui pourrait venir à leur manquer, soit en éclat, soit en trouvailles.

***

Albert-Jean : *le Passant du monde*. — Roger Allard : *Élégies martiales*. — Lucien Bazin : *le Sang des gloires*. — René Bizet : *Aux oiseaux des îles*. — Baronne de Brimont : *Mirages*. — M. Burnat-Provins : *Poèmes de la boule de verre*. — Dalzo : *Printemps ancien*. — Danyl Helm : *Préludes*. — Paul Dermée : *Beautés de 1918*. — Jacques Deval : *le Livre sans amour*. — Fernand Divoire : *Ames*. — Paul Fort : *Barbe Bleue, la Lanterne de Priollet*. — L. de Gonzague Frick : *Girandes*. — Francis Jammes, *la Vierge et les sonnets*. — René Kerdyk : *les Oiseaux tristes*. — Lafaux-Gontié : *Pages de guerre*.

— Louis Latourette : *Proses en poème.* — R. de Léché : *les Trois allées.* — Pierre Mortier : *C'est l'amour.* — Jacques Normand : *les Lauriers sanglants.* — Arthur Rimbaud : *les Mains de Jeanne-Marie.* — Edmond Rostand : *le Vol de la Marseillaise.* — Jules Romains : *Europe.* — Henriette Sauret : *les Forces détournées.* — Marc Sens : *l'Étole d'Akmar.* — André Spire : *le Secret.* — Jules Supervielle : *les Poèmes de l'humour triste.*

Voilà par ordre alphabétique, et j'en oublie certainement, quelques-uns des poèmes parus depuis cinq ou six mois. La récolte, cette année, s'annonce belle, et au premier aspect, n'est-ce pas, tant d'abondance a de quoi effrayer. Mais à y regarder plus attentivement, loin de confondre et de dérouter, elle ne fait que nous aider à mieux démêler les deux courants opposés de la poésie actuelle, puis tels reflux que subit l'un ou tels empiétements qu'opère l'autre. Si bien qu'au lieu de troubler nos idées comme on pouvait croire, cette pléthore aboutit plutôt à clarifier la situation poétique présente.

Il est d'abord manifeste que la poésie qui se conforme à la prosodie établie garde sur les tentatives nouvelles une supériorité marquée auprès du public. Et rien au surplus n'est si naturel. Elle a à son actif une longue lignée de chefs-d'œuvre, à son armorial les plus grands noms lyriques du XVIe et du XIXe siècle. Elle a réalisé avec les Parnassiens le summum de la perfection extérieure. Enfin, elle conserve l'attrait invincible de la cadence, du rythme dont nos yeux mêmes s'enchantent comme en lisant une partition. Et avant que tant de séductions perdent leur pouvoir, il faudra que bien des siècles aient changé nos goûts ataviques, nos habitudes d'oreille et d'esprit, toute notre sensibilité de maintenant.

Entrevoir la fin de cette poésie, c'est comme si l'on disait que la musique militaire cessera un jour d'entraîner, à ses pas redoublés, les masses.

Toutefois, malgré leurs mérites et leurs charmes, on ne saurait nier que les poèmes à formes fixes sont depuis une trentaine d'années sérieusement battus en brèche par des poétiques nouvelles qui n'ont pas uniquement pour visée de

briser ces formes rigides, mais souhaitent dans la substance même de la poésie une métamorphose complète.

Je vous ai déjà esquissé les efforts des symbolistes en ce sens [1]. Sauf quelques individualités hors pair, qui, ou bien furent des précurseurs tels Rimbaud ou Mallarmé, ou bien refusaient tout joug d'école, tels Verlaine ou Laforgue, le mouvement avait échoué. Les uns s'étaient rebutés et avaient sombré dans l'obscurité. D'autres, ou plus réfléchis ou plus habiles, s'étaient ralliés à la prosodie classique.

Mais, comme je vous l'ai dit également, si le symbolisme avait disparu, l'esprit symboliste, les tendances symbolistes lui survivaient. Il subsistait, latente, éparse, ignorant ses adeptes et le chiffre de ses effectifs, toute une petite foule symboliste qui, sans programme ni groupements, perpétuait secrètement les doctrines de l'école.

Ceux mêmes qui l'avaient carrément désertée en gardaient à leur insu l'empreinte. Un Charles Guérin, par exemple, qui n'atteindra la plénitude de son talent que sous la forme du vers régulier, s'excusera bien de ces folies de jeunesse :

En ce temps-là peu m'importait
Une faiblesse de pensée.
Souvent l'eau limpide se tait
Dans les herbes embarrassée.
Or depuis j'ai changé son lit
En un canal de marbre lisse
Où la force de mon esprit,
Sans que rien l'interrompe, glisse.
Je chéris toujours la beauté,
Bien qu'aux mots stricts je la resserre,
Plus soumise à ma volonté
Mon œuvre n'est pas moins sincère.

Désaveu formel du symbolisme, mais que Charles Guérin eût certes fait moins dédaigneux, s'il avait eu une conscience plus nette de ce qu'il devait à ses premiers errements. Car, à n'en pas douter, c'est dans son passage par le symbolisme qu'il a gagné tout ce qui donne à ses poèmes tant de libre grâce, tant de rêve — bref tout ce qui le différencie des purs

1. Il faut lire là-dessus *la Mêlée symboliste*, de M. Ernest Raynaud. Rien de plus pittoresque, mais, à distance, rien aussi de plus mélancolique.

Parnassiens, de celui même auquel il s'apparente le plus, u : Sully Prudhomme.

M. Maeterlinck, plus fidèle à ses convictions de début, en 1901, dans la préface de son *Théâtre*, n'hésitait pas à les afficher publiquement, et je sais peu de pages qui disent mieux les lacunes que le symbolisme reprochait à la poésie d'alors comme ce qu'il se proposait d'y ajouter :

« La haute poésie, à la regarder de près, se compose de trois éléments principaux. D'abord la beauté verbale, ensuite la contemplation et la peinture passionnées de ce qui existe réellement autour de nous et en nous-mêmes, c'est-à-dire la nature et nos sentiments, et, enfin, enveloppant l'œuvre entière et créant son atmosphère propre, l'idée que le poète se fait de l'inconnu dans lequel flottent les êtres et les choses, du mystère qui les domine et les juge et qui préside à leurs destinées. Il ne me paraît pas douteux que ce dernier élément est le plus important. Voyez un beau poème, si bref, si rapide qu'il soit. Rarement sa beauté, sa grandeur se limitent aux choses de notre monde. Neuf fois sur dix, il les doit à une allusion aux mystères des destinées humaines, à quelque lien nouveau du visible à l'invisible, du temporel à l'éternel. »

Voilà, ou je ne m'y connais pas, un fier langage, un ton nouveau en poésie — et une façon assez vigoureuse de redresser le menton aux poètes, en leur rappelant l'*os sublime* qu'ils tiennent du Créateur !

C'est à peu près vers la même époque que Marcel Schwob écrivait dans une lettre à Octave Mirbeau, publiée tout récemment : « Il y a longtemps déjà que je me suis décidé pour les œuvres obscures parce qu'on peut y voir tant de choses... Il n'est pas besoin de tout comprendre, les perceptions confuses sont aussi belles que les claires et rien n'est plus extraordinaire qu'un Villon dont nous ne comprenons plus une ligne qu'une « ronde de nuit » dont Rembrandt lui-même n'eût pas su dire ce que c'était. »

Vous vous révoltez peut-être de tels attentats à la clarté du génie français. Prenez garde cependant que cette préoccupation du mystère, indiquée par M. Maeterlinck comme la vertu maîtresse de la haute poésie, c'était déjà ce « frisson nouveau » que Victor Hugo, qui s'y entendait, avait senti

passer à travers une des plus belles œuvres de notre poésie : *les Fleurs du mal*, et salué de son haut hommage.

Vous criez, devant la lettre de Marcel Schwob, au paradoxe, au snobisme, au sibyllinisme voulu et modern-style. N'oubliez pas pourtant que, bien avant Marcel Schwob, un poète étranger, je le reconnais, mais assez grand pour que la poésie universelle s'en réclame, j'ai nommé Walt Whitman, avait écrit ces vers fameux :

« Si vous ne parvenez pas à m'atteindre du premier coup, ne perdez pas courage.

« Si vous ne me trouvez pas à une place, cherchez-moi à une autre.

« *Je suis arrêté quelque part à vous attendre.* »

Et d'ailleurs, ces secrètes aspirations de nos jeunes auteurs à une poésie moins esclave de l'observation soit intérieure, soit extérieure, à des vers moins disciplinés, moins strictement sertis, et puisant leur lyrisme ailleurs que dans le choc des mots, tous ces efforts pour régénérer la poésie par la sensibilité, la pensée et le rêve n'allaient pas tarder à s'extérioriser en des œuvres d'une qualité toute nouvelle.

C'est d'abord M. Paul Claudel qui, au choc d'Arthur Rimbaud, prend pleine possession de ce véhément lyrisme qui, sur la jeunesse puis sur le public lettré, lui a assuré l'emprise que vous savez.

C'est quelques années après, en 1907, M. Georges Duhamel qui, dans la préface amère et ardente de son premier recueil de poèmes, *Des Légendes, des Batailles*, dresse un véritable réquisitoire contre la technique officielle, contre la poésie purement verbale et résume ses vœux et ceux de quelques-uns de ses camarades en des traits parfois abscons, mais d'où émergent ces deux mots significatifs, ces deux mots-programme : « métaphysique émue ».

Les effets de ces deux directives, et si sous leur influence les poètes nouveaux nous ont doté de chefs-d'œuvre ou n'ont encore réussi que fragmentairement, ce seront des points à examiner plus tard, car une école, une génération poétique ne se jugent pas sur une production de douze années, dont cinq de guerre.

Seulement, question des résultats réservée, ce qui me sem-

blait indispensable, c'était de signaler, en regard de la poésie connue du public ou des salons, les effervescences nouvelles qui travaillent la jeunesse poétique d'à présent et y gagnent du terrain chaque jour.

N'est-ce pas Schopenhauer qui distingue, dans un de ses ouvrages, la *littérature apparente* et la *littérature réelle*, celle qui ne doit la notoriété qu'à ses abords faciles et aux secours de la publicité, et celle qui, dans l'ombre, prépare les œuvres fortes et durables?

Sans vouloir prétendre que les maîtres de chapelle, les « génies foudroyés » comme les appelait Zola, ou les génies encore dans les limbes, constituent la poésie *réelle*, pour offrir une vue complète du mouvement poétique actuel, il fallait cependant rappeler qu'en dehors de la poésie *apparente* il en existe une autre, pleine de foi, d'ardeur, d'espoir et dont les lettrés ne sauraient se désintéresser.

Et puis, conscience à part, quoi de plus passionnant que ce guet, quoi de plus fécond en émotions et surprises? La sûre splendeur de l'été nous vaut certes bien des joies. Mais que de fois n'y ai-je pas préféré les capricieuses traverses du printemps, pour les primeurs qu'il nous apporte et le renouveau qu'on sent en lui!

A la lumière de ce nécessaire quoique un peu austère préambule, approchons-nous, si vous voulez, du monceau des poèmes énumérés plus haut. Nous n'en aurons que plus de fermeté et plus de clairvoyance, pour choisir dans les deux camps les types les plus représentatifs de la poésie actuelle.

C'est ainsi que nous passerons sur des auteurs en renom comme Edmond Rostand, madame Burnat-Provins, M. Paul Fort, M. Francis Jammes dont les récents ouvrages ne modifient guère la physionomie que nous leur connaissons et sur lesquels nous ne ferions que tomber dans des redites. De même, sans les perdre de vue, nous attendrons pour les juger, que certains débutants aient donné toute leur mesure autrement que dans de brillants galops d'essai. Et si par ces éliminations, qui nous sont parfois cruelles, nous ne contentons pas tous les auteurs, nous aurons du moins rempli notre double tâche de servir, pour le mieux, les lettres et de renseigner, pour le mieux, nos lecteurs.

Là-dessus, place d'abord à la poésie de guerre où je retiendrai les ouvrages de deux combattants : *le Sang des gloires*, de M. Lucien Bazin, et *le Livre sans amour*, de M. Jacques Deval. Ni l'un ni l'autre de ces jeunes poètes ne semble torturé par le souci d'une poétique nouvelle. Ils ont tranquillement empoigné l'alexandrin ou l'octosyllabe que leur avaient forgé Victor Hugo, Banville, Coppée. Et cet instrument, dont ils jouent avec vigueur et avec aisance, leur suffit, sans chercher d'autre théorbe, pour chanter leurs enthousiasmes, leurs mélancolies, leurs colères.

M. Bazin a peut-être plus de nerf et d'âpreté que M. Deval, et M. Deval plus d'ardeur et d'émotion que M. Bazin. Mais leurs poèmes à tous deux présentent ce pareil mérite de sentir réellement la poudre, la bataille, la guerre.

A certains égards même, M. Deval se rattacherait au symbolisme, puisqu'il a dédié toutes les pièces de son recueil aux célébrités du monde officiel, groupant symboliquement au-dessus de ses chants, tous les artisans de la victoire finale : maréchal Foch, maréchal Joffre, M. Poincaré, général Mangin, M. Clemenceau, M. Tardieu, M. Briand, M. Thomas, M. Wilson. On y trouve en sus M. Mourier (mais parfaitement !) et M. René Renoult (mais parfaitement !). Bref, tout notre haut personnel gouvernemental au complet, sauf deux oubliés fâcheusement : M. Mandel et M. William Martin. Au choix, j'eusse préféré un groupement exclusivement militaire, pas de pékins, rien que des généraux. D'abord parce que cela eût permis à M. Deval de joindre à la glorieuse cohorte de ses dédicataires un des grands sauveurs de la patrie : le général Gallieni [1]. Et puis parce que, tant que Richelieu sera mort, les hommages aux gouvernants risquent toujours un peu les revisions de l'Histoire.

Dans *Aux oiseaux des îles*, de M. René Bizet, ce n'est plus la canonnade qui résonne, mais des refrains de séguedille, des accords de guitare, des tambourinements de banjo — et,

1. Lacune qui vient d'être d'ailleurs fort heureusement comblée par un jeune poète italien, mi-futuriste, mi-unanimiste, M. Luigi Amaro, auteur d'une émouvante *Élégie héroïque sur la mort de Gallieni*, luxueusement publiée à Rome avec des bois de Moroni.

quoique sans nulle imitation, maint écho de la muse verlainienne. M. René Bizet nous avait déjà donné un charmant recueil de vers : *le Front aux vitres*. Il s'est encore perfectionné dans son nouveau livre dont plus d'une page rappelle par la finesse et l'espèce de langueur railleuse les croquis londoniens ou flamands des *Romances sans paroles*. Nous avons là comme une réplique de ses contes si savoureux *la Sirène hurle* : sites d'Espagne, impressions de voyages, partances, brèves amourettes, avec cette nostalgie de l'inconnu que se plaisait à chanter Baudelaire. Je doute que M. Bizet nous édifie jamais une « grande machine ». Mais dès maintenant ses vers ont leur place sur les rayons des raffinés.

Et voici deux dames, je puis même dire deux grandes dames : madame de Brimont, l'auteur de *Mirages*, et madame Dalzo, dont je respecterai le pseudonyme, l'auteur de *Printemps ancien*.

Je n'aperçois guère de critiques à formuler contre la première partie de *Mirages*. Ce sont des vers plastiques, harmonieux, d'un poète très maître de son art et qui nous grave de belles estampes, mi-parnassiennes, mi-Poiret, que l'on feuillette sans déplaisir. Mais la seconde partie, intitulée *Des Songes et des Paroles*, a une autre valeur d'émotion. Ces élégies qui nous retracent discrètement un amour inquiet de l'heure présente, incertain des lendemains et troublé par la peur des ans, montrent une sincérité, une simplicité des plus touchantes, et il y a là des plaintes retenues, des regrets étouffés qui portent bien la marque féminine.

Pour *Printemps ancien*[1], je reste surpris du silence qui a accueilli cet ouvrage. J'accorde que littérairement l'auteur n'est pas une novice et qu'on rencontre parfois chez elle des traces de ses lectures : Verlaine, Guérin, d'autres peut-être. Mais chez quel poète — même des plus grands — ne trouverait-on pas de ces influences ? Et en tout cas l'auteur à ces aides premières ajoutait assez d'apport personnel pour mériter autre chose que l'indifférence. Je croirais même que, depuis longtemps, une femme n'a pas fait entendre des accents de tendresse si purs et d'une si délicate inspiration. Il n'est pas jusqu'à la forme qui, par la sobriété des

1. Éditions Mansi.

termes ou leur grâce, sans artifices, ne rappelle madame Desbordes-Valmore. Et d'ailleurs, écoutez plutôt :

Ses yeux sont devenus plus froids.
Allons-nous-en, mon cœur, c'est l'heure...
Seuls de nouveau comme autrefois,
Rentrons ensemble à la demeure.
Il ne faut plus attendre un jour,
Demain serait trop tard sans doute ;
C'en est ainsi de tout amour...
Mais nous saurons guérir en route.
Allons-nous-en... ne pleure pas...
Tu fus l'amour, sois le courage
Et ne me parle plus tout bas
De la douceur de son visage.
Mon pauvre cœur, mon pauvre cœur,
Qu lle amertume que la nôtre !
Vois-tu, nous deux, ni l'un ni l'autre
Nous n'étions faits pour le bonheur.
Et puisqu'il faut qu'on nous délaisse
Un jour ou l'autre, pour cela,
Ayons au moins, cœur de tristesse,
La fierté de n'être plus là...

Ou ceci encore :

L'Intrus.

Va-t'en. Ne chante pas ainsi contre ma porte,
O souvenir heureux ! Laisse-moi. Tu sais bien
Que mon âme aujourd'hui n'a rien et ne veut rien
Que la sagesse obscure et grave d'être forte.

Laisse-moi. C'est en vain que ta chanson m'apporte,
Ainsi qu'un lourd bouquet de roses dont le lien
S'est rompu doucement à force d'être ancien,
Tous les rêves perdus et vagues, de la sorte.

Laisse-moi, souvenir heureux, tu m'as lassé...
Je sais qu'il fut un jour où ton chant balancé
Était la chère voix qui berce et réconforte.

Je sais qu'il fut un jour... Mais le temps a passé
Et mon amour n'est plus et ma jeunesse est morte...
Va-t'en. Ne chante pas ainsi contre ma porte.

Je ne vous en dirai pas plus de madame Dalzo. Vous l'avez entendue. Je vous laisse juges.

Et *C'est l'amour...* aussi que célèbre M. Pierre Mortier, dans son premier volume de vers. « Célèbre », façon de parler si l'on considère toutes les duretés, qu'après les douceurs du début finit par lui décocher le poète. Et « vers », autre façon de parler, pour désigner la prose vaguement rythmée qu'a adoptée la muse de l'auteur. Le tout réalise un mélange troublant, car si par ses licences cette prose en rupture de ban prosodique évoque certaines tentatives nouvelles, sa familiarité sans apprêts ferait songer à un jeune cousin de M. Géraldy. Quant au sujet, *C'est l'amour...*, l'éternelle histoire d'une passion qui flambe au premier désir et s'éteint par la satiété, avec le piment de la modernité en plus. M. Maurice Donnay avait jadis sévèrement chansonné *Adolphe ou le jeune homme triste.* M. Pierre Mortier nous peint un Adolphe sinon gai, du moins souriant et quelque peu cynique. Mais comme le personnage est très vrai, il en émane, ainsi que de toute vérité, beaucoup de tristesse.

Et à présent, un peu de sérieux, je vous prie, car nous arrivons à des poètes dont l'œuvre, la technique vous sera d'un accès moins aisé et que, tels Whitman, il vous faudra peut-être chercher « là où ils vous attendent ».

Ames, de M. Fernand Divoire, accuse un net retour au symbolisme. J'entends que dans son livre, vous ne trouverez nulle trace de description réaliste, d'analyse personnelle et intime. Il ne s'adresse à nous que par personnes interposées et la plupart légendaires. Les titres des chants de son poème vous diront leurs noms : Don Juan, Iago, Faust, Parsifal. Et vous reconnaîtrez tour à tour en eux les traits suprahumains par lesquels la haute poésie les a soulevés au-dessus de la banale légende. Le Don Juan de M. Divoire, tout en figurant l'inflexible curieux des femmes, l'impitoyable casse-cœurs, vous rappellera par sa hautaine prestance celui de Baudelaire, comme Iago, incarnation méconnue de la haine, vous fera penser au reniement de saint Pierre. Et Faust, ce sera votre soif de connaître. Et Parsifal, votre idéal. Vous voyez comment chez M. Divoire s'est surélevé et élargi le petit moyennagisme des symbolistes de naguère. Et la forme de même, la simplicité et la souplesse des vers inégaux, la sensibilité qui les anime sont aussi bien loin

des tours désordonnés alternant avec des restants de parnassisme, qui avaient la vogue vers les années 92 ou 15. Faut-il voir là une création au sens propre du terme? C'est tout au moins un renouvellement et des plus heureux.

Si je n'ai pas réussi à percer *le Secret* de M. André Spire — mais d'ailleurs alors ce ne serait plus un secret — cela tient peut-être à ce que ses poèmes ont entre eux de disparate. Ici des croquis, des aquarelles, des notations de paysages dont le faire aigu et léger rappellerait celui des peintres Vuillard et Bonnard. Là des trhènes soit furibonds, soit compatissants où se répercute comme la voix des prophètes d'Israël et où l'on reconnaît sous le poète le fervent sioniste. Là encore des satires discrètes, mordant la vulgarité ou la disgrâce des satisfaits. Dans tout cela j'ai vainement cherché le secret promis à l'entrée, mais presque partout j'ai trouvé une âme frémissante, sensible, et qui sait le rêve, une sagace et vive tendresse pour la nature, un sens profond de l'humanité. Et pourtant cela ne rime pas, il n'y a pas au bout des vers de mots de la fin, il n'y a pas de virtuosité, pas de mise en scène... Ce n'est que de la poésie d'aujourd'hui, qui malgré candeurs ou gaucheries, annonce peut-être — comme celle de M. Duhamel et de ses adeptes — la poésie de demain. Sans doute M. Spire, dans ses croquis parisiens, n'est pas toujours très Parisien. Sans doute, dans ses apostrophes à l'humanité, il se montre un peu verbeux. Mais déjà *le Secret* marque un grand progrès sur son premier livre : *Vers des routes absurdes*. Et désormais son cas, pour les lettrés, paraît réglé ; c'est un poète.

Europe, de M. Jules Romains, autre féal et non des moindres, de l'école unanimiste, forme avec les *Hymnes* de M. Gasquet le seul « poème » méritant ce titre qu'ait produit la guerre. C'est une âpre et véhémente fresque, en vers non rimés, dont l'intention, d'abord obscure, ne se dévoile que peu à peu et encore seulement pour les esprits réfléchis, sachant lire. Nos censeurs étaient-ils de ceux-là? J'aime à le croire malgré mon étonnement qu'*Europe*, publiée d'abord en 1915, n'ait subi alors nulle coupure. Car pour parler le langage politique, rien de plus pacifiste que ce poème précipitant ses vers fraternels entre les combattants du vieux monde

pour les convier au réveil de leur volonté, à la rébellion contre la barbarie guerrière.

Que faites-vous? Qu'attendez-vous?
Qui donc a dompté votre force
Et stupéfié votre sang?

Et tandis que *le Feu* soulevait mille colères, mille censures, *Europe* a poursuivi sans encombre ses bolcheviks appels. Miracle éternel de la poésie, qui, sous ses voiles, passera toujours où d'autres succombent! J'ai d'ailleurs souvent pensé que si Orphée avait dompté par ses strophes les fauves, c'était que ceux-ci ne comprenaient pas très bien.

Et comme bouquet, résurrection d'un grand nom, avec *les Mains de Jeanne-Marie*, d'Arthur Rimbaud. On croyait cette pièce perdue. On vient de la retrouver, de la publier en plaquette. Et n'est-ce pas, vous jugez cela énorme : un volume pour une pièce de vers! Ce n'en est pas moins une fleur précieuse qui vient de s'ajouter là à la couronne poétique française. Lisez et vous serez charmé de ce qu'a conservé de velouté, et si j'ose dire de juteux cette pièce datant d'il y a cinquante ans! Et plus stupéfait que charmé, en songeant que l'auteur de ces vers si personnels, si neufs, sortait à peine du collège, s'il n'y était encore, — qu'il les écrivait en plein parnassisme, sous le règne du sonnet métallique et sec!

Et comme j'achève ces lignes, on m'annonce un jeune poète que des vers délicieux ont déjà rendu quasiment célèbre. Tout de suite, naturellement, nous causons poésie. Mais l'étrange métamorphose dans ses idées, depuis quelques mois que je ne l'ai vu!... Les vers, les petits poèmes auxquels il doit le meilleur de sa notoriété, aujourd'hui il les renie presque, il n'en veut plus. Que peut-il tenir de poésie dans le cadre étroit de ces piécettes? Quelques futiles croquis d'âmes ou de paysages, quelques ariettes? Quelques romances. La poésie, telle que notre jeune poète la rêve maintenant, exige de plus vastes espaces, de plus larges coulées. Et quand je lui demande quels sont pour lui les grands, les véritables poètes, les modèles où devra se régler la poésie prochaine, savez-vous un peu qui il me nomme? Je vous les donne en mille : Tolstoï, Loti.

Il va évidemment un peu loin ce jeune maître dans son aversion contre la poésie rythmée, car bien qu'ils aient écrit en vers, l'affaire des Baudelaire, des Victor Hugo, des Verlaine, devant la postérité, ne me paraît pas mauvaise. Pourtant quel signe des temps que la coïncidence de ces propos avec les troubles que je vous signalais dans le mouvement poétique actuel !

Nul ne saurait prévoir exactement la poésie de demain. Mais tout nous dit que si elle se développe et prospère, ce sera de moins en moins par les procédés d'hier.

***

Pour terminer, à propos de la récente réception académique, j'aurais voulu rendre à Paul Hervieu tout l'hommage que méritaient sa mémoire et son œuvre. J'aurais voulu aussi vous entretenir de Vapereau, dont c'était dernièrement le centenaire. Mais quand on commence avec les poètes...

Ajournons donc à un mois et consacrons les quelques lignes qui nous restent à la reprise des *Demi-Vierges*.

Dans une avant-première, tout en saluant la pérennité de la liliale Françoise, M. Marcel Prévost nous donnait doucement à entendre que, tel le Veau d'or, la demi-vierge était toujours debout.

J'en dirais autant de sa pièce. On avait pu jadis lui croire la beauté du diable. Son exceptionnelle fraîcheur, après trente années d'exercice, nous prouve ce qu'avait de calomnieux cette hypothèse.

A quoi doit-elle son inaltérable jeunesse? A la permanence peut-être des mœurs, des faiblesses qu'elle nous peignait? Sûrement au poignant drame de sentiment qu elle nous retrace.

Le succès a été très vif, accordé par la salle sans nulle complaisance. Et l'on a acclamé mademoiselle Dazat au jeu si ardent, si passionné, comme on avait jadis acclamé l'hiératisme sphingesque de la belle madame Hading.

FERNAND VANDÉREM

L'AFRIQUE DU MILIEU[1]

L'Afrique du Milieu : *Mittelafrika*. Le nom est allemand, mais la réalité dépasse singulièrement les ambitions germaniques. Elle s'imposait aux préoccupations du monde civilisé avant la naissance de la *Weltpolitik* ; elle s'est imposée aux préoccupations de la Conférence de la Paix, qui vient de porter la *Weltpolitik* en terre.

Le 26 février 1885, une conférence internationale, réunie à Berlin, signait un acte général établissant la liberté du commerce dans l'Afrique Centrale. L'acte était déclaré valable, non seulement pour le « bassin hydrographique » du Congo, mais pour la partie de l'Afrique Orientale située entre le 5e degré de latitude Nord et l'embouchure du Zambèze ; la liberté de la navigation commerciale était établie également sur le Niger. Cinq ans plus tard, une autre conférence internationale, réunie à Bruxelles, édictait les règles estimées les plus efficaces pour supprimer la traite des nègres, le commerce des armes et celui de l'alcool et proclamait la liberté de circulation des missions scientifiques ou religieuses. Un acte général était signé le 2 juillet : il était exécutoire « dans les territoires compris entre le 20e parallèle Nord et le 22e parallèle Sud, et aboutissant vers l'Ouest à l'Océan Atlantique, vers l'Est à l'Océan Indien et ses dépendances, y compris les îles adjacentes au littoral, jusqu'à 100 milles de la côte. » C'était la première délimitation précise de l'Afrique du Milieu, d'un océan à l'autre et de l'un à l'autre tropique.

Les Allemands n'ont rien imaginé d'autre que de vouloir

1. Voir la carte à la fin de la livraison.

englober dans leur empire la région ainsi délimitée. Au cours de l'année 1918, et notamment pendant les premiers mois de la « bataille de l'Empereur », qui éveilla chez eux tant d'espoirs, il n'est pas un organe de l'opinion allemande, il n'est pas un « colonial », depuis les officiels et les officieux, comme Zimmermann et Solf, jusqu'aux improvisés et aux imprévus, comme les socialistes Paul Lensch et Max Cohen, qui n'ait eu son projet d'annexion du *Mittelafrika*. Tous s'accordent sur les limites du futur empire. Sans doute la victoire, selon qu'elle sera absolue ou relative, étendra plus ou moins loin ces limites, mais il y a un minimum. Pour Cohen, c'est « un vaste empire africain, allant de l'Atlantique à l'Océan Indien ». Pour le docteur Frantz Kolbe, il contient *naturellement* le Congo Français et le Congo Belge, l'Angola Portugais et la Rhodésia Britannique ; il doit réunir autour du Togo tous les pays du Niger. Enfin, sous l'inspiration de Zimmermann, le *Bulletin de l'Office Impérial des Colonies* donne la définition officielle de l'Afrique du Milieu : « la région de l'Afrique bornée au Nord par le Sénégal, la frontière Sud du Sahara et le fleuve Djouba, et limitée au Sud par le Zambèze. »

Après les impérialistes, voici les internationalistes. Le 23 février 1918, la Conférence socialiste interalliée réunie à Londres demandait un régime spécial pour toute l'Afrique tropicale « d'un océan à l'autre, en y comprenant toute la région du Nord du Zambèze au Sud du Sahara ».

Pour qu'il y ait sur l'unité de l'Afrique du Milieu un tel consentement universel, pour que les diplomates, les savants et les missionnaires, les militaristes et les pacifistes s'entendent à ce point, il faut bien que cette unité existe en quelque manière. C'est précisément sur cette unité qu'il convient tout d'abord de s'entendre.

I

C'est une idée assez répandue que l'Afrique Centrale est la zone la plus uniforme de la terre, le pays de la symétrie sans imprévu. Une masse continentale, s'étendant de part et d'autre de l'Équateur jusqu'aux Tropiques et au delà ; — dans la région équatoriale, une chaleur continue, accablante,

avec deux longues saisons de pluie, au printemps et en automne, coupées par deux brèves saisons sèches, en été et en hiver ; — à mesure que l'on s'éloigne de l'Équateur, les deux saisons de pluies se rapprochant l'une de l'autre, pour se confondre en une seule, pendant notre été sous le Tropique du Cancer, pendant notre hiver sous le Tropique du Capricorne ; — et puis, au delà des Tropiques, la saison des pluies devenant de plus en plus courte, donnant de moins en moins d'eau, jusqu'à la sécheresse absolue du Sahara et du Kalahari : voilà la conception simpliste, et pour ainsi dire géométrique, du Centre africain, telle qu'on la peut voir exposée dans beaucoup de très bons livres.

A ces zones régulières de climats on fait correspondre des zones non moins régulières de végétation : à la zone équatoriale, la grande sylve vierge, la « forêt-éponge », gorgée d'eau, aux massifs épais d'arbres géants, aux sous-bois enchevêtrés, obscurs et silencieux, où les défrichements sont impossibles et la circulation malaisée ; — aux zones tropicales, des formations végétales plus « ouvertes », où des lambeaux de forêts, de plus en plus minces vers le Nord et vers le Sud, laissent un champ de plus en plus large à la savane de hautes herbes, domaine des grands mammifères, propre aux défrichements et aux cultures; — aux zones subtropicales, la végétation *xérophyte*, amie de la sécheresse, les steppes à l'herbe rare, les buissons épineux, qui nous conduisent jusqu'au *Sahel*, ou « rivage » du désert. Ainsi l'on passe par gradations régulières, nuancées, mais non imprévues, de l'extrême exubérance végétale de l'Équateur à la vie ralentie des steppes subtropicales ; entre les deux, la vie bien équilibrée de la savane tropicale permet seule à l'homme une vie normale et sédentaire, les cultures et l'élevage.

Une telle conception de l'Afrique Centrale est simple ; elle satisfait l'esprit géométrique. Elle n'est pas radicalement fausse ; mais elle n'est que grossièrement vraie, d'une vérité en quelque sorte approximative, comme il arrive d'ordinaire quand on veut inclure en des formules trop brèves la description des phénomènes naturels. Tout se passerait bien ainsi en Afrique, si l'Afrique n'avait pas de relief ; mais elle en a un, qui, pour avoir des traits moins amples et moins tour-

mentés que celui de l'Asie, n'existe pas moins, et le fait bien sentir.

Le centre de l'Afrique est, comme disait Livingstone, une « auge », où affluent les eaux de tous les tributaires du Congo, et où le grand fleuve s'attarde, divague, forme des marigots, des marécages et des *pools*, avant de percer la barrière des monts de Cristal pour se précipiter dans l'océan. Du creux de l'auge, on monte dans toutes les directions par les paliers d'immenses terrasses de grès, qui s'étagent à 300, à 600, à 1 000 mètres. Si, comme dans les fonds, la forêt-vierge s'étend sur les paliers les plus bas, elle pousse seulement des pointes sur les plus élevés ; plus frais grâce à leur altitude, ils sont le domaine du « parc » et de la savane. Ainsi, en pleine zone de l'Équateur, les plateaux de l'Afrique Orientale, du Congo-Nil, de l'Oubangui, du Moyen Congo, du Cameroun, de l'Angola, du Katanga et du Rouanda offrent de vastes espaces découverts propres à la circulation et aux cultures. A côté de la forêt-vierge, domaine des peuples chasseurs ou pêcheurs, qui ne trouvent dans la végétation d'autre ressource que la cueillette des fruits naturels, et qui apportent à l'Européen les seuls produits bruts des arbres et des lianes, bananes, noix de palme et caoutchouc, la savane équatoriale permet les grandes plantations de canne à sucre et de cotonnier, de manioc, de cacao, d'agaves et de toutes ces épices, poivre, cannelle et clou de girofle, qui attirèrent les premiers navigateurs de l'Occident vers les Indes.

Ce n'est pas tout. Sur les plateaux de l'Est surgissent les hauts reliefs, surajoutés et comme postiches, de grands volcans à peine éteints, dont l'érosion n'a pu encore ni émousser les cimes, ni diminuer l'altitude. Le plateau de l'Afrique Orientale a été craquelé, du Sud au Nord, par des lignes de failles, qui y ont creusé des « fosses » allongées et étroites, où se sont logés les grands lacs. Au long de ces fosses, des éruptions se sont produites; leurs lignes déprimées sont jalonnées par une suite de montagnes de 4 000 à 6 000 mètres, Rouvenzori, Kénia et Kilimandjaro, jusqu'aux grandes masses basaltiques de l'Éthiopie.

Ainsi, au bord de dépressions dont le fond est parfois au-dessous du niveau de la mer, se dressent des montagnes qui

comptent parmi les plus hautes du globe. En quelques kilomètres d'espace, tous les régimes de température, depuis la chaleur torride des fonds jusqu'aux neiges éternelles des sommets. Tous les régimes de pluie : les vents de l'Océan Indien, alizé du Sud et mousson asiatique, ne condensent et ne déversent sur la côte et sur le plateau qui la borde qu'une faible portion de la vapeur d'eau qu'ils contiennent; ils en réservent la meilleure part aux montagnes élevées et fraîches, pour redescendre ensuite, secs et brûlants, sur les fosses intérieures. Aussi la savane, qui couvre le plateau, fait place dans les fosses à la steppe et au buisson épineux ; le cocotier fait place à l'arachide, cet oléagineux des pays demi-secs; les plantations et les cultures disparaissent, mais un vaste territoire s'offre au parcours des troupeaux de moutons et de chèvres. Et sur les hauts massifs, frais et abondamment arrosés, une forêt semblable à celle de nos contrées se mêle à des prairies qui ne le cédent en rien à celles de la Normandie ou de l'Angleterre : aux rizières du bas elles peuvent opposer leurs champs de maïs, de millet et de blé; aux steppes à moutons des « fosses » elles peuvent opposer de véritables alpages, des « montagnes à graisse » et des « montagnes à viande ».

Cette alternance des « terres chaudes », des « terres tempérées » et des « terres fraîches » se retrouve dans l'Afrique Occidentale, où l'on passe de la forêt côtière de la Guinée aux plateaux tempérés du Soudan, puis aux steppes sèches du Tchad et de la boucle du Niger, et où les hauts massifs du Cameroun et de l'Adamaoua sont la réplique à peine adoucie des géants de l'Afrique Orientale. Elle se retrouve au Sud, dans l'Angola, dans la Zambézie et dans le Mozambique, comme aussi à Madagascar. Où est donc l'unité monotone dans cette Afrique du Milieu? Elle n'est nulle part. Le seul caractère commun à toutes ces régions, c'est que, bien exploitées, elles peuvent fournir aux pays industriels et surpeuplés du globe *tous* les produits végétaux, *toutes* les denrées alimentaires, *toutes* les matières premières, propres à toutes les zones de la terre. Et non pas seulement les produits végétaux, mais les minerais, car, non loin des mines d'or de la Rhodésia, le « tapis végétal » de la forêt-vierge et de la savane cache, au Katanga, les plus riches gisements de cuivre qui soient au

monde, des mines de fer et de houille qui comptent peut-être parmi les plus grandes réserves de la terre, avec celles qui attendent encore en Chine le pic du mineur.

L'imagination peut, sans trop d'effort, se figurer le rôle que joueront avant cinquante ans les produits de l'Afrique du Milieu dans la vie matérielle d'un Anglais de Liverpool, d'un Belge d'Anvers ou d'un Français du Havre. Au saut du lit, dont les draps sont tissés avec le coton du Tchad, les couvertures avec la laine des moutons du Niger et l'oreiller rembourré de kapok de l'Afrique Orientale, il passe dans son cabinet de toilette, où la brosserie est faite d'ivoire africain, où le savon est à base d'huile de palme ou d'arachide. A la table du petit déjeuner, il trouvera peut-être du sucre tiré des cannes du Gabon ou du Mozambique, le café de Libéria, le cacao de San Thomé, sans compter une excellente margarine fournie par l'huile de palme, déjà nommée, ou par le coprah de l'Est africain. Aux autres repas, il aura le tapioca, tiré du manioc congolais, le riz malgache ; ses plats seront assaisonnés de poivre et de clou de girofle de Zanzibar ; l'huile sera peut-être d'arachide ; s'il méprise la viande frigorifiée fournie par les bœufs du haut Soudan ou les moutons du Sénégal, du moins le filet du bœuf normand qu'on lui servira devra la graisse et l'onctueux de sa chair aux tourteaux de graines d'arachides, de coton ou de coprah africain dont la bête aura été nourrie. Son dessert sera d'ananas ou de bananes, venus par Konakry ou par Dakar. Il quitte sa maison, où l'acajou, l'ébène, le bois de teck et d'okoumé des meubles et des murs lui rappellent l'Afrique Centrale, où le cuivre des vases vient du Katanga. Il consulte sa montre, faite en or de la Rhodésia, et monte dans une automobile, dont les pneumatiques sont en excellent caoutchouc congolais, et dont les roues sont graissées à l'huile végétale des Tropiques. Ou bien il se rend à pied, faisant sonner sur le sol ses forts souliers faits du cuir des bœufs soudanais, jusqu'aux docks où l'appelle son travail. Là, tout le jour, il assistera au déchargement de navires, dont les chauffeurs sont Sénégalais et d'où des dockers soudanais tirent le coton, le sisal, le raphia, d'innombrables balles de textiles divers qui furent descendus dans leurs cales à Dakar, à Douala, à Boma, ou peut-être encore à Dar es Salam ou à

Zanzibar, auquel cas ces navires auront accompli le parcours grâce à la houille du Katanga, qui fournira en combustible toutes les « échelles » de l'Afrique Orientale. Et peut-être le journal ou la revue qu'il lira le soir pour se renseigner, se récréer ou s'endormir, seront-ils imprimés sur un papier fait avec la pâte des bois des Tropiques.

Sans doute, nous n'en sommes pas encore là. La sélection du troupeau africain, son amélioration par les races d'élite de l'Europe occidentale n'est pas commencée. Hors quelques régions de la Nigéria, l'Afrique du Milieu ne donne encore de coton que des quantités dérisoires. Le cuivre du Katanga commence à peine à sortir de terre, et la houille y est encore enfouie. L'Afrique n'exporte que quelques milliers de francs de bananes chaque année, tandis que l'Amérique Centrale et les Antilles en exportent 80 millions ; il n'en sort que vingt-trois milliers de tonnes de coprah, tandis que le reste du monde tropical en fournit deux cents fois plus. Mais déjà, sans compter l'ivoire, les produits de la forêt africaine tiennent une grande place sur les marchés du monde : sur 100 000 tonnes de caoutchouc que produisait le monde en 1913, 22 000 provenaient d'Afrique ; sur 140 000 tonnes de cacao, 50 000 étaient africaines ; la totalité des 300 000 tonnes de noix de palme vendues chaque année sur les marchés européens provient de la même source, et 370 000 tonnes d'arachides sur les 770 000 que comporte le commerce annuel du monde. Or, l'Allemagne importait avant la guerre 20 600 tonnes de caoutchouc, 55 000 tonnes de cacao, 260 000 tonnes de noix de palme et 70 000 tonnes d'arachides. Que l'on compare ces chiffres avec les chiffres *actuels* de la production africaine, et l'on comprendra cet avertissement que la *Deutsche Kolonialzeitung* inscrivait, en grosses capitales, au frontispice de son numéro du 20 juillet 1918 (quand on croyait encore à la victoire) : « Veux-tu que la carte de graisse soit imposée à l'Allemagne encore pour des dizaines d'années? — Non? — Alors, fais tout ce qui dépend de toi pour que la possibilité nous soit accordée de tirer nos propres matières oléagineuses de *colonies allemandes*. »

L'Afrique du Milieu ne sera pas le réservoir de matières premières destiné à la seule Allemagne que convoitait l'impé-

rialisme des industriels rhénans et des commerçants hambourgeois, que l'empire devait conquérir, comme disait Zimmermann, « à tout prix, et quand tous les diables de l'Enfer se ligueraient contre l'Allemagne ». Mais elle sera ce réservoir pour l'ensemble du monde civilisé, — à la condition que toutes ses « possibilités » se réalisent. C'est là l'œuvre de la colonisation. Or la colonisation n'est et ne sera que ce que la font et la feront les rapports entre les Européens et les indigènes.

II

L'Afrique du Milieu doit avoir environ 90 millions d'habitants. Tous sont noirs. Pour un blanc, tous les noirs se ressemblent, par le seul fait qu'ils sont noirs. De même, aux yeux du noir, tous les blancs sont de la même famille, parce qu'ils ont la même couleur de peau. Nous savons bien que le noir se trompe. Mais ne nous trompons-nous pas, nous aussi? Nous nous trompons sans doute, mais moins. Il y a moins de différences entre un noir du Soudan et un nègre du Congo qu'entre un Européen d'Occident et un Hindou, parce que l'Européen et l'Hindou représentent deux types de civilisations très avancées et nettement différenciées, tandis que le Soudanais marque seulement une avance légère sur le Congolais, tout au début de la route que nous avons parcourue depuis longtemps, les Hindous et nous, et avant toute bifurcation divergente.

L'Afrique fut, sans doute, en des temps préhistoriques, uniquement peuplée de ces négrilles dont on trouve des restes sur toutes les terres de la zone tropicale, depuis les Philippines jusqu'au Congo. Ici, fuyant devant les premières invasions venues d'Asie par la mer Rouge, à une époque que l'on peut affirmer, sans métaphore, bien antérieure au déluge, ils se sont réfugiés dans les « asiles » les plus impénétrables et les moins hospitaliers, fourrés épais de la forêt, marécages, hautes montagnes, où leurs descendants végètent misérablement, nus et sans armes, en quête du butin toujours précaire de la chasse ou de la pêche. Ces envahisseurs antédiluviens étaient les nègres Bantous. On sait qu'ils connaissaient déjà la culture à la houe. Les plateaux découverts de l'Afrique

Orientale leur convinrent, et ils s'y établirent. Mais, de nou veaux flots de Bantous arrivant toujours, les premiers établis furent évincés, et, continuant leur marche vers le Sud et vers l'Est, occupèrent la plus grande partie de l'Afrique Australe et la totalité de l'Afrique Équatoriale. Ici, cheminant par petits groupes à travers la forêt congolaise, suivant le fil des rivières sur leurs grandes pirogues faites d'un seul tronc d'arbre, ou avançant en groupes plus serrés sur les terrasses découvertes du Congo-Nil, de l'Oubangui et du Moyen-Congo, ils parvinrent jusqu'à la côte atlantique, et remontant vers le Nord, atteignirent le Niger inférieur, peuplant toute la forêt côtière de Guinée.

Les Bantous occupèrent ainsi toute l'Afrique Équatoriale jusqu'au 5e degré de latitude Nord. On peut dire qu'ils en sont demeurés jusqu'à ce jour les occupants exclusifs. Dans la multitude des petites tribus et des minuscules villages que peuple leur race, parmi les diversités de taille, de musculature, voire de teinte, on discerne des traits chez tous identiques : jambes courtes, cheveux crépus, prognathisme, front fuyant, lèvres épaisses. Dans le nombre infini des dialectes (chaque petite tribu a le sien), on trouve assez de radicaux communs pour que l'Européen le moins expert en linguistique soit capable, quand il en a appris un, de les comprendre tous, à la grande admiration du noir, qui n'est pas loin de voir là quelque sortilège.

Depuis les invasions des Bantous, l'Afrique a connu d'autres migrateurs. Elle a vu arriver d'Asie, aux environs du Déluge, ce que les ethnographes appellent les « Éthiopiens noirs », Galla, Somali et Danakil de l'Afrique Orientale, Haoussa, Sonraï, Mossi et autres Soudanais de l'Afrique Occidentale. Plus grands, de teint plus foncé, de jambes plus longues et de prognathisme moins accusé que les Bantous, ils se sont avancés jusqu'aux marges de l'Afrique du Milieu, jusqu'au Niger, jusqu'au Tchad et jusqu'au Djouba. Ils n'ont lancé au delà que des avant-gardes qui se sont mêlées aux Bantous et confondues avec eux. Nulle part ils n'ont atteint la zone de la forêt vierge. Des peuples plus civilisés qui vinrent ensuite, et qui sont demeurés plus au Nord, ils ont reçu des bienfaits inestimables : le cheval, le bœuf, le

mouton et la chèvre, le tissage de la laine, le travail de la terre à la charrue, la culture des céréales, l'art de creuser les puits. Ils n'ont communiqué cette civilisation fraîchement acquise qu'aux éléments Bantous de la zone extérieure ; le gros est demeuré fidèle à sa civilisation primitive, à la culture à la houe et aux seuls produits de plantations qui s'en accommodent : encore aujourd'hui s'opposent les « peuples du manioc » et les « peuples du mil ».

Puis sont venus les « Éthiopiens rouges » et les « Éthiopiens blancs », les Hamites et les Sémites : en Afrique Orientale, les Abyssins ; en Afrique Occidentale, les Berbères. Les uns comme les autres n'ont pas atteint l'Afrique du Milieu ; ils n'ont eu avec les noirs de l'Équateur et des Tropiques que des rapports intermittents, guerres et razzias ou échanges par caravanes, selon les époques ; jamais il n'y a eu contact régulier, à plus forte raison pénétration réciproque.

Enfin, sont venus les Arabes et les Européens. Ni les uns, ni les autres n'étaient capables de s'établir et d'essaimer sous le climat tropical. Les Arabes se sont contentés d'établir des comptoirs en bordure, ports de mer ou ports de terre, sur la côte de l'Océan Indien ou dans le Sahel du Sahara. De là ils lançaient des caravanes commerçantes ou des bandes belliqueuses, qui rapportaient la poudre d'or, l'ivoire, la cire, les épices, et aussi les esclaves. Avec le commerce arabe, l'Islam se propageait : l'un et l'autre se sont arrêtés en deçà du 5e degré de latitude Nord, ou aux environs de la ligne des Grands Lacs. Et quand, à la fin du XVe siècle, les Portugais eurent accompli le périple de l'Afrique, ils n'y pénétrèrent ni plus ni moins que les Arabes : établis sur les côtes, Côte de l'Or, Côte de l'Ivoire, Côte des Palmes, Côte des Graines, Côte des Aromates, Côte des Esclaves, les uns comme les autres achetaient les produits qu'on leur apportait de l'intérieur ; ils en ignoraient les habitants ; à plus forte raison étaient-ils incapables de modifier les formes de leur civilisation.

Il y avait donc à la fin du XIXe siècle, quand l'Europe se préoccupa de connaître l'intérieur de l'Afrique, une « civilisation » bantoue, demeurée pure au Centre, à peine altérée sur les bords, — si l'on peut appeler civilisation cet ensemble de caractères *négatifs* qui caractérisent les individus et les

sociétés de l'Afrique Équatoriale : médiocrité de la force physique, de l'intelligence et même de la sensibilité, passivité, absence de toute organisation politique, sociale ou religieuse. Dans son beau livre sur *Les sociétés primitives de l'Afrique Équatoriale*, le regretté docteur Cureau, qui connaissait bien les nègres de l'Équateur pour les avoir pratiqués pendant vingt ans, observe, avec juste raison, que tous les noirs ne se ressemblent pas, et qu'il y a notamment d'assez fortes différences entre les « hommes des bois » et les « hommes des plaines » : les premiers, vivant sous l'oppression de la forêt obscure, silencieuse et hostile, rendus circonspects par l'embûche qui les guette à chaque pas et par les alertes incessantes, durcis par les difficultés qu'ils éprouvent à tirer leur nourriture d'une nature marâtre, âpres, méfiants, querelleurs ; les seconds, vivant sur de larges espaces brûlés de soleil, éclatants de lumière, sur une terre généreuse jusqu'à la prodigalité, gais, exubérants, insouciants, amis du chant, des danses et du tintamarre, naïfs, confiants, hospitaliers, *presque* honnêtes en affaires.

Mais, en regard de ces différences, que de traits communs à tous ! Des sens peu subtils (même l'odorat et l'ouïe) ; une mobilité incroyable de caractère, pour laquelle l'événement présent seul importe, dont on se réjouit jusqu'à la satiété, s'il est heureux, que l'on supporte avec fatalisme, avec force gémissements, mais sans essayer de réagir, s'il est funeste, et qui fait qu'un prisonnier destiné à être mangé, — et qui le sait, — ne perd pas un coup de dent de la succulente nourriture dont on le gave pour l'engraisser ; un égoïsme enfantin, qui ne cède la place à un altruisme fort rudimentaire et à une notion fugitive de solidarité qu'aux moments de danger commun ; des amitiés et des haines momentanées, qui ne les agitent qu'en surface ; une incapacité d'être reconnaissants ; une incapacité plus grande encore de distinguer le vrai du faux et d'apporter un témoignage véridique, si la tranquillité ou surtout si la vanité du témoin est en jeu ; la prodigalité, la coquetterie ; une paresse et un dégoût de l'effort qu'explique la nature, comblant ici l'homme de ses fruits et décourageant là le travail le plus acharné ; peu de respect de la foi jurée ; enfin, une intelligence réduite, dont la

faiblesse s'exprime par un vocabulaire restreint (moins de trois mille idées pour les dialectes les plus riches) et se manifeste par l'échec devant les opérations les plus simples, comme de distinguer certaines couleurs, hors du noir, du blanc et du rouge, ou de pénétrer les mystères assez peu hermétiques de la multiplication et de la division : tels sont, énumérés en bref, les principaux traits de la psychologie enfantine du noir de l'Équateur.

L'organisation sociale est, elle aussi, dans l'enfance. La famille y est la seule forme normale d'association, le seul groupe organisé. C'est, d'ailleurs, une pure association d'ordre économique, où l'homme dirige, traite avec l'étranger, exerce la justice et la police, achète et vend, tandis que la femme ou les femmes, qu'il a achetées et qui constituent son principal bien mobilier, accomplissent tout le travail de culture et d'industrie, hors les défrichements, l'abatage des grands arbres et la construction des cases. L'enfant est la propriété du père, qui lui donne la subsistance et la protection, mais à qui il doit tout son travail. A côté des enfants figurent les esclaves domestiques, sorte de clientèle qui reçoit du maître protection et lui donne son travail, ni plus ni moins que les enfants : il n'y a dans bien des dialectes qu'un seul mot pour désigner les uns et les autres.

La famille, ainsi constituée, est la cellule du village africain; le village n'est qu'une juxtaposition de familles, éphémère comme la vie du chef, qui constitue son seul lien. L'autorité du chef du village lui vient de sa force, de son énergie, de son intelligence, qui lui permettent de gérer les biens de la communauté et de les défendre contre l'agresseur. Il est toute la loi; il est le maître des terres et des personnes. S'il perd force, énergie, intelligence, ou s'il meurt, le village a chance de disparaître. Alors ses habitants iront dans un autre village se soumettre à un autre chef, car ils savent que l'isolement, c'est la mort. Au-dessus de cet embryon de société, il n'y a rien : les groupements de villages sous un seul chef, les « royaumes », sont des accidents exceptionnels et peu durables. Seul le Soudan a connu des royaumes moins éphémères : Mossi, Gourmas, Mandingues, formés au contact et à l'exemple des grands sultanats musulmans de la région du Tchad. Dans la

forêt de la côte de Guinée, on n'en trouve plus que quelques-uns, comme le Dahomey, nés de la traite des esclaves, entretenus et enrichis par la traite; — et la traite n'est pas un élément essentiel de la « civilisation » de l'Afrique Équatoriale : elle est d'importation européenne. Il faut dire les choses comme elles sont : ce n'est pas la seule importation fâcheuse dont les noirs de l'Équatoria nous sont redevables.

Imaginons quelle peut être l'attitude du noir puéril, si le blanc se présente à lui sous les apparences du Démon terrible et tentateur. Le blanc est intelligent : il sait découvrir les ruses, confondre les mensonges, il comprend toutes les langues. Le blanc est fort : il est muni d'armes redoutables ; ses sortilèges peuvent, à sa volonté, guérir les maux ou donner la mort. Le blanc est séduisant : il arrive les mains pleines de bibelots et de verroteries, et muni de cette chose délicieuse, l'eau-de-vie. Le noir est paresseux ; mais si le blanc veut qu'il travaille, le noir sera forcé de travailler, d'accomplir mainte corvée, de construire des routes, de recueillir du caoutchouc, de pagayer, de porter, sous la menace des coups. Le noir donnera au blanc autant de caoutchouc, autant d'ivoire, autant d'huile de palme qu'il en demandera, en échange de quelques perles, de quelques bracelets, d'une étoffe rouge ou de quelques pintes d'alcool, qui sont des biens inestimables. Pour les obtenir, le noir vendra même ses femmes, ses enfants, ses esclaves ; il le peut, puisqu'il en est propriétaire. Et si le blanc lui donne des fusils et de la poudre, il ira guerroyer chez les voisins, pour y faire des prisonniers et les vendre au blanc contre des perles, des bracelets, des étoffes et de l'alcool. Le *travail forcé* et la *corvée*, les *échanges en nature*, la *traite des esclaves*, — voilà les dons que la colonisation européenne peut apporter, — et qu'elle a trop souvent apportés, — aux noirs de l'Afrique, si elle ne s'inspire pas de principes élevés, et si sur ces principes il n'y a pas un accord unanime et international.

III

Le premier « accord international » date, on l'a vu, de 1885. En 1876, une Association Internationale Africaine s'était

créée à Bruxelles, sous le patronage de Léopold II ; son programme était d'entreprendre l'exploration scientifique des territoires de l'Afrique Centrale, de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien, d'y ouvrir les voies au commerce européen, d'y propager la civilisation, et tout d'abord d'y supprimer la traite. Grâce à Stanley, l'association fut le principal ouvrier de la découverte du bassin du Congo. Cependant, les Français à l'Ouest, les Anglais et les Allemands à l'Est menaient à bien la même œuvre d'exploration sur les marges du domaine du grand fleuve, non sans y jeter les bases de futures colonies nationales. Aussi, tandis qu'en 1884 l'œuvre de découverte entreprise par l'Association Internationale aboutissait à la création, en plein cœur de l'Afrique, d'un État indépendant du Congo, sur le pourtour, des embryons de colonies françaises, anglaises, allemandes avaient germé et prenaient déjà forme. C'est afin de régler le statut du futur État, comme celui des territoires environnants, qu'une conférence réunit à Berlin, en 1884, les représentants de la plupart des États de l'Europe et ceux des États-Unis d'Amérique.

De ses délibérations sortit l'acte de 1885, qui établissait la *liberté* du commerce dans le bassin conventionnel du Congo, et aussi dans les régions correspondantes à l'Ouest et à l'Est, les territoires déjà occupés gardant toutefois leur régime antérieur. Il établissait aussi la liberté de navigation sur le Congo et sur le Niger, spécifiait les conditions dans lesquelles l'occupation de territoires nouveaux pourrait être considérée comme effective, condamnait, d'ailleurs en termes vagues, la traite des esclaves, et recommandait, avec la même imprécision, la protection des indigènes, la liberté de conscience et de religion, la libre circulation de toutes les missions et entreprises scientifiques, religieuses et charitables.

En moins de quelques années, ce premier règlement demandait des correctifs et des précisions. La liberté du commerce, qui était imposée à l'État indépendant du Congo, privait celui-ci du seul revenu que puisse espérer un État neuf, où la fortune intérieure est encore inexistante : les droits d'entrée sur les marchandises. Le nouvel État, n'ayant de la souveraineté que les charges sans aucun profit, végéta pendant huit ans; il se trouvait près de la faillite, quand, en 1892,

lui fut accordé le droit de lever, sur toutes les marchandises pénétrant dans son territoire, un droit égal de 10 p. 100 *ad valorem*. C'était substituer au principe de la liberté commerciale le principe de l'*égalité*. Le revenu que l'État indépendant en tira ne lui suffit pas encore; en fait, il n'acquit la prospérité que lorsqu'il perdit l'indépendance pour devenir, en 1908, une colonie de la Belgique et bénéficier ainsi de l'appui financier d'un grand État moderne.

Quant aux imprécisions des clauses « humanitaires » de l'acte de Berlin, elles devaient faire place, en 1890, aux précisions de l'acte de Bruxelles, rédigé par une nouvelle conférence internationale, qui se réunit en cette ville dès le mois de novembre 1889. Cet acte établissait en 95 articles les règles qui paraissaient les plus propres à supprimer la traite, et prohibait, sauf dans certaines conditions bien nettement spécifiées, le trafic des armes et le commerce de l'alcool : y étaient énumérées les conditions dans lesquelles les armes pourraient être introduites sur le sol africain, et quelles armes ; les territoires où le commerce de l'alcool serait absolument interdit, et ceux où il serait toléré, et dans quelles proportions. Peut-être de telles précisions ont-elles été parfois contre la fin que l'on se proposait : à délimiter des « zones de permission » pour le commerce de l'alcool, on a, dans des territoires encore mal surveillés et même incomplètement occupés, fait naître une ligne de fraudes à la limite de ces zones ; à préciser, par une description minutieuse, les armes interdites, on a laissé la porte ouverte aux armes nouvelles, qui pouvaient naître des inventions diaboliques de la science moderne. Sans doute aurait-on mieux fait d'interdire tout commerce de l'alcool, tout commerce des armes, et partout. Mais, à tout prendre, l'œuvre de la conférence de Bruxelles fut bonne ; elle contribua avec efficacité à l'établissement de la paix africaine. Toutefois, elle date de 1890, d'une époque où l'Afrique Centrale était à peine connue. Il est naturel que l'instrument qui est sorti de ses délibérations ne soit plus au point ; il demande des retouches, quelques suppressions peut-être, certaines additions à coup sûr.

Or, l'article 19 du projet de constitution de la Ligue des Nations, proposé aux délibérations de la Conférence de la

Paix en février 1919, devenu l'article 22 du pacte définitif adopté le 28 avril 1919, s'exprime ainsi :

Les principes suivants s'appliquent aux colonies et territoires qui, à la suite de la guerre, ont cessé d'être sous la souveraineté des États qui les gouvernaient précédemment, et qui sont habités par des peuples non capables de se diriger eux-mêmes dans les conditions particulièrement difficiles du monde moderne. Le bien-être et le développement de ces peuples forment une mission sacrée de civilisation...

La meilleure méthode de réaliser pratiquement ce principe est de confier la tutelle de ces peuples aux nations développées qui, en raison de leurs ressources ou de leur position géographique, sont le mieux à même d'assumer cette responsabilité : elles exerceront cette tutelle en qualité de mandataires et au nom de la Société des Nations. Le caractère du mandat doit différer selon le degré de développement du peuple...

Le degré de développement où se trouvent... ceux de l'Afrique Centrale exige que le mandataire y assume l'administration du territoire à des conditions qui garantiront, avec la prohibition d'abus tels que la traite des esclaves, le trafic des armes et celui de l'alcool, la liberté de conscience et de religion, sans autres limitations que celles que peut imposer le maintien de l'ordre public et des mœurs... et qui assureront également aux autres membres de la Société des Nations des conditions d'égalité pour les échanges et le commerce.

Le moins que l'on puisse dire de ce texte, c'est qu'il n'est pas ambitieux. Contient-il en germe un statut colonial nouveau que la Société des Nations imposera à toutes les puissances coloniales en Afrique Centrale? Ce statut sortira-t-il des délibérations auxquelles donnera lieu le texte adopté? En tout cas, le texte, lui, ne s'applique qu'aux territoires africains dont l'Allemagne est dépossédée. Comme dans l'acte de Berlin, les territoires déjà occupés par les « hautes parties contractantes » sont exceptés : la seule différence vient de ce que, en 1885, ces territoires se limitaient à une frange de littoral, et qu'aujourd'hui ils comprennent toute l'Afrique Centrale sauf les colonies de l'Allemagne, dont le nouveau destin se décide.

La Conférence socialiste interalliée de Londres avait demandé, en février 1918, ce statut international pour toute l'Afrique Centrale : « En ce qui concerne... les colonies *de tous les belligérants* dans l'Afrique Tropicale,... la Conférence se prononce pour l'établissement par entente internationale d'un régime qui, tout en respectant les souverainetés nationales sous

le contrôle et la garantie de la Société des Nations, s'inspire d'un large libéralisme économique, et sauvegarde, dans les meilleures conditions possibles, les droits des indigènes. » L'article 22 du pacte de la Ligue des Nations ne donne pas expressément satisfaction à ce vœu. Mais, pratiquement, peut-on imaginer un État mandataire, administrant ses colonies nouvelles suivant des règles qui feront le bonheur des indigènes, et refusant d'appliquer ces mêmes règles à ses anciennes colonies? Tôt ou tard, les règles adoptées pour l'administration des anciennes colonies allemandes seront abandonnées, si à l'épreuve elles se révèlent mauvaises, et si la pratique en prouve l'efficacité, elles seront étendues à toute l'Afrique, — à moins qu'elles n'y soient déjà appliquées. Or, il nous semble bien que tel est le cas pour la plupart des règles dont les principes sont sommairement énoncés dans l'article 22. Un bref examen de ces principes le montrera.

Tout d'abord, le projet maintient les *colonies nationales*. Si la Conférence socialiste interalliée de Londres s'en était gardée, le *Labour Party* anglais avait demandé que « toutes les colonies des puissances européennes de l'Afrique Tropicale, y compris la République de Libéria, soient transférées à la Société des Nations et administrées par une Commission impartiale sous le nom d'État africain unique, indigène et neutre ». C'était recommencer, sur un domaine plus étendu, l'expérience de l'État indépendant du Congo. Le pacte de la Société des Nations ne propose pas cette internationalisation. La commission qui l'a rédigé a-t-elle pensé que le concept de « colonie internationale », de colonie sans métropole, était une hérésie, sinon un non-sens juridique? A-t-elle été obsédée par le souvenir, encore tout frais et peu encourageant, de l'État indépendant? Sans doute, aussi, les hommes compétents ont-ils dû lui dire que, dans l'état actuel de la civilisation africaine, la gestion de colonies nationales par des États colonisateurs puissants et expérimentés était le seul système capable de servir à la fois les intérêts des blancs et des noirs.

L'intérêt des blancs, dans un monde épuisé par la guerre, est que l'Afrique Centrale lui donne les moyens de se refaire, en fournissant la plus grande quantité de matières premières, dans les meilleures conditions et le plus rapidement qu'il sera

possible. Or, le sol tropical peut produire beaucoup, si l'on sait l'exploiter, si l'on connaît les meilleures méthodes pour sélectionner les espèces végétales indigènes et pour acclimater les étrangères, si l'on est capable d'associer les noirs au travail européen, — et si, connaissant toutes les « recettes » coloniales, on a les moyens de les appliquer, je veux dire le personnel et l'argent. Or, les nations qui ont déjà *colonisé* au voisinage des colonies allemandes d'Afrique possèdent tout cela, et le possèdent seules. On peut tout de suite, et sans faire d'école, coloniser le Togo quand on a colonisé le Dahomey ; les frontières du Cameroun et de notre Afrique Équatoriale ont un tracé assez paradoxal pour n'avoir rien d'une frontière naturelle ; il n'y a pas de différence, non plus, entre le Katanga belge et le Rouanda naguère allemand, entre l'Afrique Orientale qui est anglaise et celle qui fut allemande. Le Français, l'Anglais, le Belge peuvent immédiatement prendre la suite de l'exploitation allemande : ils sont à pied d'œuvre.

Quant à l'intérêt des noirs, il demande qu'on leur applique des méthodes d'administration simples, claires et, sinon immuables, du moins assez lentes à évoluer. Il est bien entendu que, pour le colonisateur de notre temps, l'indigène n'est plus un moyen, mais une fin. Selon la belle parole du ministre belge Renkin, la colonisation « est une charge que les peuples civilisés ont le devoir d'accepter pour le profit commun de l'humanité », et cette charge est d'acheminer les indigènes, par les voies les plus humaines, vers un état où ils seront capables de s'administrer eux-mêmes. Mais il y a plusieurs voies, il y a plusieurs méthodes ; chaque nation colonisatrice a la sienne.

La méthode britannique est de donner, avant tout, la plus grande prospérité matérielle à la colonie, d'y créer le plus de ports, de routes, de voies ferrées, de services de navigation qu'il est possible ; d'exciter les indigènes, par la perspective d'un gain honnête, à cultiver leurs terres avec toute l'intensité dont ils sont capables, de développer au maximum le commerce et la prospérité matérielle ; — et, ce faisant, de respecter absolument la constitution et les habitudes des indigènes, de s'en désintéresser, au sens littéral — laissant au spectacle des « bienfaits » de la civilisation euro-

péenne le soin de transformer le cerveau du noir, si la transformation est possible, et de l'amener lentement au désir et à la capacité d'adhérer à notre civilisation. Telle est la méthode britannique ; c'est aussi, aujourd'hui, la méthode belge.

La méthode française ajoute à l'amélioration matérielle du sort des indigènes, certains efforts pour les rendre capables de comprendre notre civilisation et de participer à son œuvre, pour les *assimiler*. Il ne faut pas médire de l'assimilation ; elle s'inspire d'un principe très noble : nous voulons donner à des frères, encore inférieurs, le bénéfice d'une civilisation, dont nous estimons que, en l'état actuel du monde, elle est la meilleure. Sans doute, l'assimilation a eu ses interprètes inintelligents et excessifs, qui en ont appliqué le principe aveuglément et, pour ainsi dire, à tour de bras. Mais quelle est la doctrine élevée et rénovatrice qui n'a pas eu ses Homais? On a vu récemment un noir tenir très dignement sa place dans les conseils du gouvernement : est-ce là un résultat négligeable?

Méthode britannique, méthode française ou autre, peu importe, d'ailleurs, car plusieurs chemins mènent au *self government*. L'essentiel est que, pour chaque territoire, une seule soit adoptée, et que l'on s'y tienne. Le noir, comme tous les simples, comme les enfants, supporte mal qu'on lui parle successivement plusieurs langues, dont les termes se brouillent dans sa tête ; à plus forte raison ne tolère-t-il pas qu'on les lui parle toutes ensemble : on sait l'étrange succès obtenu aux Nouvelles-Hébrides par ce tribunal mixte (et dont les décisions étaient sans appel) qui, sous la présidence d'un Hollandais, réunissait un procureur espagnol, des juges français et des juges britanniques.

Les anciennes colonies allemandes seront donc attribuées à certains États comme colonies nationales, où ils pourront exercer pleinement leur souveraineté. On leur demande simplement d'observer certains principes. Quels principes? Ni plus ni moins que ceux qui ont été déjà proclamés, codifiés, amendés par les actes de Berlin et de Bruxelles. Si nous comptons bien, et si nous exceptons une clause non précise concernant l'armement des indigènes pour la seule défense « du territoire » (quel territoire? celui de la colonie? ou des colonies voisines de même nationalité? ou de toute la nation, la métro-

pole comprise?), il y en a cinq, deux concernant les blancs, trois concernant les noirs. Les deux premiers proclament l'égalité (non la liberté) commerciale et la liberté de religion. Sur ces principes il y a peu d'observations à faire. On ferait difficilement admettre aux puissances anglo-saxonnes un autre régime que celui qui établit à l'entrée des colonies africaines, sinon la porte ouverte, du moins le même « tourniquet » pour tous. Et il peut suffire à certains esprits, qui ne peuvent s'interdire quelque méfiance à l'égard de telles missions religieuses étrangères, que l'on prévoie à la liberté de circulation et d'établissement de ces missions les limitations « que peut imposer le maintien de l'ordre public et des mœurs ». L'État souverain jugera des cas d'espèces où l'ordre public est menacé, et il fermera sa porte, ou l'ouvrira pour expulser.

Quant aux principes concernant les noirs, ils sont énoncés ainsi : « Prohibition d'abus tels que la traite des esclaves, le trafic des armes et celui de l'alcool ». A vrai dire, la première de ces trois interdictions paraît légèrement désuète, et comme une clause de style? Où se pratique, actuellement, la traite des noirs dans l'Afrique Centrale? L'esclavage familial, tel qu'il a été défini plus haut, subsiste dans bien des régions, et il faut s'attendre à ce qu'il demeure encore longtemps, selon le mot du cardinal Lavigerie, « un facteur essentiel de l'ordre social africain ». Mais la traite, c'est-à-dire la capture par violence, la vente, le transport et l'exportation du « bois d'ébène », où la trouve-t-on? Récemment, un journal allemand déclarait qu'elle avait disparu des colonies allemandes. Nous l'en croyons volontiers. On peut reprocher à la méthode coloniale allemande d'avoir soumis les indigènes, par les corvées, le travail forcé, les châtiments corporels, à un véritable esclavage *sur place*. Mais le gouvernement allemand était trop avisé pour ne pas s'efforcer de supprimer l'*exportation* des esclaves. La traite vide une colonie de son « matériel humain », comme disent avec élégance les Allemands; elle est, à l'égard de l'homme, une méthode d'exploitation aussi sauvage, aussi primitive, et, à tout prendre, aussi peu rémunératrice que l'arrachage des plants ou la cueillette pour les végétaux, et que la chasse pour les animaux : c'est de la *Raubwirtschaft*. Le colon moderne substi-

tue, partout où il le peut, la culture ou la plantation à l'arrachage et à la cueillette ; il remplace la chasse par l'élevage ; il lui suffit également d'avoir une exacte notion de son intérêt, même sans un atome de sensibilité, pour faire la guerre à la traite, car la traite est nuisible à toute forme de colonisation, même la plus bassement intéressée, même la moins humaine, puisqu'elle la prive de son élément essentiel, la main-d'œuvre. La Conférence de Bruxelles, qui avait longuement examiné et pesé les moyens les plus efficaces pour la supprimer, en était arrivée à cette conclusion, dont elle fit l'exorde de son acte général (chapitre premier, article premier) : « Les moyens les plus efficaces pour combattre la traite à l'intérieur de l'Afrique sont : 1° l'organisation progressive des services administratifs, judiciaires, religieux et militaires dans les territoires de l'Afrique placés sous la souveraineté ou la protection des nations civilisées », l'établissement de routes, de voies ferrées, de plantations, — en un mot la mise en exploitation. Et toutes les colonies d'Afrique *en exploitation* ne connaissent plus la traite.

Quant au commerce des armes et de l'alcool, on a vu déjà que la Conférence de Bruxelles l'a interdit ou strictement limité. Mais on a vu aussi qu'interdictions et réglementations appellent aujourd'hui des correctifs et des additions : il suffira, pour le comprendre, de songer que, dans l'état actuel des conventions, on ne peut vendre à un noir de l'Afrique Centrale un vieux fusil à pierre, mais qu'il est loisible de lui céder des grenades et des lance-flammes, avec tout ce qu'il faut pour en user. Et rien ne sera interdit, tant que ne sera pas radicalement, partout et pour tous, interdite la vente de l'alcool; ça n'est pas ici le lieu d'examiner si cette interdiction totale est désirable, possible, ou politique; mais toute demi-interdiction est une interdiction inopérante et proprement nulle ; autant ne rien faire que faire cela.

En tout cas, de pareilles règles ne sont point de nature à limiter la souveraineté des futures puissances mandataires et à les empêcher de l'exercer librement, — car les principes dont elles s'inspirent sont les principes mêmes de la civilisation. On peut même dire que ces puissances pourraient, avant d'entrer en charges, proclamer et s'engager à observer d'au-

tres principes encore, puisque toutes (je parle des nations démocratiques, et notamment de la France) les observent déjà dans leur actuel domaine colonial. En quoi, par exemple, la future souveraineté de la France serait-elle compromise, si elle s'engageait à ne jamais tolérer sur son domaine les châtiments corporels, le travail forcé, les salaires et les échanges en nature, et à réduire la corvée aux nécessités de premier établissement, comme la construction des routes et un portage limité, et seulement pour un laps de quelques jours par an? Comment éprouverait-elle la moindre gêne à déclarer qu'elle respectera, toujours et partout, la propriété indigène, individuelle ou collective ; qu'elle interdira les contrats de travail à longue échéance, qui, conclus avec un indigène peu averti, l'engagent parfois pour toute la période laborieuse de sa vie ; qu'elle pratiquera l'égalité fiscale la plus stricte entre colons et indigènes ; qu'elle s'associera à toute œuvre d'hygiène, à toute organisation constituée en vue de combattre les maladies des plantes, des animaux et des hommes ; qu'elle inculquera à tous les indigènes les éléments d'une instruction rudimentaire et qu'elle est prête à leur accorder, individuellement et suivant le cas et la faculté de chacun, l'accession aux droits que possèdent les citoyens de la métropole? S'engager à tout cela, la France pourrait le faire sans rien aliéner de sa souveraineté, puisque rien de tout cela ne contredit ses principes de colonisation, mais en découle et exprime, en quelque manière, les *Droits* expressément ou tacitement reconnus aux indigènes dans les colonies françaises.

Ainsi, à l'unité naturelle de l'Afrique du Milieu, transparaissant parmi les diversités régionales, à l'unité de son peuplement, s'affirmant partout malgré quelques altérations sur les marges de son domaine, s'appliquerait l'unité d'un régime de colonisation, qui n'affaiblirait en rien la souveraineté des métropoles démocratiques, puisqu'il serait l'expression des principes de la civilisation occidentale, dont elles s'honorent d'être les champions en Afrique comme dans le reste du monde.

FERNAND MAURETTE

L'Administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI 1919

		Pages
ÉDOUARD ESTAUNIÉ. .	L'Ascension de M. Baslèvre (1re partie).	5
PAUL ADAM.	Une Force de la Méditerranée. — II.	59
GUSTAVE SIMON. . . .	Dix Années de Collaboration. — I.	98
ARMAND KERGANT. . .	Pouvons-nous laisser couler les Flottes ennemies?.	113
A.-R. DE LENS	Le Harem entr'ouvert (2e partie)	129
SUZANNE MORET. . . .	A Weimar.	163
JACQUES-É. BLANCHE. .	Les Arts et la Vie.	182
L. B.	La Propagande.	199

LIVRAISON DU 15 MAI 1919

ÉDOUARD ESTAUNIÉ. .	L'Ascension de M. Baslèvre (2e partie)	225
HENRI BOUCHÉ.	La Photographie aérienne. — I.	259
GUSTAVE SIMON. . . .	Dix Années de Collaboration. — II	228
AUGUSTE DUPOUY. . .	Pêcheurs bretons : les Langoustiers	305
LONGWORTH-CHAMBRUN . .	Une Autobiographe de Shakespeare. — I.	337
LOUIS LEFEBVRE. . . .	En Italie : Impressions d'un Paysan français. — II.	363
A.-R. DE LENS	Le Harem entr'ouvert (fin).	377
G. DEMORGNY.	A travers la Finlande (Journal d'un Courrier).	403
FERNAND VANDÉREM. .	Les Lettres et la Vie.	418
AMIRAL DEGOUY	La Question de Danzig.	434

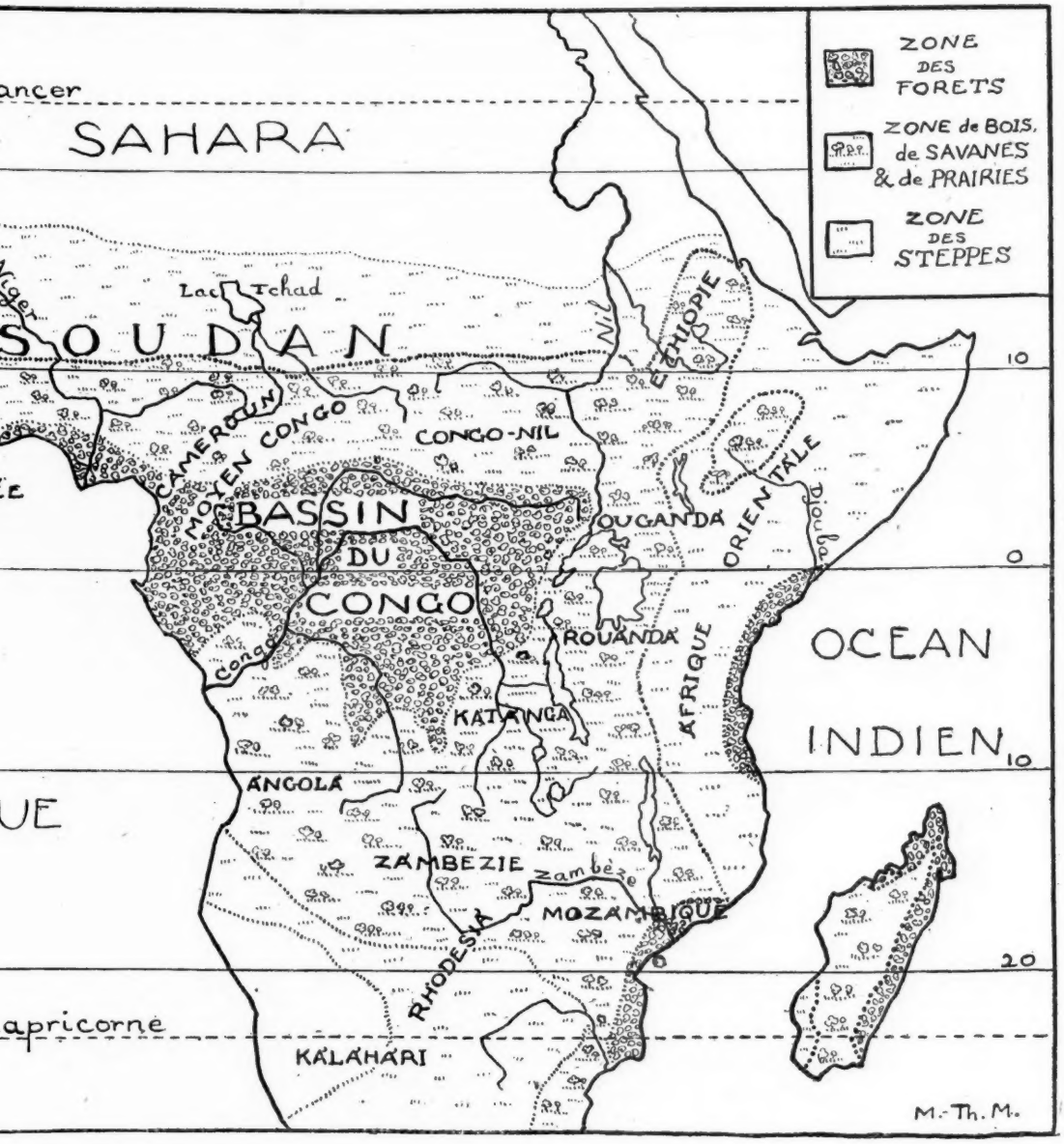
LIVRAISON DU 1er JUIN 1919

		Pages
ERNEST LAVISSE. . . .	Réflexions pendant la Guerre. — III.	449
ÉDOUARD ESTAUNIÉ. .	L'Ascension de M. Baslèvre (3e partie)	462
H. C.	Les Relations de la France avec le Saint-Siège . .	501
G. DE LA ROCHEFOUCAULD.	L'Homme qui perd la Vue	537
Commandant ÉMILE VEDEL.	Quelques Épisodes de la Guerre sous-marine. . . .	571
LONGWORTH-CHAMBRUN . .	Une Autobiographie de Shakespeare. — II.	599
JACQUES-É. BLANCHE. .	Les Arts et la Vie.	627
AUGUSTE GAUVAIN. . .	L'Italie et les Yougoslaves	647

LIVRAISON DU 15 JUIN 1919

COMTESSE DE NOAILLES. .	Poèmes.	673
ANDRÉ MAZON.	Prisons Russes. — I.	683
ÉDOUARD ESTAUNIÉ . .	L'Ascension de M. Baslèvre (4e partie).	706
C. BOUGLÉ.	L'Université franco-américaine	750
MORLEY ROBERTS . . .	La Promotion de l'Amiral.	766
RENE HUBERT.	La Philosophie de l'Histoire et le Temps présent.	808
HENRI BOUCHÉ.	La Photographie aérienne. — II.	831
FERNAND VANDÉREM. .	Les Lettres et la Vie	857
F. MAURETTE	L'Afrique du Milieu.	873

Tropique du Cancer
20
Sénégal
Niger
10
CÔTE de GUINÉE
0
Equateur
OCEAN
10
ATLANTIQUE
20
Tropique du Capri


ZONE DES FORETS
ZONE de BOIS, de SAVANES & de PRAIRIES
ZONE DES STEPPES
ancer
SAHARA
Lac Tchad
SOUDAN
Nil
ÉTHIOPIE
10
CAMEROUN
MOYEN CONGO
CONGO-NIL
BASSIN
DU
CONGO
OUGANDA
ORIENTALE
Congo
0
ROUANDA
AFRIQUE
OCEAN
INDIEN
KATANGA
10
ANGOLA
ZAMBEZIE
zambèze
MOZAMBIQUE
RHODESIA
20
apricorne
KALAHARI
M.-Th. M.

URODONAL

nettoie le rein

lave le foie et les articulations, dissout l'acide urique, active la nutrition et oxyde les graisses.

Rhumatismes, Goutte, Gravelle, Artério-sclérose, Sciatique, Obésité

L'OPINION MÉDICALE

J'affirme que l'*Urodonal* est le meilleur dissolvant de l'acide urique et je le prescris dans tous les cas indiqués.

Dr Enrico Perinetti,
Fiorenzuola d'Arda.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco 8 fr. Les trois flacons, franco 23 fr. 25

KRIEGER

Exposition permanente - 74, Fg St Antoine, Paris.

AMEUBLEMENT
INSTALLATIONS
COMPLÈTES
d'APPARTEMENTS
CHATEAUX
VILLAS

Inventions

Pour prendre vos Brevets. — Pour étudier la valeur des Brevets auxquels vous vous intéressez. — Pour diriger vos procès en contrefaçon

H. JOSSE*

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Conseil des services du Contentieux
Exposition Universelle de 1900.

17, boulevard de la Madeleine, Paris

LE GARDE-MEUBLE PUBLIC

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE 259-24

18, rue Saint-Augustin, PARIS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 francs par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres **objets.**

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

BAISSE DES PRIX

PAS D'INTERMÉDIAIRES

Vente directe aux Consommateurs

PRIX RÉDUITS & FIXES - QUANTITÉS EXACTES

Marque bien reputée " ARISTIDE le JUSTE "

HUILE D'OLIVE

pure

HUILE DE TABLE, HUILE D'ARACHIDE

	LE BIDON DE 10 lit.	5 litres
Huile d'Olive pure vierge "ARISTIDE"..	53 fr.	28 »
Huile d'Olive pure vierge extra.	52 -	27.50
Huile de Table supérieure "ARISTIDE".	50 -	26 50
Huile de Table 1er choix.	49 -	25 »
Huile d'Arachide supérieure "ARISTIDE".	47 -	25 »
Huile d'Olive de Tunisie	47 -	25 »

Coût du bidon compris

SAVONS BLANCS

	le caisson de 10 kilos brut
Garanti 72 % " ARISTIDE "	29 fr.
Garanti 60 % supérieur	27 —

L'Acheteur sou ieux d'avoir vraiment du bon savon ne d i prendre que celui à d age mentionné

EXPÉDITIONS RAPIDES PAR COLIS POSTAUX

Franco toute gares France et Alsace-Lorraine

à domicile, 0 fr. 35 en sus

PAIEMENT D'AVANCE

Paiement contre remboursement 1 fr. en plus par colis

P.-ARISTIDE BERTRAND A SALON (B.-du-R.)

Le prénom est de rigueur

Maison connue expédiant à ses risques et périls, remplaçant sans dol les colis perdus et remboursant les manquants

Nombreuses et hautes références dans tous les Départements

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à Lyon — Siège central à Paris

CAPITAL : 250 MILLIONS

ENTIÈREMENT VERSÉS

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOT DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

AFFAIRES IMMOBILIÈRES

J'envoie franco liste de

2.000 PROPRIÉTÉS

maisons de rapport, hôtels et terrains à Paris ; pavillons dans la banlieue, villas, châteaux, domaines, fermes et usines dans toute la France à vendre ou à louer. **Boisselot, rue du Rocher, 56, Paris.**

CHEMINS DE FER DE L'EST

TRAINS DE VOYAGEURS

depuis le 30 mai

Depuis le 30 mai, et sur la plupart des lignes du réseau de l'Est, de nouveaux trains de voyageurs sont mis en marche et des correspondances sont établies ou améliorées.

Prière de consulter les affiches pour les horaires de ce nouveau service.

COMPAGNIE UNIVERSELLE

du Canal maritime de Suez

Les actionnaires sont convoqués en assemblée générale pour le lundi 16 juin prochain, à deux heures précises, 8, rue d'Athènes.

L'assemblée générale est composée des actionnaires, propriétaires d'au moins vingt-cinq actions de capital ou de jouissance ayant justifié, au plus tard le mercredi 11 juin, du dépôt de leurs titres soit dans les caisses administratives, soit dans les établissements et maisons de banque agréés par la Compagnie.

PAPETERIES BERGÈS

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 6 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL
DIRECTION GÉNÉRALE
LANCEY (ISÈRE)

USINES LANCEY ISÈRE

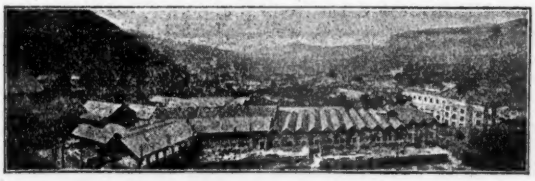
USINES PERSAN (S.-et-O.) ALFORTVILLE (S.)

MAISON A PARIS 10 RUE COMMINES (III) MAISON A LANCEY (ISÈRE)
MAISON A LYON 320 - 322 RUE DUGUESCLIN ET 9 PLACE DE L'ABONDANCE
AGENCE A ALGER

TOUS LES PAPIERS BLANCS ET COULEURS
POUR IMPRESSION ET ÉCRITURE
TOUS LES PAPIERS D'EMBALLAGE ET DE PLIAGE
TOUS LES CARTONS

4 USINES — 12 MACHINES A PAPIERS
Force hydraulique : 12.000 HP.

FABRIQUE DE PATES MÉCANIQUES
FABRIQUE DE PATES CHIMIQUES AU BISULFITE
FABRIQUE DE CARTONS



Vue des usines de Lancey

DRAEGER

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues au répertoire foncier, 14, rue Cadet, Paris.

Téléphone central : 73-71.

NEUILLY-SUR-SEINE IMMEUBLE de rapp. Bd Maillot 88, mais. neuve, conf. mod. C^es 1224^m. R. b. net 9125o f. M. à p.: 1.100.000 fr. A adj. ch. not. Paris, 8 juillet. S'ad. Me **VINGTAIN**, not., Paris, 26, av. Gde-Armée.

Vente sur licitation, Palais de Justice, Paris, le 21 juin 1919, 3 h. 2 lots. 1° **MAISON DE RAPPORT** sise à Paris **RUE DE BABYLONE, 68,** C^e 531 m. 80 M. à p. 125.000 f. 2° **HOTEL** sis à Paris, 31, avenue de Breteuil. Contenance 100 m. M. à pr. : 30.000 fr. S'adresser Me **BEAUGE** et **Laverne**, avoués, et **Chavane**, notaire, à Paris.

Vente au Palais de Justice, le 21 juin 1919, à 3 h., en 11 lots : **CHATEAU ET PARC DES ESSARTS** Réserves, Maison, Fours à chaux, Prés et Bois, Anciens moulins, 8 Fermes, 15 Métairies, communes des Essarts et autres, arrondissement de la Roche-sur-Yon (Vendée) et Précigné (Sarthe). Mises à prix variant de 8.000 à 518.000 fr. S'adr. à Me **RIBADEAU-DUMAS**, avoué, et Me **E. Champetier de Ribes**, not. Paris, et sur place.

Vente au Palais, à Paris, le 21 juin 1919, à 3 h., **PROPRIETE A PANTIN**, rue Auger, 5. C^ce 1725^m. Rev. 4.500 fr. Mise à prix : 120.000 fr. S'adresser à Me **VALLET**, avoué, 46, rue de Londres, **Dugave**, notaire à Sceaux.

VENTE au Palais, à Paris, le 21 juin 1919. *3 lots*, 1er lot : **Propriété à Paris, RUE FAUVET, N° 16.** Rev. br. 2.260 f. (bail). M. à p : 25.000 f. 2e lot : Immeuble à Paris **RUE FAUVET, N° 18.** Rev br. 11.430 f. Mise à prix : 100.000 fr. 3e lot : **Immeuble à Paris RUE FAUVET, N° 20** et angle avenue Saint Ouen. R. br. 7.050 f. M. à p.: 70 000 fr. S'adr. à Me **AUDOUIN**, **Dulud**, avoués à Paris. **Sabot**, notaire, à Paris.

Maison à Paris CITE GRISET, 12, (r. Oberkampf, 125) C^e 203^m env. R. br. 8.087 fr. M. à pr. 80.000 fr. Adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 24 juin. S'ad. Me **SABOT**, not. 6, rue Biot.

TERRAIN maraîcher avec const., clos de murs, à Créteil (Seine), r. d'Alfort, 88. c^e 868 2^m. M. à p. 60 000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 24 juin. S'ad. Me **THION de la CHAUME**, n. 8, b Sébastopol.

Vente au Palais, à Paris, le 28 juin 1919. 3 h., 1° **PROPRIETE** à BOISSY St LEGER, 3, rue de l'Eglise. M. à p.: 75 000 fr. 2° **MAISON de CAMPAGNE** dite « Pavillon Max » à Marolles-en-Brie (S.-et-O.). M. à p. : 25.000 fr. 3° **FERME** dite « Ferme de Combault », même lieu, avec dépendances. Mise à prix : 400.000 fr. 4° **PROPRIETE** à *Marolles-en-Brie* chemin derrière le village. M. à pr. : 1.500 fr. 5° **PROPRIETE** même lieu, rue aux Vaches. Mise à pr. 2.000 fr. 6° **132 H.** 71 a. 10 c. **BOIS** taillis, à Marolles, Sucy et Santenay. Mise à prix 300.000 fr. 7° **168 H.** 95 a. 52 c. **BOIS** dits « Bois Clary » et du Grippet, à Boissy, Sucy et Marolles et 2 pavillons. M. à p. 350.000 fr. Total : M à pr. 1.153.300 fr. S'ad. MM^s **DEPOUX-DUMESNIL**, **Thorel**, **Beauvais** et **Raveton**, avoués, MM^s **Goupil** et **Delarue**, not. à Paris ; M **Véron**, notaire à Boissy-Saint-Léger et à M. **Garciot**, géomètre à Sucy-en-Brie.

ISSY-LES MOULINEAUX, Propriété, 30, av. Bourgain. Cont. 2027 m. q. M. à pr. 50.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 24 juin 1919. S'ad. Me **LAEUFFER**, notaire, 11, rue de Rome, Paris.

Vente au Palais, le 21 juin 1919, à 3 h., en 9 lots 1° **IMMEUBLES** à Luzarches, Bellefontaine Plessis-Luzarches (S.-et-O.) Cont. 2 hect. 31 a. 11 cent. environ non loués. Mise à prix : 50.000 fr. 2° **Immeubles à Plessis-Luzarches, Lassy, Bellefontaine, Jagny, Luzarches** (S.-et-O.). Contenance : 35 hect. 93 ares, 12 centiares environ. Mise à prix : 50 000 francs. 3° Immeuble à Paris **RUE DES DEUX-GARES, 11** Revenu 9.000 fr. environ. Mise à prix : 140.000 fr. 4° **Immeuble à Paris, RUE D'ALSACE, 37,** Revenu 10.000 fr. environ. Mise à prix : 130.000 fr. 5° Immeuble à Paris **RUE CASSETTE, 27** et rue Madame 44 (6e arrondiss^t). Revenu 22 000 fr. environ. Mise à prix : 300.000 francs ; 6° **Immeuble à Paris, RUE DAUPHINE, 31.** Revenu 11.000 fr. environ. Mise à prix : 140.000 francs ; 7° **Terrain à Villiers-sur-Marne** (S.-et-Oise), rue des Courts Sillons. Contenance 505 m. environ non loué. Mise à prix : 4.000 fr. ; 8° **Terrain à Villiers-s.-Marne** (S.-et-O.) rue Guillaume Budé. Contenance 909 m. environ. non loué. Mise à prix : 7.000 fr. 9° **Terrain à Villiers-sur-Marne** (S.-et-O.), rue du Stand ; Cont^ce 1.830 m. environ non loué. Mise à prix : 15 000 fr. S'adresser : MM^s **Roger BERTIN**, avoué à Paris, **Barillot**, notaire à Paris.

CHEMINS DE FER DE L'EST

LIGNE DE CHARLEVILLE A HIRSON

La ligne de Charleville à Hirson par Rimogne sera rouverte au service à partir du 7 juin courant.

Deux trains de voyageurs circuleront chaque jour entre Charleville et Hirson.

Charleville, départ 6 h. 10 et 16 h.

Hirson, départ 8 h. 25 et 18 h. 30.

BERNARD GRASSET, Editeur, 61, rue des Saints-Pères, PARIS - Téléphone : SAXE 45-3.

Vient de paraître :

GEORGES DEHERME

LES FORCES A RÉGLER

L'ARGENT
et
LA RICHESSE

I. Monnaie et crédit. — II. Le salaire et l'argent. — III. Capital et travail.
IV. L'argent subversif.
V. Les abus de l'argent. — VI. Confiscation d'hier, fiscalité d'aujourd'hui.
VII. La fonction sociale des riches.

Un volume. — Prix..... 4 fr. 55

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Services directs pour les Stations thermales d'Auvergne

La Compagnie d'Orléans a rétabli, pour la saison d'été 1919, ses services directs pour les Stations thermales d'Auvergne.

Les relations s'établissent ainsi qu'il suit par le service de nuit, depuis le 31 mai à l'aller et le 1er juin au retour.

ALLER : Départ de Paris-Quai d'Orsay à 18h5, arrivée à Chamblet-Néris à 7h14, à Évaux-les-Bains à 1h56, à la Bourboule à 6h11, au Mont-Dore à 9h30, au Lioran à 9h36, à Vic-sur-Cère à 10h38.

RETOUR : Départ de Vic-sur-Cère à 16h9, du Lioran à 17h1, du Mont-Dore à 20h41, de la Bourboule à 21 heures, d'Evaux-les-Bains à 0h9, de Chamblet-Néris à 20h16, arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 7h37.

Voitures des 3 classes avec un compartiment lits-toilette et un compartiment-couchettes en 1re classe entre Paris et le Mont-Dore et *vice-versa.*

Un service de jour fonctionne, en outre, depuis le 7 juin à l'aller et le 8 juin au retour.

ALLER : Départ de Paris-Quai d'Orsay à 8h3, arrivée à Chamblet-Néris, à 16h5, à Évaux-les-Bains à 15h45, à la Bourboule à 18h40, au Mont-Dore à 18h59.

RETOUR : Départ du Mont-Dore à 9h37, de la Bourboule à 9h55, d'Evaux-les-Bains à 12h38, de Chamblet-Néris à 10h21, arrivée à Paris-Quai d'Orsay à 19h34.

Wagon-restaurant entre Paris et Eygurande et *vice-versa.*

Le service de nuit fonctionnera jusqu'au 15 septembre inclus et celui de jour jusqu'au 30 septembre inclus.

Entre le Mont-Dore et Saint-Nectaire, service automobile, du 15 juin au 15 septembre, en correspondance avec les trains de jour et de nuit de ou pour Paris-Quai d'Orsay. Entre le Mont-Dore et Besse, service automobile quotidien du 15 juin au 15 septembre, avec continuation sur Condat trois fois par semaine.

Librairie Académique. — PERRIN & Cie, Éditeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (VIe ARR.)

PIERRE DE VALROSE

PASSION

Roman

Dédié aux femmes

Un volume in-16. — Prix . . . . . 4 fr. 50

Du même auteur :

UNE AME D'AMANTE PENDANT LA GUERRE

7e édition

Un volume in-16. — Prix . . . . . 4 fr. 50

LE DROIT A LA VIE

Roman

5e édition

Un volume in-16. — Prix . . . . . 4 fr. 50

HENRI LAVEDAN
de l'Académie française

LES GRANDES HEURES

Quatrième série : 3 mars 1917 - 22 décembre 1917

Un volume in-16. — Prix . . . . . 4 fr. 50

Il a été tiré dix exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma. Prix . . . . 15 fr.

FRANCIS CHEVASSU

REMARQUES SUR LA DERNIÈRE INVASION DES BARBARES

Un volume in-16. — Prix . . . . . 4 fr. 50

Il a été tiré dix exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma. Prix . . . . 15 fr

J. HETHAY

LE ROLE DE LA CAVALERIE FRANÇAISE A L'AILE GAUCHE DE LA PREMIÈRE BATAILLE DE LA MARNE

Par un Cavalier de la Marne

Un volume in-16. — Prix . . . . . 4 fr. 50

Il a été tiré dix exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma. — Prix . . 15 fr

ANDRÉ GODARD

LE FLÉAU

Roman social du Temps de Guerre

Un volume in-16. Prix . . . . . 4 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

KAREN BRAMSON

UN RÉVOLTÉ

ROMAN

Traduit du danois par l'Auteur

C'est contre « La souffrance humaine » que se révolte le héros du livre, un médecin ; il revendique le droit de s'y soustraire et d'y soustraire les autres. Ce roman de Mme Karen Bramson est destiné à un très grand succès d'émotion poignante et de vive curiosité.

PAUL-ÉMILE CADILHAC

CARNAVAL MACABRE

ROMAN

A côté de pages extrêmement brillantes, colorées, fiévreuses même, il est dans ce livre des pages intimes, trempées de poésie, baignées d'humanité et de pitié qui émeuvent, touchent, empoignent.

ROBERT CHAUVELOT

UN ROMAN D'AMOUR A JAVA

Amateurs d'art et d'évocations lointaines voudront posséder cette curieuse et dramatique étude de mœurs exotiques *contemporaines* qui se déroule dans un cadre de féerie.

RENÉ DUMESNIL

L'ABSENCE

ROMAN

L'auteur, dans cette analyse pénétrante d'un cas de conscience, étudie la manière douloureuse dont deux cœurs aimants finissent par devenir étranger l'un à l'autre et, au jour de la victoire et du retour se trouvent irrémédiablement séparés.

PAUL FORT

CHANSONS A LA GAULOISE

SUR LA VIE, LE RÊVE ET L'AMOUR

Chansons à la Gauloise est un livre plus français peut-être que ses aînés. Toute la France y chante. Le sol gaulois s'y mélange de sel attique. Le peuple s'y reconnaîtra, comme en un mélodieux écho.

ALEXANDRE HEPP

LES COEURS VICTORIEUX

— 1917-1918 —

On retrouvera dans **Les Cœurs Victorieux** la psychologie ingénieuse, profonde, libre, où excelle ALEXANDRE HEPP, et comme l'histoire morale des heures prodigieuses qui se couronnent aujourd'hui à Versailles.

JOSEPH REINACH

LES COMMENTAIRES DE POLYBE

DIX-SEPTIÈME SÉRIE

Le nouveau volume de M. Joseph Reinach, le dix-septième de son Histoire au jour le jour de la grande guerre, raconte l'offensive allemande de mars-juin 1918, ses péripéties, l'admirable résistance des Anglais et des nôtres, le bombardement de Paris par les *gothas* et les *berthas*.

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

(MAJORATION TEMPORAIRE : 30 %)

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Vient de paraître :

RENÉ BAZIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES

NOUVEAUX OBERLÉ

Roman

Un volume in-18. — Prix . . . . . 4 fr. 55

En vente la 38e édition de :

GYP

NAPOLÉONETTE

Le beau roman

d'où est tiré le grand succès du Théâtre Sarah-Bernhardt.

Un volume in-18. — Prix . . . . . 4 fr. 55

Paris. — Imp. L. Pochy, 52, rue du Château. — 454-19.

LIVRES NOUVEAUX

JACQUES BONHOMME ET JEAN LE BLANC,
par **Marc Elder.**

Des deux simples héros dont l'histoire nous est contée par M. Marc Elder, le premier est un paysan et l'autre un marin de Bretagne. Tous deux sont mêlés à la tragique aventure de la guerre, mais chacun conserve son caractère propre et son originalité. On connaît le talent vigoureux et sobre de M. Marc Elder; il se manifeste de nouveau dans ce livre plein de vérité et d'une émotion contenue qui n'en est que plus communicative. M. Marc Elder a su mettre une vie singulière et beaucoup de pittoresque dans ces deux esquisses.

QUE FAIRE DE L'EST EUROPÉEN?
Par l'auteur des
Dangers mortels de la Révolution russe.

Interventionniste, antibolcheviste comme tant d'autres, ce livre a cette originalité — en un pays où les vieux souvenirs de l'alliance vont de pair avec l'horreur de Lénine — d'être en même temps profondément, passionnément antirusse. L'auteur, qui semble connaître directement et non seulement par des livres le sujet qu'il traite, accuse le gouvernement des tsars d'être responsable de la guerre presque autant que l'Allemagne, et la Russie, même libérale, de rester impérialiste, et toujours désireuse de dominer les races plus civilisées de sa bordure occidentale; il accuse la diplomatie de l'Entente de s'hypnotiser sur le seul danger allemand, d'espérer toujours la reconstitution de la barrière russe, la barrière polonaise n'étant qu'un pis-aller; de céder aux promesses, aux espérances de ceux qui à Paris ou à Londres représentent la Russie. Rien ne prouve, selon lui, que l'alliance franco-russe doive survivre à la guerre ; la populeuse Moscovie, asiatique et barbare, reste l'alliée possible d'une Germanie avide de revanche : contre un tel danger il n'y a pour l'Occident de salut que dans une Grande-Pologne, appuyée de solides contreforts finlandais, baltes, lithuaniens et ukrainiens.

LE MONSTRE,
par **Gaston Chérau.**

Le sujet du *Monstre* est scabreux, et l'auteur n'y contredit point, puisqu'il en a différé longtemps la publication. Mais M. Gaston Chérau l'a traité avec une sorte de rudesse saine et honnête qui purifie cette dangereuse matière, et ne laisse que l'impression artistique d'une œuvre vigoureuse. On goûtera aussi, selon les cas, l'intérêt dramatique ou l'humour des autres nouvelles paysannes qui accompagnent dignement celle-ci.

MIMI, LES PROFITEURS ET LE POILU,
par **J.-H. Rosny jeune.**

Le livre de M. J.-H. Rosny jeune touche par certains côtés à la guerre et lui emprunte son tragique intérêt. Mais il contient surtout un élément romanesque fort attachant : l'histoire d'une pauvre fille grandie et transfigurée par le sacrifice et qui atteint, vers la fin du récit, à une véritable beauté morale après mille aventures. On sait que M. J.-H. Rosny jeune possède excellemment ce don d'animer ses personnages d'une vie frémissante. Mimi, la bohémienne, est une figure originale et qui se grave, avec son charme fantasque, dans l'imagination du lecteur.

MÉMOIRES DE L'AMBASSADEUR MORGENTHAU.

Pendant plus de deux ans, de 1914 à 1916, M. Morgenthau a représenté le gouvernement américain à Constantinople. Il a assisté au développement des intrigues allemandes, il a observé les agents du germanisme et leurs alliés jeunes-turcs, étudié l'état de la Turquie, son entrée en guerre, les péripéties et les défaillances de son action militaire, la responsabilité de son gouvernement dans l'extermination des Arméniens. Le récit de M. Morgenthau a pour trame les souvenirs personnels d'un homme pleinement informé; il abonde en révélations curieuses sur l'histoire de la Turquie au début de la guerre. On le consultera comme un important ouvrage documentaire, un livre jaune plus concret, plus anedoctique, mis à la disposition du public.

LA VÉRITÉ SUR LE SIÈGE DE MAUBEUGE,
par le Commandant **Paul Cassou**

L'auteur a publié dans cette *Revue* les pages essentielles de son travail : c'est l'historique détaillé et scrupuleux de l'investissement, de la défense et de la reddition de Maubeuge, récit qui a la précision et la simplicité d'un rapport et qui émeut comme le tableau fidèle d'un des premiers grands drames de 1914. Dès maintenant il semble bien que les médiocres défenses de la place et son isolement après la retraite de Charleroi ne pouvaient permettre une très longue résistance aux défenseurs qu'accablait la formidable artillerie ennemie. L'histoire ratifiera sans doute les conclusions fortement motivées du commandant Cassou.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **3** fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.